

LÉO TAXIL

DEPOSE
BIBLIOTHEQUE
N. 215
1879

LE FILS
DU
JESUITE

PRÉCÉDÉ DE
PENSÉES ANTI-CLÉRICALES
INTRODUCTION PAR
le Général G. GARIBALDI

PREMIER VOLUME

PARIS

AUX BUREAUX DE "L'ANTI-CLÉRICAL"
12, Boulevard Montmartre, 12

M D CCC LXXIX

DU MÊME AUTEUR :

EN PRÉPARATION

LES JÉSUITES DÉVOILÉS

LES MÉTIERS NOIRS ET LES CURIOSITÉS
SUR LE DOCTRINER ET LA MORALE DES R. P. JÉSUITES

UN PAPE FEMELLE

GRAND ROMAN ANTI-CLÉRICAL

LA HAINE FILIALE

ROMAN DE MŒURS

BIBLIOTHÈQUE ANTI-CLÉRICALE

A la fin de chaque trimestre, et indépendamment de ses romans, M. Léo Taxil fait paraître, sous un titre SPÉCIAL, une forte brochure de 80 pages, formant des ouvrages de librairie, au prix de soixante centimes.

Ces brochures, vivement intéressantes, sont une réunion d'articles à l'emporte-pièce et de nouvelles des plus comiques; le tout absolument dirigé contre le cléricisme; elles sont disposées de façon à pouvoir être réunies quatre par quatre, et à former ainsi un beau volume de 320 pages chaque année. Ces volumes constituent la BIBLIOTHÈQUE ANTI-CLÉRICALE.

LE FILS
DU JÉSUITÉ

80 Y²
3362 (1)



LÉO TAXIL

LE FILS
DU
JÉSUI TE

PRÉCÉDÉ DE
PENSÉES ANTI-CLÉRICALES
INTRODUCTION PAR
le Général G. GARIBALDI

PREMIER VOLUME

PARIS
STRAUSS, LIBRAIRE-ÉDITEUR .
5, Rue du Croissant, 5

M D C C C LXXIX

A CELUI QUE J'AFFECTIONNE COMME UN PÈRE

A GARIBALDI

Je dédie ce livre

LÉO TAXIL.

PENSEES

ANTI-CLÉRICALES

AVANT-PROPOS

Les Ecritures, que les stupides et les fourbes appellent saintes ou sacrées, placent à côté du premier couple le serpent, qui abuse de la faiblesse de la première femme pour la tenter.

Elles eussent donné un tour plus heureux à cette belle fable en remplaçant le reptile par un prêtre. Car le prêtre est la véritable personnification de la malice et du mensonge. Il est autrement apte à la corruption et à la trahison que le répugnant et tortueux habitant des marais.

Quand un prêtre, — et surtout un jésuite, la quintessence du prêtre, — se présente à mes yeux, toute la laideur de sa nature me frappe au point de me donner le frisson et des nausées.

*
* *

La plaie de la société moderne, c'est le cléricalisme, c'est-à-dire l'imposture.

Le cléricalisme, nul ne peut le nier, est la base sur laquelle s'appuient tous les gouvernements pervers.

*
* *

Je m'incline devant Rome, la grande métropole du monde, devant Rome, la grande... courtisane.

Panthéon des grandeurs humaines, et aujourd'hui lupanar où affluent comme une écume tous les ribauds de l'univers !

Tel devait être le sort de l'*orbis romanus*.

Tu as foulé les nations sous ton talon d'airain, et les nations t'ont précipitée dans les bas-fonds de l'humanité.

Tes papes et tes empereurs n'ont été que les exécuteurs de la justice suprême.

Je m'incline pourtant devant toi, ô Rome ! parce que j'espère en toi. Purgée des immondices au sein desquelles tu t'es vautrée, tu réapparaîtras un jour resplendissante de l'auréole de la liberté, comme au temps de tes Cincinnatus. Et ce ne sera plus pour courber les nations sous ton joug, mais pour les appeler à la fraternité universelle.

Ton sein a réchauffé, il est vrai, les deux génies mal-faisants de l'humanité : l'imposture sacerdotale et la tyrannie. Qu'importe ? le glaive inévitable de la justice en aura raison. Les peuples marchent à pas de tortue, mais

ils marchent (*). Ces messieurs, qui jadis n'auraient pas honoré la plèbe d'un regard, aujourd'hui la caressent, de peur qu'elle ne se souvienne de leur arbre généalogique taché de sang, et de sa propre puissance ! Puissance, hélas ! patiente comme celle du bœuf et du chameau.

*
**

Quiconque envahit la maison de son voisin et s'en rend maître par trahison est égal à un assassin et doit être traité comme tel.

*
**

Avez-vous jamais assisté à une conversation entre jésuites ? les avez-vous vus s'observer de la tête aux pieds, de leur œil de renard, sans le moindre sourire ?

Ces gens-là ne sourient jamais, même en présence de la femme aimée, ou, si parfois cela leur arrive, leur sourire n'est que le rictus du crocodile.

Ils n'aiment pas, ne s'attendrissent jamais, mais savent haïr avec toute l'énergie dont le cœur de l'homme est capable. Ils sacrifieraient, s'ils le pouvaient, l'humanité tout entière à leurs vices et à leur ambition.

« La fin justifie les moyens. » Telle est la maxime des jésuites, de cette secte qui n'aspire qu'à abrutir et à

(*) Il ne faut cependant pas exagérer, et l'on doit se tenir en garde contre le chiendent clérical. Nice, pour ne citer qu'une ville, avait un couvent en 1860; elle en a aujourd'hui *vingt-neuf*. Il suffit au prêtre d'un fumier monarchique quelconque pour engraisser ses semences infernales et les faire prospérer.

asservir tout homme vivant en dehors d'elle. Mesurez-en tout l'effroyable cynisme, et vous aurez une idée de leur puissance pour le mal. Leur but, c'est de dominer les femmes par la confession, et par elles le monde.



Le jésuitisme et la tyrannie sont les deux personnifications du mal dans l'humanité.

Semblables aux plantes parasites, ils veulent vivre et manger aux dépens des autres, et, non contents de manger comme un, ils prétendent manger comme cent.



La tyrannie ne vit que par le jésuitisme.

Quand donc cette secte infâme, scélérate, abominable, qui prostitue, énerve, abrutit l'homme, disparaîtra-t-elle de la face de la terre ?

Et les peuples vont à la messe, aux vêpres, se confessent, communient, baisent la main de ces pestiférés sortis de l'enfer ! Voilà la base du pouvoir de la tyrannie.

La rougeur de la honte me monte au front, quand je songe que je fais partie de cette foule imbécile qu'on appelle sans vergogne peuples civilisés !



Remarquons et déplorons, le plus puissant allié du prêtre est la femme.

La femme ! la plus parfaite des créatures quand elle

est bonne, mais un véritable démon quand elle se laisse dominer par les séducteurs et les traîtres des nations, par ces êtres à l'âme de fange, par les tonsurés.

*
**

Tout le monde sait que la corruption et la délation sont les armes principales employées par le clergé pour dominer la multitude et la pousser sous le joug des Césars, dont ils conquièrent les bonnes grâces par les services immenses qu'il leur rend.

Les jésuites, ces cryptogames de l'espèce humaine, ces marchands de peuples, ces apôtres d'immoralité, étaient autrefois assez puissants pour tenir dans leur dépendance les monarques et les cours mêmes. Aujourd'hui, je crois, les béguines, chargées de toute espèce de « péchés mortels », et quelques crétins, sont les seuls jouets de la secte. Les empereurs et les rois font les dévots pour mieux duper les naïfs ; ils soutiennent le prêtre par raison de convenance, mais au fond ils savent aussi bien que moi qu'un calotin est un imposteur.

Le crédit du jésuitisme va en raison inverse du progrès. Règle générale, quand un Etat devient libre ou à peu près, le premier soin des hommes intelligents est de proposer l'expulsion des jésuites. Le pays retombe-t-il sous la griffe d'un aigle, cette mauvaise herbe repousse comme par enchantement.

*
**

« Maintenez le peuple dans la pauvreté. » C'est le

précepte de la tyrannie et du clergé, précepte qui revient à ceci : « Maintenez-le dans la misère et par conséquent dans la saleté. »

Les pays catholiques sont généralement fameux par leur saleté.



Comment se fait-il que les prêtres aient conservé leur pouvoir, malgré toutes leurs scélératesses à peine croyables, et qui dépassent tout ce que devrait pouvoir inventer l'imagination de l'homme ?

Ils ont fait descendre l'Italie, la plus grande des nations, au dernier rang de toutes ; ils lui ont infligé toutes sortes d'humiliations dégradantes ; ils l'ont vendue et revendue à l'étranger, et, pour comble d'ignominie, ils l'ont dressée aux baise-mains, aux génuflexions, à la lâcheté, à la prostitution, à l'abrutissement le plus complet. Grâce à eux, une des plus nobles races est devenue rachitique, difforme, inférieure, au moral et au physique, à toutes les races qui lui doivent ce qu'elles sont.

Quand je songe au pouvoir conservé par les prêtres dans ce siècle qui se dit le siècle des lumières, je me prends à douter que ces crétins, dont les formes ressemblent aux miennes, soient réellement des hommes. Ils me paraissent plutôt une de ces tribus de singes comme j'en ai vus dans le Nouveau-Monde.

Un prêtre est un imposteur. Nul ne peut prouver le contraire, et il ne faut pas être un bien grand mathématicien pour s'en apercevoir. Cependant, l'influence de cet être malfaisant persiste. Les peuples en sont coiffés, et les despotes profitent de cette fascination pour mal-

mener les peuples. On crie d'un côté, de l'autre on fait la sourde oreille, et ce grimoire qu'on appelle constitution d'un peuple libre n'en va pas moins son chemin.

Cela est une preuve suffisante que nous ne sommes pas dans l'âge d'or, et que le mal l'emporte encore sur le bien dans notre civilisation.

Or, qui fait la force de la prêtraille, sinon les fourbes et les niais ? C'est sur l'ignorance et la coquinerie que le jésuite s'appuie. Eclairons les esprits, améliorons les cœurs, et le jésuitisme sera supprimé.

*
* *

Il est prouvé que le moral de l'homme se modifie selon sa position heureuse ou malheureuse, selon l'abondance, le manque ou la qualité des aliments.

Le soldat anglais, par exemple, que je crois un des meilleurs du monde, a la bonne fortune d'appartenir à une nation riche, toute-puissante, et dont les fastes militaires ne le cèdent à ceux d'aucun peuple. De plus, il est bien payé, bien équipé et bien nourri. Aussi affronterait-il le diable.

Si les évêques et les chanoines, au lieu de leurs grasses prébendes, dont ils jouissent dans l'oïveté, et qui excitent leur sensualité, étaient obligés de courber l'échine sous la pioche et dans la glèbe, ils seraient certainement plus sobres et plus tempérants.

Ramenés à la vie réelle, obligés de gagner leur pain à la sueur de leur front, ils n'auraient plus le temps de s'occuper d'impostures ni de corruptions, et l'humanité, au lieu de se trouver partagée en fainéants qui jouissent et en travailleurs qui souffrent, marcherait fraternellement unie vers le progrès.

Le prêtre, je le reconnais, est un homme comme un autre, et ce n'est pas l'homme que j'attaque, mais son caractère faux et malfaisant.

*
**

Chaque fois qu'un peuple entre en République, ceux-là même qui l'ont opprimé, monarchistes et cléricaux, réclament pour eux la liberté, au nom des principes républicains.

La liberté ne doit pas, à mon avis, exister pour les moustiques, pour la vipère, pour les assassins, pour les voleurs, pour les despotes; — ni pour les prêtres, aussi dangereux que les premiers.

Et vous, peuples corrompus, voulez-vous être libres ? Descendez dans le fond de votre conscience souillée, et dites-moi si vous vous en sentez capables. Dites-moi si vos yeux peuvent regarder fixément le soleil de la liberté sans en être éblouis.

La liberté est une épée à deux tranchants. L'autocrate est le plus libre des hommes et se sert de sa liberté pour nuire. Le prolétaire, qui plus que tout autre a besoin de la liberté, la prostitue — hélas ! trop souvent — dès qu'il la possède ou la transforme en licence.

Vous me direz peut-être qu'on vous a trompés, hommes du peuple, qu'on vous a corrompus, qu'on vous a fait crier : Vive la mort ! qu'on vous a poussés à jeter dans l'urne un bulletin de vote au nom d'un voleur, d'un esclave ou d'un tyran. Mais je vous répondrai : « Vous vous êtes laissé séduire, pervers ! vous vous êtes laissé tromper avec connaissance de cause, pensant avoir une récompense ou la protection d'un fourbe ! »

— « Mais ce fut un prêtre[«], mon curé, un ministre de Dieu, qui me conduisit à l'urne ! »

Soit, mais vous fallait-il beaucoup de science pour comprendre qu'un prêtre est un imposteur ?

Non ! non ! vous êtes sans excuse ; pour être libre, il faut être honnête, c'est-à-dire mériter la liberté.

GÉNÉRAL G. GARIBALDI.

LE FILS DU JÉSUI TE

PREMIÈRE PARTIE

ROGER BONJOUR

CHAPITRE PREMIER

UN PHÉNIX DE COLLÈGE

Ce jour-là, l'école libre de Notre-Dame de M*** était en fête. Les cours, où jouaient les élèves des révérends pères jésuites, étaient remplies de longues perches plantées dans le sol, couronnées de feuillage et ornées de pavillons blancs et bleus, couleurs de la vierge Marie. Les *grands* lançaient à profusion des billes en agathe aux *petits*, qui se battaient pour les ramasser ; les *moyens* avaient obtenu la permission de venir prendre leurs ébats dans la grande allée des marronniers et ne songeaient à quereller personne : les professeurs se mêlaient aux élèves, et les fils de la noblesse

française fraternisaient *presque* avec les fils des rôturiers.

Paul Jeandet, élève de philosophie, venait de passer à Paris les deux baccalauréats ès-lettres et ès-sciences avec la mention TRES-BIEN. — Les bacheliers qui pourront lire ceci comprendront mieux que personne la portée de la note obtenue par le jeune lauréat à cet examen terrible que, dans les écoles, on nomme le *bachot*.

Paul Jeandet arrivait de Paris. Depuis deux jours on l'attendait impatiemment ; on avait donc eu le temps de dresser le programme de la fête à laquelle le lecteur assiste au début de ce récit.

Le collège de M*** est situé à un quart d'heure de la petite ville de Villefranche, sous-préfecture du Rhône. Il se divise en deux bâtiments, entourés chacun d'une superbe propriété : la maison-mère et le château.

La maison-mère consiste en un magnifique monument dont la façade compte cent mètres et les ailes quatre-vingts : au milieu est une vaste cour coupée par la chapelle du collège, chapelle bâtie il y a peu de temps et qui est un véritable chef-d'œuvre d'architecture. Autour de la maison-mère s'étend une immense prairie que traversent, sur le devant du collège, de belles allées sablées et sur le côté droit une plantation de grands marronniers.

Sur la gauche de ce monument, édifié à grands frais, mais avec l'argent des dévots, par les membres de la Compagnie de Jésus, se trouve un enclos renfermant un parc sombre et délicieux. Ce parc contient à son tour un vieux manoir du moyen âge, que Mlle de la B***, une marquise bien conseillée par son confesseur, légua, avec les domaines qui en sont dépendants, aux fils d'Ignace de Loyola.

Donc, ce jour là, — en l'année 1864 — tout à M*** respirait un air de fête. Les heures des classes étaient passées à la récréation ; les pensums avaient été levés ; et un somptueux festin venait de partager agréablement la journée, qui devait se terminer par une comédie et des

actions de grâces rendues pompeusement à l'Éternel.
Ut ille dulci.

Le matin, après la messe — inévitable — que l'on avait bien voulu retarder d'une heure pour procurer aux élèves une heure de plus de sommeil, on avait servi à tous les pensionnaires du café au lait dans les vastes soupières en fer blanc qui contenaient habituellement la grosse soupe aux pommes de terre des déjeuners. Or, comme au collège de M^{***} le café au lait est un suprême luxe, les jeunes gens s'en étaient gorgés, ne regrettant qu'une chose, c'est que leurs parents ne payassent pas annuellement trois mille francs au lieu de deux mille pour leur entretien, si cette somme excessive avait dû procurer à leurs enfants une bonne nourriture tous les matins.

Pendant les heures de récréation qui avaient précédé le dîner, les jeux les plus amusants avaient occupé les élèves : Colin-Maillard, les parties de barre, le saute-mouton, etc., etc., étaient allés leur train ; on aurait même sacrifié le café au lait du déjeuner si cela avait pu amener l'hiver et ses glaces. Le collège possède, en effet, un grand lac et une montagne russe ; le lac sert aux patineurs, qui sont nombreux dans le pays ; la montagne russe fait les délices des amateurs de traîneaux.

A ce moment, la seconde division, autrement dite la division des *moyens*, entamait une partie de « ballon anglais ». Le ballon anglais est un gros ballon recouvert de peaux qui a le mérite d'occuper une grande quantité de personnes ; les joueurs se partagent en deux camps, et chacun cherche à lancer le ballon dans le camp de ses adversaires et à le repousser quand on l'envoie vers le sien ; on frappe le ballon avec les pieds, avec les mains, avec la tête. A ce jeu tous les coups sont permis ; aussi, il arrive souvent que du sang est versé dans ces sortes de combats. Les deux camps luttent avec intrépidité, violence, héroïsme ; et quand un parti a réussi à faire toucher au ballon anglais le camp ennemi, les combattants oublient leurs yeux pochés, leurs oreilles

déchirées, leur nez saignant, pour songer à chanter et célébrer la victoire.

Tandis que la plupart des *moyens* s'acharnaient au ballon anglais, trois camarades, assis au pied d'un maronnier, causaient tout en cherchant des cerfs-volants et des scarabées. Nous disons *trois*, parce que la règle des collèges de jésuites est celle-ci : « *Raro unus, nunquam duo, semper tres.* » Rarement un seul, jamais deux, toujours trois. — Et, de fait, elle est très-intelligente, cette règle.

L'individu qui va seul est un être à l'esprit taciturne, et les gens taciturnes sont (c'est une vérité de la Palisse) loin d'être confiants ; que de difficultés pour les diriger, pour les gouverner ! ... Deux, c'est l'amitié ; et de l'amitié, les jésuites ne veulent pas en entendre parler ; cherchez donc à vous insinuer dans un esprit qui a déjà un ami à qui il peut faire ses confidences ! ... Trois, à la bonne heure ; sur trois personnes rassemblées, il y en a toujours au moins une qui espionne les deux autres ; trois, pour les révérends, c'est le nombre béni.

— Cela nous fait honneur, disait donc un des trois jeunes élèves, que le bachelier appartienne à la rôtüre.

— Ah ! ce n'est pas môssièu le marquis de Belle-Cuisse qui aurait passé avec la mention très-bien ! n'est-ce pas, Gustave ?

— Sans doute.

— Tu as raison, Adolphe. Ces beaux messieurs, parce qu'ils ont une particule devant leur nom, se croient le droit de nous mépriser.

— En attendant, qui remporte les premiers prix chaque année ? Toujours, ou presque toujours, les petits bourgeois.

— Soliez n'est-il pas le plus fort de la quatrième ?

— Et son père est marchand de draps.

— En humanités, l'an dernier, le prix d'excellence était Marion, le savonnier marseillais.

— En rhétorique, Stanislas Borel ; et la philosophie

n'a jamais été si bonne que depuis qu'elle a à sa tête Paul Jeandet, le lauréat que nous célébrons aujourd'hui.

— Vois-tu, Raymond, si le succès de Jeandet fait plaisir aux pères, il faut avouer qu'il ennuie crânement messieurs les petits patriciens.

— La seule satisfaction qu'ils en ont, c'est d'avoir vu leurs pensums levés.

— Ils en sont toujours bourrés, ces crapauds !

— Puis, avec leur mépris, ils sont cause que nous ne les aimons pas.

— Et que pas mal de rôturiers, au sortir du collège, prennent les pères en aversion.

— Comme Vermorel. Ils l'ont tellement agacé que...

— Les malheureux répondront à Dieu de la perte de son âme.

— Entre nous, Adolphe, j'ai bien peur que Paul Jeandet ne tourne mal aussi. Avez vous remarqué, lorsqu'il était à notre cour, comme il était taciturne, ne fréquentant personne, se méfiant même de son ombre ?

— Non, non, je ne suis pas de l'avis de Raymond. Je crois au contraire que Jeandet sera une des lumières de la foi.

— Y penses-tu ? Un fils de comédien !

— Soit. Mais n'a-t-il pas été élevé par les pères avec une sollicitude, une affection vraiment toute paternelle ? Il faudrait qu'il fût bien ingrat pour ne pas reconnaître les bienfaits de nos maîtres....

Gustave s'arrêta, attendant une réponse. Ses deux interlocuteurs le regardèrent avec étonnement, mais n'ouvrirent pas la bouche pour prononcer un seul mot. La suspicion, chez les jésuites, est un sentiment tout naturel, si l'on pense que l'espionnage y est pratiqué sur la plus vaste échelle. Raymond et Adolphe étaient tentés de dire que le bien que les révérends avaient pu faire à Paul Jeandet ne devait pas enchaîner sa conscience ; mais ils préférèrent garder pour eux leur secrète pensée :

Gustave, de son côté, n'avait pas cru une seconde à la vérité des paroles qu'il venait de prononcer.

Après un moment de silence, Gustave reprit :

— Jeandet est une des meilleures têtes du collège, voyez-vous. S'il est taciturne, c'est dans son caractère, voilà ; on ne peut pas le changer. Et puis, qu'est-ce que ça prouve ? qu'il aime la tranquillité, rien de plus. Notre division, qui est en majeure partie composée de diable-à-quatre, ne compte-t-elle pas des esprits posés ?... Ne sommes-nous pas de ces derniers, nous qui causons tranquillement à l'ombre, pendant que les autres se brunissent le teint au soleil et déchirent leurs habits en jouant au ballon anglais ?

— Mais, au moins, nous nous sommes trois : Jeandet, lui, ne parlait à personne.

— Je n'ai jamais vu d'être aussi peu communicatif !

Gustave sentait crouler son raisonnement : il comprit qu'il était inutile de parler du caractère du héros de la journée et surtout de paraître approuver ce tempérament de misanthropie : il préféra se reufermer dans l'argument invoqué par lui, argument qui ne souffrait pas de réplique.

— Communicatif ou non, comment voulez-vous qu'il ne soit pas un des soutiens de la compagnie, lui qui jusqu'à présent a été le plus ferme pilier du collège ?... Vous n'ignorez pas que notre bachelier est ici depuis l'âge de huit ans ; qu'il n'est jamais allé dans sa famille ; que pendant l'année, il vit à M***, et qu'il passe le temps des vacances à faire, avec les pères, des voyages en Suisse, en Espagne, en Italie... n'importe où, mais jamais en dehors des révérends. Jeandet doit avoir oublié ses parents ; mais il ne peut pas se montrer ingrat envers la Société de Jésus. D'ailleurs, en vivant toujours au milieu des pères, il a nécessairement pris leurs habitudes, leurs goûts : cet éloignement de la famille a été si bien accompli, il s'y est si merveilleusement habitué, que l'on

peut dire de lui qu'il a du sang de jésuite dans les veines.... Remarquez, je vous prie, que je parle au figuré.

-- Je commence à croire, dit Adolphe, que Gustave a raison. Jeandet ne sortira jamais de la voie... de la bonne voie qu'il est accoutumé à suivre depuis son enfance.

— Une dernière objection, avança timidement Raymond, qui avait envie de se rendre ; en sortant d'ici, Paul Jeandet ira à Paris pour y faire son droit ; ne croyez-vous pas qu'il cédera à l'entraînement de la jeunesse étudiante et qu'il perdra, au milieu de la dépravation précoce des habitants du quartier Latin, le souvenir des excellents principes que lui ont inculqués nos révérends pères ?

Comme on le voit, si Raymond s'était hasardé à continuer plus longtemps la lutte contre les idées émises par son camarade Gustave, du moins il y avait mis des formes. En l'entendant s'exprimer ainsi, ses interlocuteurs ne pouvaient douter de l'estime et de la vénération qu'il professait pour ses maîtres ; ils étaient forcés de croire aux regrets qu'il éprouverait si Paul Jeandet venait à *tourner mal* ; cette persistance de la part de Raymond à soutenir une telle hypothèse témoignait une crainte chez lui, mais non pas un désir. — Quel triste spectacle, en somme, que celui de cette défiance réciproque entre jeunes gens, à cet âge où d'habitude leurs âmes ne connaissent ni le mensonge, ni les restrictions mentales, ni ces hideuses subtilités imaginées par les sectaires d'Escobar !

Ce fut Adolphe qui, en sa qualité de nouveau converti aux croyances de Gustave, se chargea de faire descendre la foi dans le cœur rétif de Raymond.

— Mais nos pères ne laisseront pas fréquenter à Paul la société des étudiants de Paris ; il se rendra à la Faculté de droit à l'heure du cours, mais il retournera immédiatement à Vaugirard, où il est indubitable que les pères le feront loger. Jeandet demeurera ainsi dans le bercail, et je suis certain, avec Gustave, qu'il ne l'abandonnera jamais.

— Tant mieux ! exclama Raymond. Puisse-t-il devenir un des flambeaux de la foi !

La conversation sur le héros du jour était terminée ; aucun des trois amis ne songeait à la reprendre, le sujet étant complètement épuisé, et, en outre, fort délicat à traiter. Ils allaient donc entamer un autre chapitre, quand soudain la cloche sonna.

Les esprits posés de la division — comme les avait appelés Gustave — se levèrent immédiatement (on les aurait dit mus par un même ressort) et se rendirent, sans prononcer une parole, à l'extrémité de l'allée des grands marronniers. Un père jésuite s'y tenait, et les élèves venaient se placer auprès de lui sur deux rangs. C'était un curieux spectacle : ces jeunes gens, si tapageurs il y avait une minute, étaient devenus silencieux comme des Trappistes ; ils quittaient le jeu pour se rendre au théâtre du collège, et leurs rangs étaient plus tranquilles que s'ils s'étaient dirigés vers la classe ou la salle d'étude. Les uns songeaient à la partie de barre qu'ils feraient à la récréation suivante ; d'autres cherchaient des yeux à reconnaître quels étaient leurs camarades absents, afin de savoir par qui serait jouée la comédie à laquelle ils allaient assister. Gustave, Adolphe et Raymond pensaient à leur discussion, et se disaient en eux-mêmes que Paul Jeandet agirait comme Voltaire, qui, on le sait, avait été élevé par les jésuites. La suite démontrera qu'ils avaient raison ; mais chacun, en présence de ses deux camarades, avait jugé prudent de taire son opinion et même de la dissimuler, afin de ne pas prêter le flanc à l'espionnage mutuel qui eût pu traduire ses craintes en désirs. Tels sont les effets inévitables, les résultats désastreux de l'éducation jésuitique : dissimulation et mensonge devenant chez l'homme une seconde nature.

Donc, les trois divisions du collège, rangées sur deux files silencieuses, se rendirent à la salle de spectacle. C'était l'ancienne chapelle qui avait été transformée en

théâtre : les jours de fête, on y jouait la comédie ; à la fin de l'an, on y distribuait les prix.

Ce jour-là, les *moyens* et les *petits* interprétèrent une espèce de vaudeville moral, intitulé « *Esope au collège* », qui était dû à la plume d'un révérend père de la Compagnie, et les *grands* donnèrent « *Les deux Précepteurs* », du Scribe « arrangé. » On s'amusa bien ; on rit à gorge déployée, et les jeunes artistes obtinrent de chaleureux applaudissements. Ensuite, les élèves d'origine italienne jouèrent pour eux « *le Médecin malgré lui*. »

Oh ! lecteur, ne fronchez pas le sourcil. C'était encore du Molière « arrangé » et, qui plus est, du Molière traduit en italien ; les rôles de femme avaient été coupés ainsi que les passages *dangereux*. Au lieu de guérir une fille en mal d'amour, Sganarelle guérissait un jeune homme qui voulait faire un voyage contre le gré de ses parents. Molière ainsi travesti ne pouvait pas corrompre les âmes candides des élèves de M^{***}. Au surplus, la pièce, étant en italien, se trouvait n'être comprise que des *grands*, qui avaient étudié les langues vivantes, et des quelques jeunes gens que la noblesse romaine, napolitaine ou piémontaise avait donné à instruire aux pères de la compagnie de Jésus. — En effet, dans les écoles des disciples de Loyola se trouve réunie la jeunesse de toutes les nations. La réputation de l'Ordre étant répandue aux quatre coins de l'univers, les familles aristocratiques de l'Ancien et du Nouveau-Monde semblent avoir adopté à plaisir les jésuites pour être les précepteurs de leurs enfants.

Le spectacle fini, on alla à la chapelle, où fut chanté un *Te Deum* solennel. Maîtres et élèves avaient à cœur de remercier Dieu de l'honneur qu'il venait d'appeler sur la maison.

Paul Jeandet assistait à la cérémonie religieuse, vêtu de l'uniforme bleu qu'il allait quitter ; une place lui avait été réservée dans le sanctuaire, afin qu'il fût bien en vue. Aussi, tous les yeux du public des tribunes étaient-ils

fixés sur lui ; mais lui, sans orgueil aucun, avait l'air de ne pas s'apercevoir qu'il était l'objet de l'attention générale ; sa modestie en souffrait ; l'évidence dans laquelle on l'avait mis lui pesait.

Il poussa un soupir de satisfaction quand, la bénédiction du Saint-Sacrement donnée, les surveillants frappèrent le coup sec de *claquoir*, qui appelait les élèves à la récréation.

Paul Jeandet se leva comme les autres, mais ne les suivit point dans leurs cours. Il passa dans la sacristie et rejoignit le père Recteur. Quand celui-ci se fut débarassé des ornements sacerdotaux, le jeune homme lui dit :

— Eh bien ! mon père, où allons-nous ?

— Faire vos adieux à vos camarades, répondit le père Recteur, d'un ton sec.

— Déjà ?

— Vous retournez ce soir à Paris.

— Bien, mon père.

Et Paul Jeandet, escorté par le père Recteur et le père Préfet des études, parcourut les cours respectives des trois divisions ; aux *grands*, ses compagnons de travail, il distribua de cordiales poignées de main ; on se contenta de le montrer aux *moyens* et aux *petits*.

La tournée fut ainsi bientôt faite ; et, tandis qu'à sept heures et demie ses anciens condisciples se rendaient au réfectoire, Paul Jeandet entra dans la chambre du révérend père Recteur.

CHAPITRE II

PETIT CONCILIABULE JÉSUITIQUE

Les trois premières autorités — *semper tres* — d'un collège de jésuites sont : le père Recteur, le père Procureur et le père Préfet. Puisque les chefs de la société de Jésus aiment à se parer de titres plus séculiers qu'ecclésiastiques, comme Recteur, Procureur et Préfet, ils auraient dû appeler le premier : Ministre des affaires étrangères, le second : Ministre des finances, le troisième : Ministre de l'intérieur ; nous n'aurions pas à donner la signification des titres des trois personnes de la Trinité jésuitique. En effet, le père Recteur est spécialement chargé des rapports extérieurs, le père Procureur, de l'administration, et le père Préfet des classes et études. Bien que le Recteur soit le supérieur, la première autorité du collège, le plus haut en grade de tous les révérends, c'est le Préfet, qui a véritablement la direction, la haute main. Le Recteur marche à la tête de la communauté, c'est sous son autorité que sont placés les pères et les frères ; c'est lui qui admet les néophytes dans l'ordre, qui préside le noviciat, et c'est entre ses mains que les frères prononcent leurs vœux. Le Préfet, lui, dirige l'enseignement ; c'est lui qui nomme et révoque les maîtres, c'est à lui qu'obéissent les surveillants. Tout ce qui, de près ou de loin, a rapport à l'instruction est sa chose. Les élèves ne connaissent pour ainsi dire que lui ; car, bien que le Recteur habite dans la maison, c'est à peine s'il paraît de temps en temps aux yeux des collégiens ; pour ceux-ci, c'est une sorte de divinité, de magot chinois, presque toujours entouré de ses nuages, et n'en sortant qu'enveloppé d'une auréole, d'une buée de lumière céleste. Il faut les cas les plus graves, comme

le renvoi d'un élève, pour que le Recteur intervienne dans les affaires de l'enseignement ; et encore se contente-t-il d'apposer sa griffe au bas des documents que le Préfet lui présente tout rédigés. En résumé, le Préfet est le grand chef des révérends en tant que professeurs, et le Recteur est le grand chef des mêmes, en tant que jésuites. — Quant au Procureur, il est, dans sa partie, aussi bien à la tête du personnel enseignant que de la communauté. Ses fonctions l'obligent à avoir un pied chez les subalternes du Préfet et un pied chez les subalternes du Recteur. Comme délégué à l'administration du collège, c'est lui qui fait rentrer le prix des pensions et qui veille aux dépenses matérielles ; comme délégué à l'administration de la communauté, c'est lui qui s'occupe des affaires d'intérêt, captations de toutes sortes, qui, grossissant chaque jour comme la boule de neige qui descend de la montagne, viennent alimenter, enrichir et fortifier d'une manière formidable la ténébreuse société.

Lorsque Paul Jcandet eut franchi le seuil de la chambre du père Recteur, il se trouva en présence de cinq personnes : les trois autorités du collège, le Provincial et son secrétaire.

Qu'est-ce que le Provincial ?

La société de Jésus est, on le sait, organisée comme une véritable armée, dont les frères sont les conscrits, et les pères, les soldats. Le chef de cette redoutable milice est le Général qui réside à Rome ; sa puissance, ainsi que son habit, l'ont fait surnommer LE PAPE NOIR ; le *Gésu* est son Vatican. Il est la poignée de cette épée, invisible mais meurtrière, dont la pointe est partout. Sous ses ordres, marchent immédiatement les Provinciaux, colonels de la sinistre armée ; les contrées sont leurs régiments. Il y a un Provincial pour la France, un Provincial pour l'Allemagne, un Provincial pour l'Espagne, etc. Tandis que le Recteur est un capitaine commandant spécialement les pères et les frères, c'est-à-

dire les membres ecclésiastiques dépendant de sa maison, le Provincial a une autorité directe non-seulement sur les différents Recteurs de la contrée et leurs subordonnés, mais encore sur les innombrables membres laïcs qu'un serment de vassalité criminelle attache secrètement à la société et qui servent l'Ordre n'importe où qu'ils soient placés, dans la magistrature, dans l'armée, dans le parlementarisme, dans les administrations, ou même dans le commerce ; c'est du Provincial que relèvent ces bataillons épars de tirailleurs machiavéliques, que le vulgaire appelle *jésuites de robe courte*, et dont le nom régulier est *coadjuteurs temporels*. Chez les jésuites, on le voit, le Provincial est donc la première autorité du pays.

Examinons un peu les six personnages qui se trouvaient réunis chez le père Recteur.

Celui-ci était un homme gras, trapu, parlant volontiers, causant bien, tout en prisant comme une vicille douairière ; il paraissait avoir de cinquante à soixante ans. Le père Procureur était un petit vieillard cagneux, sale, louche ; sa mâchoire, dépourvue de dents, laissait sans cesse couler une bave jaunâtre comme le venin du serpent. Le père Préfet, au contraire, un bel homme, venant à peine de franchir la quarantaine, c'est-à-dire dans la force de l'âge ; pourtant le front était chauve, les yeux vifs, et un nez crochu lui avait valu de la part des élèves le sobriquet de *Perroquet*.

Le père Provincial était grand, sec, maigre, osseux ; cheveux gris ; yeux brillants, même dans la nuit, ainsi que ceux d'un chat ; chez lui, les gestes étaient saccadés : on sentait l'homme énergique, devant la volonté duquel toutes les volontés devaient plier. Son secrétaire était ce qu'on appelle un joli garçon ; dans le monde, il aurait eu de grands et de nombreux succès ; trente ans ; ses traits étaient réguliers et fins, sa physionomie douce, son regard langoureux et sa chevelure blonde : pourtant dans ce corps d'ange battait un cœur de démon.

Le père Aulat (c'était son nom) était le *socius* — c'est-à-dire l'espion — du Provincial.

Quant à Paul Jeandet, le héros de la fête à laquelle nous venons d'assister, c'était un beau brun. Taille moyenne, yeux intelligents, des cheveux noirs comme l'ébène rejetés négligemment en arrière et laissant un grand front à découvert ; la bouche était légèrement railleuse, et l'ensemble de la physionomie avait quelque chose de noble qui annonçait un individu dont la seule ambition était d'arriver à la gloire. Il comptait à peine dix-neuf ans.

Sept heures et demie sonnèrent, et le silence, qui régnait depuis un moment après l'entrée de Paul et du père Recteur, se rompit.

— C'en est donc fait, mon fils, fit le père Préfet ; vous allez quitter pour toujours cette sainte maison qui fut l'asile de vos jeunes années.

— C'est avec bien de la tristesse dans le cœur, répondit Jeandet.

— Il le faut, grogna le vieux Procureur dans son coin, il... il le faut.

— Asseyez-vous, mon fils, fit le père Recteur au jeune homme qui était resté debout.

Paul obéit à cette injonction de son supérieur.

Celui-ci reprit alors la parole.

— Le monde vous attend, mon fils, le monde va vous ouvrir ses bras. Beaucoup y ont perdu leur âme ; vous, vous y resterez pur comme vous l'êtes aujourd'hui : car vous aurez derrière vous vos pères d'adoption, les révérends pères de la compagnie de Jésus..... Oui, mon fils, nous vous soutiendrons dans vos luttes contre l'esprit du siècle.....

Et le bon père Recteur allait entamer un long sermon sur la philosophie du XIX^e siècle, sermon qu'il avait appris par cœur et qu'il débitait à tous les élèves qui quittaient le collège ; mais le père Provincial, qui

n'aimait pas à perdre son temps en vains discours, l'interrompit et commença d'un ton bref :

— Je crois inutile de mettre notre fils en garde contre les tentations d'ici-bas. Paul restera sous notre sauvegarde. Je l'emmène avec moi à Paris, et je veillerai sur lui.

Puis s'adressant au jeune homme :

— Je me permettrai, mon fils, dit-il, de vous rappeler votre histoire.

Votre père est un ancien comédien. Lorsque votre pauvre mère mourut en vous donnant le jour, il se trouvait en représentation à Villefranche, et au lieu de s'embarrasser de vous, il vous confia aux soins intéressés d'une nourrice du pays, la bonne Babet ; puis, il reprit le cours de sa vie artistique et nomade. Deux ans après, il épousa une actrice, et depuis le jour de cette nouvelle union il vous abandonna tout-à-fait... Que seriez-vous devenu sans nous, mon cher enfant?... Un malheureux ; la mendicité aurait été votre seule ressource, si au bout de quelques jours vous n'étiez pas mort de faim. Nous vous avons recueilli, nous vous avons élevé ; vous avez vécu exclusivement parmi nous. Le temps des vacances même, vous l'avez passé en notre compagnie ; car votre père semblait être heureux que vous ne fussiez plus à sa charge...

— Cela est vrai, mon père, observa Paul Jeandet ; mais je dois rendre cette justice à l'auteur de mes jours qu'il m'a écrit souvent et qu'il est même venu me voir maintes fois pendant les quatre premières années que j'ai passées dans cette maison.

— Oh ! reprit le père Provincial, je ne lui reproche rien... Lorsque vous avez eu six ans, de votre belle-mère, de votre *marâtre* (et il appuya sur le mot), il lui est né un second enfant, une fille, sur laquelle il a reporté toutes ses affections... Depuis ce jour, il a cessé ses visites, il n'a pensé qu'à votre sœur Louise, n'a aimé qu'elle et sa seconde épouse, et tout au plus quelques lettres

sont venues de temps en temps vous rappeler que vous aviez un père.

— Vous avez raison, mon père, et d'ailleurs ma belle-mère l'a toujours poussé à ne pas me faire rentrer dans la famille.

— Peu importe, mon fils, puisque vous en aviez trouvé une autre... Mon Dieu ! votre père n'est pas coupable, et nous sommes loin de lui en vouloir, puisque son délaissement et notre sollicitude nous ont donné le droit de vous appeler, vous plus que tout autre, notre fils.

Aujourd'hui, vous avez passé votre baccalauréat, avec succès, mon fils ; vous étiez la joie, vous êtes devenu l'honneur de la maison... Mais vous avez encore votre droit à faire, et où iriez-vous, sans ressources, si vous n'aviez pas vos pères d'adoption?... Vous viendrez à Paris avec moi ; vous logerez chez nous à Vaugirard, vous demeurerez toujours notre fils...

Allez, mes pères, n'ayez aucune crainte au sujet de Paul ; ne suis-je pas là ?

— En effet, dit le père Préfet, notre fils ne pourra se perdre, en aussi sainte société !... Comme il nous doit sa première éducation, il devra au père Provincial particulièrement de faire son droit... Car le père Provincial est réellement un père pour lui. Lorsque la nourrice Babet vint nous exposer son embarras, c'est le père Provincial qui nous a conseillé d'adopter Paul, de le recueillir, de l'élever...

— C'est vrai ! c'est vrai ! grommela le Procureur.

— Le père Provincial, fit le Recteur, s'est intéressé à lui, s'est dévoué pour lui... Paul ne l'abandonnera pas ! Paul ne trahira pas la société de Jésus !

— Mais qui parle de cela, mes pères ! s'écria le jeune lauréat en se levant... Le père Provincial m'a toujours témoigné trop de bonté pour que je puisse avoir jamais pour lui autre chose que de l'affection... c'est lui qui a veillé sur mes études, c'est avec lui que j'ai voyagé pendant chaque vacance... Comment pourrai-je

l'oublier?... Ah! par exemple, une fois à Paris, je demande un peu de liberté. Je suis un homme, maintenant; je veux voir la Capitale et en admirer toutes les splendeurs!

— Mon fils, reprit le Provincial, vous serez libre comme l'air.

— Seulement, objecta le Recteur, il serait bon de ne jamais le laisser sortir le soir.

— Le moins souvent possible, dit le Provincial... Et maintenant, mon fils, embrassez vos pères; car il est temps de nous rendre à la gare.

Chacune des trois personnes de la Sainte-Trinité supérieure de M*** déposa sur le front de Paul un baiser, accompagné d'un petit signe de croix fait avec le pouce.

Puis on descendit dans la cour.

Une voiture attendait les voyageurs. Paul, le Provincial et son secrétaire y prirent place. Un frère remit au père Aulat un panier de provisions, et l'on partit.

Dix minutes après, on était à la gare. Le Provincial prit trois billets pour Paris, et les voyageurs montèrent dans un wagon de l'express.

Durant la route, on parla de choses et d'autres; on but, on mangea; bref, on passa le temps le plus agréablement possible. Paul osa même fumer des cigarettes, en présence de ses supérieurs: il faut dire que le jeune homme se permettait plus de libertés avec le grand dignitaire de l'Ordre qu'avec ses maîtres du collège: avec les uns, il avait toujours été tenu au respect, soumis à la discipline; celui-là était plutôt pour lui un compagnon, un ami, presque un père. Enfin, cet homme de fer, devant lequel des milliers de jésuites courbaient leurs fronts bien bas, perdait toute sa sauvage rudesse lorsqu'il se trouvait avec cet enfant.

Le lendemain, la maison-mère de Vaugirard recevait le père Aulat, le révérendissime Provincial et son protégé.

CHAPITRE III

L'ÉTUDIANT EN DROIT

Trois ans plus tard, Paul Jeandet ne demeurait plus chez les pères à Vaugirard, mais dans un modeste garni de la rue Saint-Jacques. Trois ans après, le fils des Jésuites ne s'appelait plus Paul Jeandet, mais Roger Bonjour.

Comment un si grand changement s'était-il opéré?

Il devait s'être passé, croira-t-on, des événements bien extraordinaires.

Oh non ! rien n'est au contraire plus simple.

Paul Jeandet était un esprit libéral ; il ne pouvait longtemps être comprimé sous l'éteignoir jésuitique.

Un jour il était venu trouver le père Provincial, et lui avait tenu ce langage :

— Mon bon père, je m'ennuie à mourir ici. Il ne me suffit pas de suivre les cours, pour connaître la vie parisienne ; la Faculté n'est qu'un point dans la Capitale du Monde... Mon père, si vous ne voulez pas que je me dessèche comme les blés après la moisson, laissez-moi passer le dimanche hors de la Maison.

Et le père Provincial lui avait accordé le dimanche.

Un autre jour, il avait demandé deux soirées par semaine ; et deux fois par semaine il lui fut permis de rentrer à dix heures. Naturellement, le second mois, il rentrait à onze, et le troisième à minuit.

Le père Provincial lâchait assez facilement la bride.

Ce n'était pas qu'il eût grande confiance dans la vertu de Paul Jeandet ; car, qui oserait répondre d'un jeune homme de vingt ans, lancé dans ce tourbillon qu'on appelle Paris, même quand le jeune homme en question

serait un Paul Jeandet ? même lorsqu'il n'irait passer ses soirées que dans des familles recommandables et composées de gens en bonne odeur auprès de la société de Jésus ?

Mais le père Provincial avait pris son élève en telle affection qu'il ne cherchait jamais à contrarier ses désirs. Il ne l'envoyait que chez des personnes dont il était sûr et qui ne lui donnaient que de bons conseils ; il lui faisait lui-même de sages recommandations, et nous devons ajouter que Paul s'y conformait scrupuleusement en ce qui concernait la morale.

Pour ce qui était de la religion et de la politique, c'était une autre affaire. Les jésuites lui avaient toujours représenté les républicains comme des ogres et les libres-penseurs comme des assassins ; et il avait été frappé de cette haine cléricale.

On lui avait cité des extraits de Voltaire pour lui faire détester l'illustre philosophe ; il avait pensé qu'on ne pouvait pas juger un écrivain d'après quelques passages tronqués, il s'était procuré secrètement un ouvrage complet, et cet ouvrage lui avait plu.

On lui avait recommandé de ne pas lire de *mauvais livres* ; et son intelligence droite lui avait dit que, pour discerner l'ivraie du bon grain, il fallait avoir goûté des deux, et que celui-là n'entendait qu'un son qui entendait une seule cloche. Et il avait goûté de tout : du Lefranc de Pompignan et du Victor Hugo, du Lorrain et du Michelet, du Bossuet et du Mirabeau, du Sanchez et de l'Helvétius, de l'Escobar et du Rousseau. Et il avait entendu toutes les cloches.

Son âme avait brisé les chaînes morales dont on la chargeait ; elle s'était envolée vers la vie, c'est-à-dire vers la République et la libre-pensée.

Un matin, en sortant de la Faculté, Paul Jeandet fit route avec un étudiant dont les idées libérales étaient fort connues : il lui raconta son histoire ; il lui expliqua comment, devant tant aux pères jésuites, il hésitait à les

quitter aussi brusquement. Son camarade se chargea de lever ses scrupules. Il lui démontra que, si les hommes noirs lui avaient rendu bien des services, c'était dans le but d'accaparer une intelligence qu'ils avaient reconnue. D'ailleurs, ajouta l'étudiant, plus tu resteras chez les jésuites, plus tu leur seras redevable. Que diable, n'es-tu pas en âge de gagner ta vie? C'est bon pour les natures molles qui redoutent le souci du lendemain, c'est bon pour les parasites de rester au milieu de gens qui les nourrissent, les vêtissent et les logent... Pense donc, mon cher, tu as vingt-deux ans; au nom de la loi tu es majeur, et devant la société tu n'es pas même encore émancipé... Prends ton courage à deux mains, et cherche-toi un travail dont le produit, si modeste qu'il soit, suffise à tes premiers besoins, et prends congé de tes révérends.

Paul comprit que son camarade avait raison. Pendant tout le cours de son enfance et même de son adolescence, il ne s'était pas rendu compte de la situation fautive dans laquelle il se trouvait; jamais l'idée qu'après tout il était un débiteur dont la dette s'accumulait tous les jours, ne s'était présentée à son esprit.

Maintenant, il réfléchissait. Il pesait son cas dans sa cervelle et dans son cœur.

— Certainement, se disait-il, les pères ont été bien bons pour moi; mais, enfin, où toute cette sollicitude, tous ces soins vont-ils aboutir? Je ne me sens aucun goût pour la soutane... Je sais bien qu'on ne me contraindra pas à l'endosser, et la preuve en est qu'on m'a parfaitement laissé aller surtout vers les études du droit, au lieu de me pousser à me fortifier dans la théologie... Et c'est précisément cela qui rend ma situation difficile; plus je vais même, plus elle est fautive.... Si je devais aller un jour prêcher des missions, eh bien! il serait logique que j'acceptasse des pères tout ce que je reçois, puisque je le rendrais plus tard à la Société... Mais avec les dispositions que je me sens, je ne fais que

m'endurcir dans une sorte de parasitisme honteux... Que je devienne avocat, eh ! mon Dieu, il ne me reste plus qu'un examen à passer, je ne pourrai franchement pas avoir mon étude à Vaugirard.

Et puis, faut-il le dire, Paul au milieu de ce Paris tumultueux qui lui plaisait, ne se sentait pas à l'aise quand il lui fallait regagner la maison de la Compagnie et s'enfermer dans sa cellule d'anachorète. Il apercevait à l'horizon une vie gaie en même temps que laborieuse, et quand il jetait les yeux autour de lui, il se trouvait... où?... dans un cloître.

La solitude ne lui convenait pas, et quant à la prière, il y avait bien longtemps qu'il en avait perdu l'habitude. Pour plaire à Dieu, selon lui, il suffisait d'être honnête ; depuis qu'il avait bu la philosophie à toutes les sources réputées empoisonnées, les Evangiles et les Corans, toutes les doctrines morales et religieuses devaient à son avis se résumer en ceci : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit, et fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit à toi-même. » Nous nous gardons bien de dire que Paul Jeandet avait tort.

Enfin, le dernier argument qui plaidait en faveur de son émancipation était celui-ci : le désir qu'il éprouvait d'avoir quelques sous à lui, quelque argent dont il pût disposer comme il l'entendrait.

Toutes les semaines, le père Provincial donnait deux francs à Paul, « pour ses menus plaisirs. » Deux francs, ce n'est pas le Pactole ; mais quand on n'a aucun des soucis de la vie matérielle, quand on a un tailleur qui ne vous présente jamais sa note, quand on trouve toujours la table mise en rentrant chez soi, quand pour vous le terme n'est jamais échu, deux francs sont très suffisants, surtout si l'on est un jeune homme qui n'éprouve que le besoin de se rafraîchir de temps en temps, qui n'entretient pas de maîtresse, ne va pas au cercle et ne fait pas courir de chevaux. Cependant, des fois, Paul s'était rouvé à court, ou tout au moins gêné : quand, par exemple,

il lui était arrivé d'acheter un bouquin à sa convenance. D'autres fois, par contre, il parcourait toute sa semaine sans dépenser un centime de ses deux francs. Quoi qu'il en soit, cette servitude pécuniaire lui pesait ; il lui répugnait de demander la somme dont il avait par moments besoin au père Provincial, bien que celui-ci se fût fait un vrai plaisir de satisfaire le jeune étudiant. En un mot, Paul, sous ce rapport, était très-ennuyé.

Quand il se fut bien résolu à ce que lui commandait sa délicatesse, il se rendit bravement chez le père Provincial, et lui fit part de ses intentions ; « il ne voulait plus, dit-il, devoir son existence qu'au produit de son travail. »

Le Provincial avait écouté Paul en souriant.

— Vous êtes une tête folle, mon fils, répondit-il. Mais je n'ai pas à vous dicter votre conduite. Faites ce que bon vous semblera... Allez, enfant prodigue ! allez, brebis égarée, et souvenez-vous, si vous êtes un jour malheureux, que nos bras vous seront toujours ouverts !

Jeandet remercia le Révérendissime, fit ses malles et partit. Son camarade, l'étudiant libéral, le reçut dans sa modeste chambrette, et l'y logea jusqu'à ce qu'il pût suffire à ses besoins.

CHAPITRE IV

LA MISÈRE DORÉE

Longtemps Paul végéta tristement. Un ami lui procura une place de troisième clerc chez un avocat obscur. Il restait six heures par jour accroupi sur un bureau, occupé à recopier des actes, à noircir du papier timbré : pour toute cette besogne, il recevait cinquante francs par mois.

Avec cela, il lui fallait se loger, se nourrir, se vêtir, se blanchir !..... Problème scabreux, difficile, qu'à force d'économie il finit par résoudre.

Il occupait sous un toit une mansarde, garnie tant bien que mal — plutôt mal que bien — dont la location mensuelle lui coûtait 12 francs. Ses repas, voici comment il les réglait : le matin, il mangeait un morceau de pain et un bout de fromage, soit 20 centimes ; à midi, il allait à une Société alimentaire à bon marché — ce qu'on appelle aujourd'hui une « Marmite » — prendre un potage, 10 centimes, un plat de légume, 15 centimes, et une portion de pain, 10 centimes, total : 35 centimes ; enfin, le soir, il prenait encore à la même Société alimentaire un potage 10 centimes, et un quart de vin 10 centimes. Sa nourriture quotidienne lui revenait donc régulièrement à quinze sous, c'est-à-dire à 23 francs par mois ; car il s'était mis dans la tête d'observer jusqu'à de meilleurs jours une exactitude rigoureuse dans ses dépenses, et Paul était homme à tenir ce qu'il s'était promis.

Comme il avait des habitudes d'ordre et de propreté, il salissait très-peu ; aussi, son blanchissage mensuel ne lui revenait-il qu'à 3 francs. — Il mettait de côté 10 francs chaque mois pour l'achat et l'entretien de ses vêtements.

Faites le compte, et vous verrez qu'il lui restait 2 francs pour ses menus plaisirs : tabac et choppe de bière par-ci par-là.

Deux francs par mois, c'était bien peu auprès de ses anciens deux francs hebdomadaires ; mais il faut dire à sa louange que jamais le noble enfant ne regretta le temps passé.

Il soignait ses affaires comme une femme, et, toujours propre et vêtu correctement, il paraissait gagner autant que tout bon employé. Quand il rencontrait dans la rue un de ses anciens supérieurs, loin de l'éviter comme aurait fait un ingrat, il allait à sa rencontre, s'informait de la santé des pères, et causait amicalement en faisant un

brin de chemin. Quand il avait tourné le dos, le jésuite se disait :

— Quel dommage que ce garçon ne nous appartienne pas, comme nous l'avions souhaité ! quelle perle, quel trésor nous avons perdu !

Et mentalement, il ajoutait encore :

— Il doit gagner ses cent cinquante francs par mois, cet excellent Paul.... Au début de la vie.... lui qui ne connaissait pas le monde.... qui s'est trouvé tout à coup sans un centime en poche au beau milieu de Paris... c'est prodigieux !... Ah ! il nous aurait rapporté des sommes fabuleuses, s'il était resté chez nous !... quel dommage !

Or, le jésuite, d'ordinaire si perspicace, se trompait. Si Paul présentait toujours aussi bien, c'était grâce à sa rigide économie, c'était grâce aux privations qu'il s'imposait, le brave jeune homme.

On rapportait cela au Provincial, qui disait en grommelant :

— Mauvais augure.... Nous avons élevé l'enfant à cause de sa précocité et de sa remarquable intelligence ; nous pensions aux services que nous rendrait cette lumière, ne devant luire que pour nous.... Nous avons fait fausse route.... Nous aurions dû abandonner l'enfant à sa triste destinée.... Aujourd'hui, il a encore présentes à la mémoire les longues années passées au milieu de nous ; demain, nous serons oubliés par lui ; après-demain, il sera pour nous le plus terrible des ennemis... C'est une vipère que nous avons réchauffée dans notre sein.

Tel n'était pas l'avis du Recteur de M^{***}, qui prétendait se connaître en hommes comme pas un. A son dire, Paul ne tarderait pas à se trouver aux prises avec la misère, et alors il retournerait au bercail.

— Laissez-moi tranquille, répondait le Provincial. Lui nous retourner ?.... Mais vous n'avez jamais étudié la nature de ce garçon-là.... Il crèvera de faim plutôt que de remettre les pieds dans notre maison.... Vous ne voyez donc pas que, sans qu'il s'en rende compte, il

nous a en horreur ?.... Je l'ai bien vu dans les derniers temps qu'il était à Vaugirard. Il nous évitait, comme si nous étions des pestiférés. A peine revenait-il de la Faculté qu'il courait s'enfermer dans sa cellule. Il n'allait à la chapelle que le dimanche, et encore avait-il l'air de prier pour ne pas nous faire de la peine.... Je vous le dis et vous le répète, Paul est un serpent, et nous devons sérieusement nous tenir sur nos gardes et le surveiller.

— Je suis désolé de vous contredire, mon cher père, objectait le Recteur ; mais j'ai mes raisons pour croire que Jeandet nous reviendra..... Le fonds, chez lui, est excellent.... Vous m'accorderez bien que j'ai eu plus que vous le temps de l'étudier, n'est-ce pas ?.... car, en définitive, vous ne l'avez jamais eu à vos côtés que pendant les vacances, deux mois de l'année sur douze.... Or, moi, je réponds de lui.... Laissez faire, abandonnez-le à son sort, ne vous en occupez pas ; il ne cherche pas à nous faire du mal maintenant ?

— Oui, mais plus tard ?

— Eh bien ! si plus tard il voulait nous nuire, nous aviserions.... En attendant, qu'il soit pour nous comme s'il n'existait pas, et vous verrez.... Je ne vous donne pas cinq ans pour que vous veniez exprès à M^{***} me dire que j'avais raison.

— Raison, raison.... Je maintiens mon opinion, et je vous déclare à mon tour qu'avant cinq ans ce sera vous, mon père, qui viendrez à Vaugirard me dire : — Père Provincial, ne trouvez-vous pas que notre vipère nous mord joliment, et ne serait-il pas temps de mettre en œuvre les moyens indiqués par nos éminents pères et maîtres Lessius, Hurtado, Amicus, Fagundez, et tant d'autres ?

A ces mots, le père Recteur n'avait pu retenir un frémissement. On sait que les éminents théologiens jésuites dont le Provincial venait de citer les noms déclarent qu'il est parfaitement régulier de mettre à mort directement ou indirectement l'individu qui attaque soit physi-

quement soit moralement une communauté religieuse ou même un de ses membres, pourvu que la chose s'accomplisse sans scandale.

La pensée, que, d'après le Provincial, on serait obligé un jour d'en venir là, l'effrayait. Cet homme devait évidemment, pendant les onze années que Paul avait passées au collège, s'être beaucoup attaché à l'enfant; c'était sans doute aussi la même raison qui rendait le père Recteur si optimiste.

Il se leva, et les deux jésuites se séparèrent.

S'étant revus une autre fois, le Recteur de M^{***} dit au révérendissime :

— Qu'y a-t-il de nouveau sur Jeandet ?

— Il ne s'occupe plus de nous. Nous sommes dans la phase de l'oubli que je vous ai prédite. J'en ai référé au père Général...

— Ah ! et qu'a répondu le Général ?

— De ne plus nous occuper de Paul.

— Quand je vous le disais !

— C'est, prétend-il, un mauvais terrain dans lequel nous avons semé du bon grain et qui n'a produit jusqu'à présent que de l'ivraie.

— Que voulez-vous ? On ne récolte pas toujours ce que l'on a semé.

— Enfin, il est d'avis que si jamais l'enfant revenait, nous devrions l'accueillir avec plus d'amour que jamais, et, en prévision de ce retour, il ordonne, que, quoi que Paul fasse, on laisse dormir en paix Fagundes et Hurtado.

— Oh ! tant mieux, s'était écrié le bon père Recteur.

Et l'on parla d'autre chose.

Mais le Provincial n'était pas homme à ne plus s'occuper de l'ancien élève de M^{***}. Par des moyens à lui, il se faisait au contraire tenir au courant des moindres faits et gestes du jeune étudiant, et, quand il rencontrait Paul dans la rue, le jésuite retrouvait ses plus doux sourires, et ses lèvres mielleuses laissaient tomber les mots les plus affectueux.

CHAPITRE V

LES DIPLOMES INUTILES

Cependant, Paul avait été augmenté de dix francs par l'avocat chez lequel il travaillait ; mais il n'avait pas pour cela grossi d'un centime le chiffre de ses dépenses. Il mettait cet argent de côté, avec les gratifications qu'il recevait de temps à autre soit du patron, soit d'un client heureux de l'issue d'un procès ; car, indépendamment de son travail à l'étude de l'avocat, Paul continuait à préparer son dernier examen, et il prévoyait les frais que lui coûterait sa licence. Quant à ses inscriptions, lorsqu'il avait quitté Vaugirard, elles se trouvaient toutes payées par avance, et les jésuites n'étaient pas gens à se faire restituer leurs débours.

Pendant six heures de la journée, Jeandet griffonnait des actes ; six autres heures étaient employées par lui à l'étude du Droit ; il lui fallait bien quatre heures pour ses repas et ses allées et venues de la Faculté au cabinet du patron et du cabinet à son domicile. Il lui restait donc huit heures pour dormir, et Paul trouvait cela plus que suffisant.

Enfin, il passa sa licence, et de la manière la plus brillante. Le licencié n'avait pas démenti le bachelier.

A ce moment-là, Paul eut à prendre la dernière décision sur l'état qui s'offrait à lui. Or, sa situation était plus embarrassante que jamais.

Il ne lui suffisait pas de se faire inscrire au tableau des avocats comme stagiaire ; il lui fallait un peu songer à l'avenir. Et quel avenir s'ouvrait devant lui ? Les soi-

xante francs mensuels qu'il recevait payaient tout juste ses dépenses. Avec quoi achèterait-il une étude le jour où son stage serait terminé ?

On pense bien qu'il n'eut pas un moment l'idée que ce jour-là il emprunterait la somme nécessaire à ceux qui avaient pris soin de son enfance. Que lui restait-il sur terre ?... son père. Et depuis l'âge de douze ans il ne l'avait pas revu, ce père !... Ah ! la séparation avait été habilement accomplie.

Oh ! qu'il regrettait alors d'avoir préféré les voyages agréables des vacances à l'humble maison paternelle. Si ennuyeux qu'eussent été ces deux mois passés chaque année auprès d'un père flanqué d'une marâtre, au moins, se disait-il maintenant, ils auraient servi à lui conserver ce père... Quel assaut ! Paul en vint à maudire le jour où les jésuites l'avaient fait entrer au collège de M^{***}.

— Mais, ajoutait-il mentalement, si j'étais retourné avec mon père, souffrant tout ce que peut souffrir un enfant privé de sa mère, si je n'avais passé à M^{***} les onze années qui me pèsent aujourd'hui, je n'aurais pas reçu cette éducation princière que les marquis et les roturiers millionnaires peuvent seuls donner à leurs enfants, je ne serais pas à cette heure licencié en droit et je n'envisagerais pas avec tant d'ennui le moment où il me faudrait prendre une étude d'avocat.

Et son cerveau enfiévré se tordait dans ce cercle vicieux.

Plusieurs fois il avait écrit à son père qui habitait Lyon ; mais le père Jeandet ne lui avait jamais répondu que des lettres banales et complètement dépourvues de ces mots tendres auxquels on reconnaît un véritable père.

Oh ! les jésuites !.... comme il était près de les détester !

Paul fit part à son père du brillant résultat qu'il venait d'obtenir, parla de son stage dont il ne fallait pas s'in-

quiéter, et laissa entrevoir cette brillante mais coûteuse perspective d'une étude d'avocat.

Cette fois le père Jeandet ne répondit plus.

.....

Paul s'était fait inscrire sur le tableau des avocats. Paul accomplissait son stage. Mais Paul ne visait plus à être un jour à la tête d'une étude. Et tous les soirs, dans sa mansarde, Paul pleurait.

Il était impossible d'être aussi seul qu'il l'était.

L'être souffrait, et se consumait dans la solitude et la douleur.

Plusieurs fois il eut la pensée du suicide. Car où allait-il ? Nulle part. Où tendait sa vie ? A aucun but.

Mais soudain Paul se frappait le front en se disant :

— Il y a quelque chose là !... Je veux vivre ! Je n'ai pas le droit de mourir !

Et il vivait.

Mais de quelle vie !

Quand il avait réussi à mettre une centaine de francs de côté, c'était le bout du monde ! il y avait juste de quoi payer des remèdes et des frais de médecin en cas de maladie. Heureusement, Paul était d'une constitution robuste, et ses souffrances morales n'affaiblissaient pas son corps. En revanche, le cœur était à la torture.

Les six heures qu'il employait naguère à l'étude du droit, il les passait maintenant à se promener le long de la Seine et à lire les journaux de l'époque. Plus le journal était violent dans son opposition au gouvernement d'alors, plus il lui plaisait.

Un jour, Paul Jeandet se dit :

Pourquoi n'écrirais-je pas, moi aussi ? Le barreau m'est d'avance et pour toujours interdit.... Pourquoi n'emploierais-je pas une heure de loisir à communiquer au public mes pensées intimes et à répandre sur les mauvais le fiel qui déborde de mon âme ?

Alors il se mit en quête d'un journal qui voulût bien

accueillir sa prose. Partout, il fut rebuté. L'innocent ! il ne savait pas qu'à Paris celui qui est arrivé ne veut pas laisser arriver les autres.

On était à ce moment où florissaient les petites feuilles satiriques, où se créait la *Lune* d'André Gill, où Albert Humbert donnait le vol au *Hanneton*, où Vallès et Vermesch faisaient école.

Paul finit par rencontrer quelques étudiants qui se cotisaient pour fonder un journal spécial au quartier Latin. On lui demanda s'il voulait en être ; avec quelle joie il répondit *oui* !

Chacun apporta son obole : toutes les économies de Paul y passèrent ; tout son fonds de réserve, en prévoyance des maladies, fut sacrifié. Puis on se partagea la besogne, et Paul fut chargé de la chronique théâtrale. Ce n'était certes pas ce qu'il souhaitait ; mais pouvait-il prétendre à la rédaction en chef, lui qui n'avait jamais publié un article de sa vie ? D'ailleurs, on lui avait fait ressortir que comme chroniqueur de *l'Aspic*, il avait droit à ses entrées dans tous les théâtres, et cet avenir de soirées passées à un fauteuil d'orchestre, cet horizon d'épaules décollées entrevues dans les coulisses, tout cela lui souriait ; cette fonction de critique n'allait-elle pas en outre apporter dans son existence monotone et sans but un flot de joyeuses distractions ?

Jusqu'à présent il n'avait eu que des amourettes passagères et des débauches à prix réduit ; qui sait si derrière quelque manteau d'arlequin, dans quelque foyer d'opérette, il ne rencontrerait pas une affection sérieuse qui embellirait sa vie et dont il serait fier ? Car il n'est pas d'homme dans notre siècle, pas de jeune homme à plus forte raison, qui ne s'enorgueillisse d'obtenir, quand il y arrive, les faveurs d'une de ces femmes qui brillent sur une scène théâtrale et que la foule applaudit.

Voici donc Paul Jeandet mi-avocat, mi-journaliste. On devine lequel des deux états devait avoir ses préfé-

rences : ici, un avenir fermé ; là, au moins, l'espoir de l'imprévu.

Comme journaliste, le jeune homme prit un pseudonyme. Il lui coûtait peu d'abandonner son nom patronymique. Il le quitta même tout à fait comme l'insecte quitte sa larve ; car qui connaissait Paul Jeandet, et que connaissait-on de Paul Jeandet ?

Sa biographie, si quelqu'un l'eût faite à cette époque, se serait résumée ainsi : — Né en 1844, à Villefranche-sur-Saône (Rhône). Fils d'un père comédien. Laisse en nourrice à Villefranche, puis confié à sa mère nourricière jusqu'à l'âge de huit ans. Dans l'intervalle, son père, ayant épousé une ancienne maîtresse, en remplacement de la mère de Paul, morte en donnant le jour à l'enfant, ne veut plus reprendre celui-ci et néglige beaucoup de payer la nourrice Babet. Un collège de jésuites, informé de cette situation et voyant une bonne action à accomplir, prend l'enfant à sa charge, et l'élève si bien, que Paul semble avoir été adopté par les pères. Le père Jeandet, heureux de voir son fils *richement éduqué* sans qu'il ait à délier les cordons de sa bourse, vient quelquefois l'embrasser au collège, et notamment pour le jour de sa première communion. Mais, depuis lors, l'amour qu'il éprouve pour une fille que lui a donné sa seconde femme, fait que son affection, déjà bien faible, pour le petit Paul, se refroidit peu à peu, et, dès l'âge de douze ans, l'enfant reste complètement aux mains des pères du collège de M^{***}. Brillants examens passés par Paul Jeandet en 1864. Séjour à Paris dans la maison de Vaugirard, de 1864 à 1866. Dès le mois de décembre 1866, licence obtenue avec éclat par Paul livré à lui-même. Enfin, vers la même époque, Paul Jeandet entre à la rédaction de *l'Aspic*, feuille satirique du quartier latin, en qualité de chroniqueur théâtral.

Voilà, en réalité, l'exposé sommaire de la vie que notre héros vient de parcourir. Devait-il avoir un moment

d'hésitation pour jeter cette larve, pétrie d'abandons, de fausses joies et de vraies douleurs ?

Mille fois non.

Et maintenant que nous avons vu ce qu'a été la chenille, tournons les yeux d'un autre côté. Que va devenir le papillon ?

CHAPITRE VI

TRIO DE FOUS

Donc, le papillon s'appelait Roger Bonjour. Et la chenille Paul Jeandet n'existait plus.

Chose assez étonnante, *l'Aspic* réussit. Dans cette feuille humoristique, rédigée par des jeunes gens inexpérimentés, il y avait de la verve et de l'entrain, et elle plut, au public qui aime à rire, assez du moins pour solder l'imprimeur. De bénéfices, il n'y en avait l'ombre ; mais les rédacteurs actionnaires ne réclamaient pas de dividendes ; ils étaient trop heureux de n'avoir pas fait faillite, comme tant d'autres.

De tous les théâtres de Paris, ceux que Roger Bonjour préférait étaient le Palais-Royal et les Variétés. Il ne s'amusait réellement que devant le vaudeville au gros sel et l'opérette-bouffe, qui devait immortaliser le nom de Jacques Offenbach. A cette époque, le maestro commençait à rayonner, il venait de donner *la Grande Duchesse*. Il avait alors ses amis et ses ennemis, ses partisans et ses détracteurs.

Roger Bonjour (nous n'appellerons plus notre héros que par son pseudonyme, qui est devenu son véritable nom, puisque Paul Jeandet est mort à jamais), Roger Bonjour, disons-nous, s'était rangé du côté du public qui acclamait la musique nouvelle, dont les brusques

éclats, jaillissant au milieu d'un océan d'harmonie, avaient un charme vraiment original.

Au Palais-Royal, il se pâmait devant les Brasseur, les Hyacinthe, les Ravel, les Lassouche, les Gil-Pérez, qu'il proclamait hautement les premiers comédiens du monde.

En revanche, rien ne l'ennuyait comme lorsqu'il était astreint à assister à une première à l'Odéon ou à l'Ambigu pour en faire le compte-rendu. Il ignorait, dans son innocence, l'art de parler d'une pièce sans en connaître le premier mot, et remplissait ses fonctions de critique avec un zèle au dessus de tout éloge.

Mais ce qui le charmait le plus au théâtre, ce n'était pas la pièce, c'étaient les acteurs. Il passait des heures entières au foyer des artistes et se faisait un véritable plaisir de voir un ouvrage des coulisses. Que lui importait l'illusion ? Pour lui, le principal, le suprême bonheur était de causer entre deux scènes avec un des comédiens en vogue. Il notait consciencieusement sur son calepin les calembours d'Hamburger ; sa chronique fourmillait des mots de Baron ou de Grenier. Peut-être était-ce cela qui la rendait intéressante ; car, en fait d'appréciation, le pauvre garçon était loin de rivaliser avec les Jules Janin et les Paul de Saint-Victor.

Ainsi, il y avait au Palais-Royal une espèce de troisième comique du nom de Dussol, qui était mauvais au possible : voix de polichinelle qui a avalé sa pratique, gestes désordonnés, entrain de mauvais aloi, ce malheureux Dussol réunissait tout ce qu'il aurait fallu pour se faire siffler, s'il avait été chargé de remplir d'autres rôles que ceux d'utilité dans les levers de rideau ; cela n'empêchait pas Roger de trouver Dussol adorable.

Pourtant, nous devons rendre à Dussol cette justice, qu'il avait un rôle assez convenable : celui de Polichinelle dans les *Pantins de Violette*. Pensez donc, il était nature ! Mais, alors, Roger disait que son ami Dussol était supérieur à feu Odry.

Car Roger et Dussol étaient devenus excellents camarades ; ils étaient d'ailleurs du même âge, et tous les deux de joyeux vivants.

Aux Variétés, Roger s'était lié avec une petite figurante, fort gentille, ma foi, et d'une gaité à rendre des points au dieu Momus lui-même. Paysanne dans *Barbe-Bleue*, dame d'honneur dans la *Grande Duchesse*, Gloria (c'était le nom qu'elle se donnait) remplissait aussi des bouts de rôle ; mais ce n'était pas pour gagner sa vie, comme Dussol, qu'elle montait sur les planches. C'était par plaisir ou plutôt par coquetterie. Elle appartenait à ce demi-monde qui paie les directeurs de théâtre pour exhiber de temps en temps sur la scène un bout de mollet. Gloria, d'ailleurs, était entretenue très-richement par un vieux Russe à la mode chez Brébant, le prince Ostroloff.

Quand nous avons dit que Roger s'était lié avec Gloria, nous n'avons entendu faire aucune allusion à des rapports charnels. Bien loin de là, ni l'un ni l'autre n'avaient jamais pensé à avoir ensemble la moindre amourette : ils se plaisaient comme camarades, ils se convenaient mutuellement parce que Gloria se moquait de son Russe comme de Colin-Tampon et que Roger aimait à rire et à faire des farces. Le prince Ostroloff, que Gloria avait irrévérencieusement surnommé *l'homme-scie*, se souciait peu, de son côté, de ces relations bohémien-nes, et préférait, lorsqu'il était absent, savoir la petite avec des journalistes et des comédiens, que de la supposer au Yacht-Club, au Jockey-Club ou dans toute autre société de gandins, qu'il considérerait à bon droit comme ses rivaux.

D'ailleurs, Roger s'était fait une maîtresse : une mignonne petite fleuriste qui avait à ses yeux le défaut impardonnable de posséder un caractère profondément enclin à la rêverie ; à part cela, c'était une charmante enfant.

Dussol, lui, était marié à une brune Marseillaise, qui

tous les mois lui faisait une échappée de quinze jours; mais Dussol aimait à la folie sa trop sensible moitié, et, quand elle revenait, feignant d'être confuse de sa dernière infidélité, il ouvrait les bras et pardonnait.

Gloria, donc, malgré ses dix-sept ans, avait sa vertu (?) en parfaite sécurité dans la compagnie de Roger et de Dussol. Elle était pour eux une bonne fille, une joyeuse camarade, aimant à dérober une soirée ou deux par semaine à l'homme-scie, afin de pouvoir venir faire des farces avec le *petit journaliste* et le *petit cabotin*.

Heureux trio ! Il fallait les voir arpentant les boulevards : le chapeau crânement posé sur l'oreille, Gloria donnant le bras à la fois à Roger et à Dussol, prétextant, dans sa folle gaité, que si Dieu avait gratifié la femme de deux bras, c'était afin qu'elle eût un homme de chaque côté... Et voilà ! Répondez donc quelque chose à ces beaux raisonnements.

Passaient-ils le soir, à la tombée de la nuit, devant la boutique d'un barbier rasant flegmatiquement un vieux monsieur attardé, c'était à qui des trois se glisserait sans bruit derrière le compteur, et, faisant jouer la clef triangulaire, plongerait tout à coup le magasin dans l'obscurité ; inévitablement, à ce coup de surprise, le figaro faisait un faux mouvement et entaillait profondément la joue du vieux monsieur, qui se mettait aussitôt à pousser des crix furieux. Alors, nos trois mauvais farceurs, de se sauver à toutes jambes, riant à gorge déployée, aux dépens du barbier maladroit et du vieux monsieur entaillé.

Ils appelaient cela le *grand jeu des bifstecks*, parce qu'un soir Roger avait crié à une de ses victimes, en guise de consolation, de ramasser sa joue par terre et de se la faire griller comme bifsteck, en rentrant chez lui.

Des fois, Gloria avait un regret, après avoir fait couper fortement quelque *bonhomme* ; elle regrettait que ce n'eût pas été l'homme-scie !

Nous pourrions citer mille aimables gamineries de ce

genre auxquelles se livrait notre triô folichon ; mais, comme nous ne nous sommes pas donné la mission de rééditer *l'Art de s'amuser en embêtant les autres*, nous préférons faire grâce au lecteur de toutes les atroces plaisanteries imaginées, combinées et exécutées avec ensemble par Dussol, Roger et la petite Gloria.

CHAPITRE VII

QUATUOR

Cependant l'*Aspic* commençait à avoir une réelle extension. Les articles de Roger, qui étaient empreints d'une galté communicative, étaient assez remarqués. Au troisième mois, le rédacteur gérant annonça à ses camarades que de notables bénéfices gisaient moëlleusement au fond de la caisse commune. Cette nouvelle fut accueillie par des hurrahs significatifs.

Le conseil d'administration se rassembla en grande solennité et vota que désormais les bureaux de l'*Aspic* devraient être continuellement pourvus d'une boîte de cigares, de six cruchons de bière, d'une bouteille d'absinthe et de deux litres de vermouth.

Un beau jour, le rédacteur en chef d'un grand journal, qui malgré son format avait la note gaie, fit la rencontre de Roger dont il avait reconnu les capacités littéraires et le chargea de lui faire, moyennant espèces, une revue hebdomadaire des beaux-arts.

Roger avait accepté avec empressement ; mais, quand il fallut mettre la main à la pâte, il se trouva fort embarrassé. Il ne s'agissait plus, comme pour les théâtres, de bourrer une chronique de calembours plus ou moins mauvais : il fallait, tout en donnant de l'esprit à pleines

maines, porter sur les œuvres des maîtres modernes des appréciations au moins passables. Or, Roger, en fait de peinture, ne savait même pas ce que c'est qu'un clair-obscur.

— Un clair-obscur, avait-il dit en riant à Dussol le jour où il avait lu ce mot pour la première fois, eh ! parle-moi, c'est un ami que j'ai connu dans le temps et qui s'appelait Paul Jeandet.

— Voyons, avait riposté Dussol, ce n'est pas M. de Bièvre qui te tirera de ce mauvais pas. Puisque tu n'entends rien à la peinture, fais la connaissance d'un peintre qui sera tout heureux de voir imprimer ses appréciations, quoique passées au tamis de ton esprit.

— C'est ça, connais-tu un peintre ?

— Dame, j'en connais beaucoup...

— Ah !

— Oui, de nom... Raphaël par exemple.

— Blagueur, va !

— Allons voir Gloria. Elle te renseignera mieux que moi.

Et voilà nos deux fous qui s'en vont chez la petite folle.

Roger frappe avec l'autorité d'un huissier qui vient saisir. Gloria ouvre, et Dussol en entrant s'écrie d'une voix de tonnerre :

— Le singe y est-il ?

— Quel singe ?

— Eh ! ton Russe, donc.

— Il vient de sortir.

— Oh ! y serait-il que ça nous serait égal. Il peut entendre ce que nous avons à te dire.

— Puisque je vous dis qu'il n'y est pas.

— Eh bien ! dit Roger, voici ce dont il retourne. Connais-tu un peintre ?

— Un peintre !... Ah ça, est-ce que tu aurais envie, Roger, de te faire faire ton portrait ?.... C'est que tu es rudement mal peigné aujourd'hui !.... Veux-tu que je

te frise ?.... J'ai là les pincettes qui sont toutes chaudes.

— Il ne s'agit pas de portrait !

— C'est dommage : j'aurais été bien contente de te faire des papillottes.

— Voyons, trêve aux plaisanteries !.... Je viens d'être chargé d'une revue des beaux-arts....

— Ah bah ! tu vas passer en revue les bazars ? J'espère, mon général, que vous me prendrez pour colonelle !

— Oh ! cette Gloria, il n'y aura pas moyen de placer un mot sérieux avec elle.

— Allons je me tais. Place tout ce que tu voudras."

— Eh bien ! c'est une nouvelle chronique qui me tombe du ciel... Et payée celle-là !.... Seulement, au lieu de parler d'opérettes et de vaudevilles, il me faudra faire la critique des tableaux du Salon.

— Tu vas faire la critique des tableaux, Roger ?.... Fallait donc le dire tout de suite, mon cher.

— Tu ne l'as pas laissé parler, fait Dussol.

— Il va faire la critique des tableaux ? reprend Gloria avec un lyrisme plein d'une joyeuse ironie.... Mais alors, j'expose, cette année..... Ma parole d'honneur, j'expose.

— Gloria, pas de blagues. Oui ou non, connais-tu un peintre ?

— Un peintre ? attends donc.... Mais oui... parbleu, Leclerc.... Georges Leclerc.... un artiste.... qui a de longs cheveux.... longs comme ça....

Et, pour montrer quelle est la longueur des cheveux de Georges Leclerc, Gloria allonge brusquement sa main droite sur la joue de Dussol, puis, faisant une pirouette, elle ajoute avec conviction :

— Un artiste qui est de première force pour peindre les plats d'épinards.

— Et où loge-t-il, ton Georges Leclerc ?

— Où il perche ? Ah ! pour ça je n'en sais rien.... Mais c'est tout ce qu'il y a de plus facile à savoir.

— Et comment ?

— Que tu es bête de demander comment !... il n'y a qu'à s'informer auprès d'une de ses pratiques... Tiens, Roger, toi qui as des relations avec tout le monde, tu dois connaître sans doute cet aveugle qui est tous les dimanches à la porte de l'église Saint-Eustache ?.... Mais non, je n'y pense pas, vous autres libres-penseurs, vous n'allez jamais à l'église.... Je vais te le représenter : un grand, maigre, qui a un chien enragé, je crois, et puis qui porte.... pas le chien, l'aveugle.... un beau tableau tout rouge où il y a des jambes qui sautent en l'air....

— La prise de Malakoff, insinue Dussol.

— Eh non ! c'est une mine, qui a très bonne mine... Il dit que c'est là qu'il a perdu la vue.... Eh bien ! ce tableau est de Georges Leclerc.... Voyons, Roger, toi qui ne dis rien....

— Je t'écoute !

— N'est-ce pas que tu connais mon aveugle ?

— Mais non ! mais non !

— Je parie que si !.... Je parie même que, si vous vous rencontriez, il te reconnaîtrait à cinquante pas !

— Quelle langue ! exclama Roger.

— Allons, je suis bonne fille, et je ne veux pas vous faire poser plus longtemps. La dernière œuvre de mon peintre est le rideau d'annonces de l'Eldorado. Allez à l'Eldorado ; on vous donnera l'adresse de Georges Leclerc.

Et là-dessus Roger et Dussol se retirèrent.

Quelques jours après, ils étaient, eux deux et le peintre Georges Leclerc, les meilleurs amis de la terre. Le trio était devenu quatuor.

Georges était un gros garçon de trente ans. Il devint l'ainé de la bande. Il était absolument célibataire, ou plutôt veuf ; car il avait été marié deux fois, à deux jeunes filles qu'il avait bien aimées. Sa première femme s'était noyée dans une partie de canot ; l'autre avait péri dans un incendie. Deux horribles morts. Aussi, Georges

Leclerc avait-il juré de ne plus aimer, et il tenait son serment.

Gai par tempérament comme tout bohème, Georges était devenu triste depuis la mort de sa dernière épouse ; il s'était retiré dans une petite maisonnette, située hors de la barrière ; et là, il barbouillait ses toiles, vivant loin de tout ami, faisant lui-même son ménage et ne pensant qu'aux deux anges qui lui avaient été si cruellement ravés.

Il fallut la connaissance de Dussol et de Roger pour ramener dans son âme un peu de gaité. Gloria, pour laquelle il avait fait dans le temps des paysages, vint le décider tout-à-fait à *revivre*.

Dès lors, on fut quatre à s'égayer.

CHAPITRE VIII

GLORIA

Faisons un pas en arrière.

Le père Jeandet avait quarante ans quand sa première femme, née Ernestine Rameau, mourut à Villefranche en donnant le jour au petit Paul. Le comédien, on le sait, plaça l'enfant en nourrice chez une paysanne du nom de Babet, à laquelle il paya d'avance quelques mois.

Quinze jours après l'enterrement de sa femme, il rencontra, toujours à Villefranche, une ancienne maîtresse. Cette fille, nommée Héloïse, faisait partie d'une troupe de saltimbanques qui donnait des représentations foraines sur un théâtre en planches, pendant que Jeandet, comédien sérieux et de talent, jouait sur la scène de la ville.

Héloïse quitta les saltimbanques, avec lesquels elle n'avait aucun engagement, et Jeandet la fit enrôler dans la troupe, qui avait besoin de combler le vide causé par la malheureuse mère de Paul.

On le voit, le père Jeandet était un homme qui prenait le temps comme il venait, et fort insouciant de son caractère. A peine sa femme venait-elle de mourir en lui donnant un fils, qu'il abandonnait l'enfant et prenait maîtresse.

Peu après, nous trouvons Jeandet et Héloïse à Lyon où ils se fixent et se marient. Il n'est pas nécessaire de rappeler encore une fois la manière, au moins indélicate, dont le comédien se comporta à l'égard de son fils Paul; qu'il nous suffise de dire que celui-ci avait six ans lorsque Héloïse mit heureusement au monde une fillette.

Louise fut le nom que ses auteurs lui donnèrent. C'est d'elle que nous allons nous occuper.

L'enfant grandit auprès de son père et de sa mère, qui avaient abandonné le théâtre, et l'élevèrent à peu près convenablement, en ce sens qu'ils lui firent recevoir toute l'instruction qui sied à une fille de condition modeste, et que les exemples de moralité que Louise reçut d'eux ne furent pas nombreux. Après ça, les deux artistes ne pensaient pas que leur fille serait aussi précoce en coquetterie que Paul, l'enfant du premier lit, l'avait été en intelligence.

A quatorze ans, Louise faisait retourner toutes les têtes des jeunes gens de son quartier. C'est qu'aussi elle était jolie comme un chérubin, gaie comme un pinson, et dégagée comme une anguille.

Parmi les admirateurs de Louise, se trouvait un ancien instituteur du nom de Griffonnier, qui tenait les écritures chez un de ses parents, commissionnaire en fruits.

Ce Griffonnier était un assez triste personnage. Longtemps on ne lui avait connu aucun moyen d'existence, et, comme il affectait dans les gargottes un républicanisme exagéré, les uns disaient qu'il était soutenu par

les sociétés secrètes, les autres qu'il recevait de l'argent de la police. Bref, les cancans sur son compte allaient leur train, et il fallut qu'il entrât chez son parent pour faire un peu taire les mauvaises langues.

Mais la petite Louise, qui ne s'occupait pas de politique, ne pouvait être au courant de tous ces racontars. Aussi n'éprouvait-elle pas pour Griffonnier la répulsion qu'il inspirait à tout le monde. Griffonnier était ce qu'on est convenu d'appeler un bel homme : il portait une grande barbe à peu près blonde, qui lui donnait un certain air de dignité, avait des traits réguliers, un profil assez correct, un front suffisamment large, et n'étaient ses yeux qu'il avait outrageusement faux, il eût possédé une bonne physionomie.

Griffonnier avait remarqué qu'il avait produit sur Louise une assez heureuse impression ; car la fillette rougissait lorsqu'elle passait devant sa maison et qu'il se trouvait sur la porte.

— Mademoiselle Louise, s'était-il hasardé à lui dire un jour de sa voix la plus câline, savez-vous que votre père a grandement tort de ne pas vous faire poursuivre votre instruction ? Vous n'êtes pas faite, croyez-le, pour devenir une madame Pot-au-Feu.

Louise, flattée, s'était arrêtée et avait causé ; Griffonnier lui avait prouvé qu'elle n'était pas trop ferrée sur l'orthographe, qu'elle était loin d'appliquer dans son langage toutes les règles de la syntaxe, et que l'histoire était encore pour elle une science tout-à-fait inconnue.

Louise rougit plus fort que jamais et eut honte d'elle-même. Elle voulut s'instruire, mais il lui fallait le consentement de son père. Griffonnier se chargea de l'obtenir.

Un dimanche, comme par hasard, il se rencontra à la brasserie avec le père Jeandet, et lui développa son petit plan. Il fut si tortueux, si habile, si éloquent, que le comédien se laissa convaincre. Lui, qui avait été artiste par routine, par tradition, il rêva de faire de sa fille

une grande tragédienne, une de ces artistes chez lesquelles le talent est développé au plus haut degré par une complète instruction. Oh ! qu'il serait fier si un jour Louise était pensionnaire à la Comédie-Française !

Naturellement, c'était Griffonnier qui, en sa qualité d'ancien instituteur, s'était chargé d'achever l'éducation de Louise ; et cela ne devait pas coûter un sou au papa, tant il prenait intérêt, disait-il, à cette bonne famille des Jeandet.

Le lecteur ne nous en voudra pas de sauter les détails de la criminelle séduction perpétrée par le misérable et ignoble Griffonnier ; ces détails sont généralement des longueurs qui ne peuvent séduire qu'une plume aimant à se repaître d'immoralités.

Disons simplement que ce ne fut ni l'histoire ni la géographie que Louise, qui n'avait pas encore accompli ses quinze ans, apprit chez Griffonnier.

A cette époque, Paul était à Paris et ne recevait de son père que les lettres banales dont nous avons parlé. Le père Jeandet adorait sa fille ; son cœur était trop petit pour qu'il contint encore une place pour son fils.

Quand il apprit le déshonneur de Louise, le vieux comédien donna un coup de couteau à Griffonnier et chassa sa fille.

L'imbécile !

On l'arrêta. La cour d'assises n'osa pas condamner un vieillard de soixante ans, et il ressortit de prison.

Mais, pendant ce temps, sa fille chassée, réduite à la misère, avait demandé à la débauche le pain de la vie. Pendant ce temps, la lettre triomphante de Paul, annonçant son succès aux examens de la licence, étant arrivée à Lyon, et rebutée à son adresse, s'était égarée dans les bureaux de poste ; de là ce silence forcé, cette absence fatale de réponse qui avait décidé le jeune homme à rayer complètement la famille de ses souvenirs.

Enfin, pendant ce temps encore, Héloïse, sa seconde

femme, s'était, malgré ses quarante-sept ans, enfuie avec un ex-brigadier de gendarmerie.

Pauvre père Jeandet !

Et sa fille Louise, qui, pour s'étourdir, s'était lancée dans le demi-monde parisien, avait quitté son nom et ses prénoms, et se faisait appeler Gloria.

CHAPITRE IX

DUSSOL

Roger est descendu de deux étages ; il habite à un cinquième maintenant. Dame ! sa plume commence à lui rapporter.

En ce moment il rédige une chronique artistique qui laisse légèrement entrevoir que Georges Leclerc va sous peu effacer de l'histoire le nom de Raphaël.

Tout à coup, on frappe à la porte de la chambrette où le journaliste travaille si consciencieusement.

Roger se lève.

— C'est le toc-toc de Gloria. Par quel hasard s'est-elle décidée à gravir mes cinq étages ?

Et, ce disant, il est allé ouvrir.

En effet, c'est Gloria, Gloria en costume de voyage. Elle entre tout essoufflée, se laisse tomber sur le divan et s'évente avec son mouchoir.

— Ah ! ça, qu'est-ce qu'il t'arrive ? exclame Roger.

— O mon cher, une aventure impayable je pars pour la Suisse.... Oh ! ces cinq étages.... Mais auparavant je viens te chercher... Peut-on aussi se loger si haut ?

— Voyons, voyons, qu'est-ce que tu me racontes-là ? Es-tu devenu tout à fait folle, Gloria ?

— Ah ! il y a de quoi le devenir... Si tu savais, Roger ?..

C'est bien embêtant, mais tout de même il y a de quoi pouffer de rire.

— Quel empereur vive encore cent ans si je comprends un mot à ce que tu me dis !

— Ouf !.... Tiens, laisse-moi respirer un moment, et je vais te raconter cela le plus tranquillement possible, quoique cependant ça soit joliment pressé.

— Respire à ton aise ; quant à moi, je suis tout oreilles.

— Eh bien ! il faut d'abord que je te dise que mon prince trouve que la France a eu une très-sotte idée de faire cette année une Exposition à Paris....

— Vraiment ! et pourquoi ça ?

— A cause de l'affluence des étrangers. Il s'embête, le cher homme ; depuis que nos rues sont peuplées de badauds accourus de tous les pays pour venir admirer l'Exposition, il trouve Paris trop étroit.... Alors tu ne sais pas ce qu'il a imaginé, l'homme-scie ?

— Non.

— Aujourd'hui, tout-à-coup, à brûle-pourpoint, il me dit : « Gloria, ce soir nous partons pour la Suisse. » — « Allons, bon, que je lui réponds ; est-ce que ça te prend souvent ? » — « Non, qu'il me fait, c'est très-sérieux. Veux-tu venir avec moi ? » Je réfléchis un quart de minute. Un voyage en Suisse, tu penses ? C'est une occasion de visiter ce pays que tout le monde dit très beau. Je me décide. — « Ça y est, que je lui dis, le temps d'aller serrer la main à Roger, à Dussol et à Leclerc, et nous filons. » C'est dit. Nous entrons dans le premier café venu, et nous demandons l'*Indicateur*. Il était quatre heures, et le rapide part à 7 heures et quart. Nous projetons de nous la briser par ce train. Trois heures d'ici là.... Tu vois, c'est juste le temps de faire nos bagages. Le prince me dit : « Baste ! tu n'as pas le temps de courir en ville ; tu leur écriras, à tes camarades. » Bon, c'était entendu, et nous revenons chez moi. A cinq heures et demie, j'étais bouclée de pied en carpe, comme dit Geor-

ges. Le prince était allé faire ses préparatifs à son hôtel. A six heures, il m'arrive, tout prêt, parbleu ! mais empêtré de Dussol qu'il avait rencontré et qui était gris comme six régiments de Polonais. Impossible de l'envoyer paître.... Un vrai crampon !... Dussol, qui revient de l'Exposition où il a donné l'accolade à des tas de flacons de china-china, à ce qu'il raconte, se figure qu'il est sultan, prend le prince pour l'empereur de Russie et veut à toute force lui vendre des huiles d'arachide..... Enfin, je n'y comprends rien, à ce qu'il nous chante !.... Seulement, si tu ne viens pas nous en débarrasser, nous allons manquer le train.

— Et c'est pour ça que tu es venue me chercher ?

— Mais oui !

— Et moi qui m'imaginais, dans ma candeur, que c'était pour me faire tes adieux.

— Mes adieux.... Certainement !.... Mais il faut aussi que tu nous dépêches de Dussol.

— Il est donc bien lancé ?

— Puisque je te dis qu'il veut vendre des arachides au prince Ostroloff !

— Eh bien ! je passe mon pardessus et je te suis.... Je serais désolé si à cause de moi tu avais l'ennui de manquer le train.

— D'autant plus que demain l'homme-scie pourrait très-bien changer d'idée.

Dix minutes après, Roger arrivait chez Gloria, où se trouvaient aux prises le prince et Dussol.

L'amant de la petite figurante des Variétés était un homme d'une soixantaine d'années, ce que dans la langue pittoresque du journalisme parisien on appelle *un vieux gommeux*. Taille élancée, encore vert et portant très-bien ses soixante ans, que trahissaient seulement des cheveux grisonnants; mais le Céladon avait soin de se les teindre du mieux qu'il pouvait.

Au moment où Roger et Gloria entraient, Dussol, fiè-

rement campé au milieu du salon, interpellait le prince qui s'était, de guerre lasse, jeté dans un fauteuil :

— Oui, mon noble cousin, disait le comédien ivre, oui, si tu m'en crois, nous irons déclarer la guerre au roi de Madagascar, et nous planterons le drapeau du prophète sur ce pays qui me plait... C'est vrai, ça ! Madagascar me botte, Madagascar m'irait comme un gant... Qu'en dis-tu, noble cousin ? Veux-tu être mon allié ?

Le prince Ostroloff ne répondait pas ; mais d'une main agacée, il déchiquetait la frange de son fauteuil. A cet instant paraît Roger.

— Tiens, voici Giafar, mon grand-vizir. Il ne pouvait venir plus à propos.

— Qui ça Giafar ? s'écrie Gloria.

— Il paraît que c'est moi, dit Roger en riant.

Puis s'adressant au prince :

— Je vous demande pardon pour mon ami, monsieur ; Gloria m'a tout raconté....

— Non, pas de gloria ! hurle Dussol, je ne veux pas de gloria ! ... Du china-china tant que vous voudrez... A la bonne heure, c'est ça qui réconforte.

— Monsieur Roger, je vous remercie de votre amabilité, dit le prince sans faire attention à Dussol.

— Il doit, le malheureux, avoir vendu la couronne que vous lui avez fait lancer hier, et il en aura bu le prix.

— Giafar, recommence le comédien, passe-moi la caisse. Donne-moi cent mille milliards et soixante-quinze centimes, pour que j'achète l'alliance du czar. Car tu comprends bien, mon cher grand-vizir, que le grand Haroun-al-Raschid ne peut pas aller guerroyer tout seul contre Madagascar... D'abord ce ne serait pas convenable.

— Mais, sire, fait Roger....

— Bon, dit Gloria, il va le prendre par sa lubie.

— La caisse de l'Etat n'est pas ici. Si vous vouliez bien, sire, m'accompagner jusqu'au ministère des finan-

ces, j'aurais l'honneur de vous remettre les cent mille milliards que vous désirez.

— Avec les soixante-quinze centimes ! ajoute Dussol, qui y tient à ce qu'il paraît... Ma foi, c'est une idée. Allons au ministère des finances, Giafar..... Sans adieu, noble cousin, sans adieu. Je reviens dans cinq minutes pour signer le traité d'alliance.

Gloria se tenait les côtes. Le prince Ostroloff pousse un soupir de soulagement. Roger serre la main à Gloria, salue le prince, et leur souhaite bon voyage, pendant que Dussol, trop pressé pour aller au ministère des finances, perd l'équilibre sur le palier et descend sur le dos l'escalier de la maison.

Roger ne songe plus alors qu'à ramener son ami chez lui ; mais l'air frais du soir rafraîchit le cerveau de Dussol sans le dégriser pourtant.

Déjà le comique du Palais-Royal a oublié qu'il est le sultan Haroun-al-Raschid, et le voici qui interpelle bruyamment tous les becs de gaz qu'il rencontre.

— Voyons, toi, qu'est-ce que tu fais là planté au beau milieu du Corps législatif?... Ce n'est pas le moment du vote.... Ah ! je comprends, tu veux prononcer un discours.... C'est bien, mon ami, parle, je t'écoute.... Non ? tu ne dis rien ?.... Rien du tout ?.... Tiens, tu n'es qu'un député de la droite !

Et, pour mieux démontrer combien il déteste les députés qui ne parlent pas, Dussol envoie au bec de gaz un vigoureux coup de poing.

Après une demi-heure de zigs-zags à travers les rues de Paris, Roger Bonjour est parvenu à hisser son camarade jusqu'à son cinquième étage ; il le fait asseoir sur son divan et lui conseille de se reposer. Dussol est sorti de la période de colère qui dans son ivresse avait suivi la période de gaieté. Il en est à l'abattement, à la tristesse et aux épanchements sentimentaux. Les idées lui reviennent peu à peu ; elles sont toujours confuses, mais enfin il ne déraisonne plus.

Roger s'assied à son bureau et reprend la rédaction de sa chronique, que l'arrivée de Gloria lui a fait quitter tout-à-l'heure. Dussol, accoudé sur le bord du divan, se livre à un monologue désespéré, auquel son ami ne prête pas la moindre attention. Il a bien autre chose à faire que de s'amuser à écouter les récits chagrins du comique en goguette.

— Oui, je suis bien sûr d'avoir vu Clarisse au pavillon chinois, gémit Dussol. Elle m'a encore lâché hier, la gueuse, pour se faire Japonaise.... C'est elle, j'en mettrais la main au feu, qui donnait le bras, à l'Exposition, à un mandarin.... Tiens, que je suis bête.... Voilà maintenant que je dis que Clarisse donnait le bras à l'Exposition.... comme si on pouvait donner le bras à l'Exposition.... Pas vrai, Roger ?

— Oui, oui, dit l'autre tout en écrivant.

— C'est égal, Clarisse n'a pas eu raison de me ficher en plan comme ça... J'avais pris une belle andouille chez le pharmacien.... non, chez le charcutier, parce que ma femme adore ça.... Je voulais lui faire un petit régal.... Et puis, voilà qu'en rentrant chez moi, plus de Clarisse... Et le concierge qui me dit : « Madame est sortie en me priant de dire à monsieur qu'elle était allée prendre les eaux. » Je crois plutôt que ce sont *les os* qui m'ont pris ma femme.... Tu ne sais pas qui j'appelle *les os*, Roger ?

— Non, non.

— *Les os*, c'est un espèce de grand long, maigre, un vilain coquin de vicomte qui envoyait des bouquets tous les soirs à ma femme dès qu'elle paraissait en scène.... Ah ! je n'ai pas de chance, moi !

Roger est toujours plongé dans sa chronique, et c'est machinalement qu'il a répondu « oui » et « non » à son ami.

Dussol continue ses jérémiades :

— Non, je n'ai pas de chance... Les saltimbanques qui m'ont ramassé il y a vingt-trois ans sur la route de

Villefranche, auraient bien mieux fait de me laisser crever de faim et de froid !

Le mot de « Villefranche » a fait tressauter Roger. Il a posé sa plume, et il écoute maintenant.

— Mon père m'abandonne à peine né, dit Dussol en pleurant ; aujourd'hui c'est Clarisse qui ne veut plus de moi.

— Ah ça ! qu'est-ce que tu dis, toi ? fait Roger avec intérêt.

— Je dis que Clarisse ne veut plus de moi.

— Mais, avant, tu as parlé de Villefranche, de ton père qui t'a abandonné....

— Eh bien, oui ! si je suis comédien, c'est parce que j'ai été élevé par des saltimbanques.... J'ai commencé par jouer des cymbales dans les foires, moi !

— Et où t'ont-ils trouvé, ces saltimbanques ?

— Sur la route de Villefranche.... près Lyon....

— Quand ça ?

— Parbleu ! à peine ma mère venait de me mettre au monde.... il y a vingt-trois ans !... Même on m'a dit plus tard que c'était en décembre, puisque, quand ils m'ont recueilli, j'étais déjà à moitié recouvert par la neige....

Pour le coup, Roger bondit sur sa chaise.

— Etrange ! étrange !.... Il a juste mon âge.... C'est à Villefranche !.... et moi aussi, je suis précisément de décembre 1844 !....

— Mais qu'est-ce que ça peut te faire, Roger, que mon père m'ait abandonné et que ce soit à Villefranche ?.... Rends-moi Clarisse ; tout le reste m'est bien égal.

Roger ne répondit pas. Il était rêveur.

SECONDE PARTIE

LE PÈRE LEROUÉ

CHAPITRE X

LE VICAIRE DE M. PAPELARDON

C'était en 1843. Depuis sept ans, M. Papelardon, curé d'O***, petit village du Var, était sans vicaire. En vain, avait-il réclamé mainte et mainte fois à l'évêché de Fréjus, depuis sept ans on le laissait seul pour administrer sa paroisse ; cette situation ne lui semblait pas régulière, et, de plus, le brave pasteur trouvait beaucoup trop lourde la tâche qui lui incombait entièrement, faute d'un coadjuteur, et qui consistait en la direction du nombreux troupeau de ses ouailles.

Ah ! c'était un digne homme que M. Papelardon. Prêtre sans ambition, il se contentait de sa modeste cure, à la tête de laquelle il avait été placé à l'âge de 32 ans ; et il avait passé la cinquantaine au moment où nous le présentons au lecteur... Aussi, était-il adoré de ses paroissiens et de sa gouvernante Gertrude. Grâce à cet excellent apôtre campagnard, les habitants d'O*** étaient d'une piété exemplaire, et l'on n'aurait peut-être pas trouvé dans toute la contrée un village aussi pratiquant. Il est vrai que M. Papelardon savait prendre ses fidèles par leurs côtés faibles, ne les ennuyait pas trop par de longs discours, se montrait très-indulgent pour

les fautes de ses pénitents, et trinquait sans façon avec eux. D'ailleurs, ce n'était pas rouerie de sa part, cela était dans son caractère : fils d'un paysan de Brignolles, M. Papelardon, malgré les études du séminaire et la soutane, était resté paysan jusqu'au bout des ongles ; le bréviaire qu'il lisait le plus volontiers, c'était une bonne bouteille de vin blanc.

Aimé de ses paroissiens, dorloté par ses paroissiennes, M. Papelardon aurait été le curé le plus heureux de la terre s'il avait pu se décharger sur un vicaire d'une partie de sa besogne ; naturellement, ce qu'il souhaitait céder à un suppléant constituait la part la plus ennuyeuse : la confession des vieilles filles et les sermons. Il n'y a rien en effet, paraît-il, de plus agaçant que d'avoir à écouter une vieille dévote qui s'accuse des crimes les plus extravagants, comme d'avoir graissé un vendreci le bout de sa canule, et par conséquent fait gras un jour défendu ; quant aux sermons, M. Papelardon en avait composé un sur la foi, et, dans toutes les solennités où il était obligé de monter en chaire, il le récitait. Ses ouailles avaient fini, elles aussi, par le savoir par cœur.

M. Papelardon appelait donc un vicaire de tous ses vœux. Enfin, un jour, par une belle soirée de septembre, Gertrude apporta à son maître un pli cacheté. Le curé d'O*** le saisit avec empressement, jette les yeux sur le timbre et reconnaît le sceau de l'évêché de Fréjus.

O bonheur ! la lettre annonçait effectivement à l'excellent pasteur l'arrivée prochaine d'un assistant.

— « M. l'abbé Morris, prêtre de la dernière ordination, disait l'évêque, est le coadjuteur que nous vous donnons. C'est un jeune homme de la plus haute intelligence et du plus grand avenir, qui, nous l'espérons, monsieur le curé, se formera tout-à-fait à l'école de vos vertus. »

Grande fut la joie de M. Papelardon. Bien vite, il fit préparer une chambre dans le presbytère, et le dimanche suivant, il s'écria au prône :

— Eh bien ! mes frères, que vous disais-je dans mon dernier sermon ?... Je vous disais que dans la religion la foi est tout, que la foi sauve l'âme... Oui, mes frères, la foi sauve l'âme.... Bien plus, elle donne des vicaires aux villages qui n'en ont pas !

Et là-dessus, l'éloquent prédicateur avait annoncé à son assistance l'arrivée de l'abbé Morris.

Ce fut un trépigement d'impatience générale dans tout le village ; on ne parlait plus, sous les toits des humbles maisonnettes, que du vicaire de M. Papelardon. Et quelle fête quand il arriva !

L'abbé Morris avait à peine vingt-sept ans. Il était grand, bien bâti, quoique un peu maigre ; ses yeux très-vifs, et de grands sourcils noirs qui se croisaient sur un nez bien arqué ; le teint d'une pâleur mate qui lui allait à ravir ; les lèvres, minces, dessinaient sur le visage, en somme sympathique, une ligne droite d'une rigidité telle qu'elle en était même un peu choquante.

M. Papelardon était fier de son nouveau vicaire, comme un père de son enfant. Avec quel plaisir, il le promenait de ferme en ferme, de campagne en campagne, le présentant à toutes les familles. L'abbé Morris se laissait présenter et semblait indifférent aux prévenances dont le village entier le comblait ; toute la paroisse aurait voulu se confesser à lui. Mais, soit qu'il craignit de déplaire à son supérieur, soit qu'il ne tint pas à s'embarrasser d'une si nombreuse clientèle, il refusa les trois quarts des avances qui lui furent faites, et principalement toutes les jeunes filles du pays. M. Papelardon était ravi.

Le soir, après le souper, les deux prêtres renvoyaient Gertrude et causaient. On parlait de l'avenir du clergé. M. Papelardon voyait tout en rose, trouvait Grégoire XVI le pape des papes et versait des torrents de larmes quand son journal lui apprenait quelque nouveau massacre de missionnaires en Chine ou au Japon ; l'abbé Morris, au contraire, prétendait qu'il ne fallait pas juger la situation générale de la chrétienté par ce qu'on voyait

des campagnes. Selon lui, le flot de l'impiété allait toujours grandissant et menaçait de submerger le navire sacré dont le pape est le pilote ; il n'allait pas jusqu'à dire que Grégoire XVI manquât d'énergie, mais il aurait souhaité pour gouverner l'Eglise un Sixte-Quint ; quant aux récits des martyrs japonais, ils le faisaient bondir d'une sainte colère ; son sang bouillonnait, son visage s'empourprait, et il s'écriait qu'il fallait courir en Asie et rayer de la mappemonde ces nations qui se permettaient de ne pas accueillir avec amour les missionnaires envoyés par la Compagnie de Jésus.

Autant M. Papelardon voulait gagner et convertir les peuples à force de douceur, autant le jeune abbé Morris était d'avis de sabrer et de brûler tous les mécréants qui résisteraient aux bienfaits de la foi catholique : le premier citait Vincent de Paul comme modèle ; d'après le second, il fallait reprendre l'œuvre de Domingo d'Osma, Torquemada, Bernard et autres inquisiteurs. Oh ! il ne niait pas l'Inquisition, le jeune vicaire ; il ne niait pas les dragonnades, il ne niait pas la croisade contre les Albigeois, il ne niait pas la Saint-Barthélemy ; au contraire, il en était fier pour l'Eglise, et il regrettait de tout son cœur exalté de ne pas avoir vécu à cette belle époque du moyen-âge. En un mot, M. Papelardon rêvait la conquête des âmes selon les préceptes du Christ, et l'abbé Morris entendait la prédication évangélique à la façon de Mahomet.

Parmi les diverses petites localités qui, éparses sur les montagnes, dépendaient de la paroisse d'O***, se trouvait un hameau pittoresquement placé à mi-côte d'une colline avoisinante et nommé la Figuière ; quelques maisons de cultivateurs, disséminées çà et là sur les escarpements des rochers, dans les gorges de la vallée et même au fond des ravins, composaient ce hameau, dont la production principale était la figue, que l'on récoltait abondamment dans ces parages, et que les habitants faisaient sécher sur des cannes pour vendre

aux grandes villes, aux approches de l'hiver ; on peut même dire que notre bourgade ne vivait que de ce commerce de figues sèches, lequel, il faut l'ajouter, était pratiqué, et l'est encore de nos jours, sur une vaste échelle.

Par exception, ce hameau n'était pas trop pratiquant ; il faisait tache dans la paroisse. Peut-être cela provenait-il de son éloignement, car il y avait bien une heure et demie de chemin, d'O*** à la Figuière. A part un cultivateur très-aisé, du nom d'Augias, aucun des chefs de famille ne se souciait d'aller le dimanche à la messe ni même d'y envoyer les femmes et les filles.

Aussi, M. Papelardon n'allait que très rarement à la Figuière, et quand il se décidait à y faire une apparition, il ne rendait visite qu'à son fidèle Augias. Cependant, quand il fut muni d'un vicaire, il ne manqua pas de le présenter à la famille du brave paysan.

Cette famille se composait d'Augias, de sa femme Véronique, de leur fille Suzette et de leur nièce Marguerite, une jeune orpheline qu'ils avaient adoptée. De même que la famille Augias était catholique au milieu du hameau libre-penseur, de même Marguerite était peu catholique au milieu de la famille fervente. Le dimanche quand Augias, accompagné de Véronique et de Suzette, allait entendre à O*** les Saints-Offices, Marguerite gardait la ferme ; à son avis, les soins du ménage formaient pour la femme un véritable sacerdoce qui dispensait de toutes les pratiques religieuses, et, quand Augias lui reprochait doucement son manque de foi, elle lui répondait d'un petit air malin que « la plus belle de toutes les prières, c'est le travail. » Et, en effet, Marguerite était la fille la plus laborieuse du hameau. C'était elle qui faisait aller la maison et qui dirigeait même le commerce d'Augias ; à vingt-deux ans, elle était une femme accomplie, et si les autres cultivateurs de l'endroit, hommes peu admirateurs du bigotisme, continuaient à être en bons rapports avec le très-catholique

Augias, c'était à cause de Marguerite, pour laquelle tout le monde avait de l'estime et de la bonne amitié.

Quand l'abbé Morris eut été mis par M. Papelardon au courant de la situation morale de la Figuière, une idée germa subitement dans son cerveau : convertir la bourgade. Et quand il eut vu Marguerite belle et rayonnante comme un astre du soir, il n'eut plus qu'un désir : convertir Marguerite.

Or Marguerite était fiancée à un jeune ouvrier bioutier, habitant Toulon, et qui s'appelait Paul Rameau. Il était frère de cette Ernestine Rameau qui s'était mise au théâtre et avait épousé le comédien Jeandet.

Paul Rameau venait de temps en temps à la Figuière. Il s'y trouvait le jour où M. Papelardon présenta son vicaire, et le regard dont l'abbé Morris couvrit sa fiancée ne lui plut pas. Où la jalousie va-t-elle se nicher ?

Je vous demande un peu si le futur convertisseur de la Figuière pensait à mal, quand il regarda Marguerite ?

Ce Paul Rameau était bien un effronté vaurien pour oser interpréter un regard innocent d'une façon si ténébreuse et si criminelle, si l'on songe surtout au caractère dont était revêtu le propriétaire des yeux qui avaient lancé ce regard.

Est-ce qu'un prêtre est un homme ? et, le jour où il a prononcé le vœu de chasteté, ne s'est-il pas tout d'un coup transformé en sérapiin ?

CHAPITRE XI

UN VÉSUYE SOUS LA NEIGE

Cependant, s'il faut en croire tous nos historiens, le célibat des prêtres ne date que du moine Hildebrand, couronné pape sous le nom de Grégoire VII ; d'autre part, le fils de Dieu, en descendant sur la terre, pour y établir la vraie et bonne religion, a recommandé, au contraire, à ses disciples de croître et de se multiplier. Or, il est à supposer que Jésus-Christ connaissait la nature de l'homme un peu mieux que son vicaire, bien que le pape Grégoire VII ait été canonisé par la suite. Tous les premiers évêques des chrétiens étaient mariés, et le catholicisme ne s'en portait pas plus mal. Ce fut seulement lorsque le siège papal fut conquis par les moines, qui s'imposaient au fond de leurs cellules des vœux que l'évangile se garde bien de prescrire, ce fut alors seulement que la dure loi du célibat fut décrétée par le clergé. Loi tyrannique et contre nature que Luther, Calvin, et de nos jours le père Hyacinthe et tous les chrétiens insurgés contre l'absolutisme de Rome ont abolie, au moment même où ils dressaient le drapeau de la rénovation. Loi anti-humaine qui finira par tomber en poussière sous le marteau de la discussion, malgré les cris de paon jetés par ceux qui ont intérêt à la maintenir. Car, — et les catholiques sincères ne doivent pas craindre de le dire hautement, — c'est en grande partie à cette loi désastreuse que la robe noire du prêtre perd de jour en jour sa considération, cette robe qui, couvrant un apôtre sacré, devrait être l'objet du plus profond respect. Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement, quand la *Gazette des Tribunaux* révèle à tout instant au peuple des énormités mons-

trueuses commises par des hommes qui ont mission d'enseigner la morale ? quand les statistiques de l'Italie, ce domicile officiel de la religion, établissent que les jurys du royaume condamnent par an environ seize cents ecclésiastiques pour viols et attentats à la pudeur ?

Certes, nous ne voulons pas insinuer qu'il suffit d'être prêtre pour avoir des passions libidineuses, et que toute soutane cache un Léotade, un Delacollonge ou un Minigrat. Nous reconnaissons volontiers que tous ces crimes ne sont que de tristes exceptions ; mais plus le crime est exceptionnel, plus il cause du scandale. Et, si l'on nous permet de formuler ici notre humble opinion, nous avouons qu'il est préférable à la religion, dans son intérêt même, d'avoir à sa tête un pape marié et père de famille, qu'un célibataire comme Alexandre Borgia.

.....

— Je vous déclare que vous êtes fou, monsieur ! s'écriait un soir Marguerite, en s'enfuyant à travers les arbres qui longent le chemin de la Figuière à O***.

Et une ombre noire poursuivait, derrière les taillis, la jeune fille fugitive.

Mais celle-ci gagnait du terrain ; car elle courait sur la route. Enfin l'ombre noire s'arrêta, rebroussa chemin, et disparut.

.....

— Etes-vous malade, mon ami ? demandait avec intérêt l'excellent M. Papelardon à l'abbé Morris ; voilà déjà huit jours que vous n'avez pas quitté la chambre.

— Je travaille, monsieur le curé ; je fais une étude sur Sixte-Quint.

— Ah?... Savez-vous que vous devriez un peu sortir?... Nos paroissiens commencent à s'étonner de ne plus vous voir?... Ils sont en souci de votre santé.

— C'est que je suis si occupé !...

— Tenez, hier, je suis allé à la Figuière...

— A la Figuière ?

— Oui... Pourquoi me demandez-vous ça ?... Quels yeux vous faites !... Vous avez l'air bien étonné, mon ami....

— Mon Dieu, monsieur le curé, mon étonnement est tout naturel, vous allez par là-bas si rarement.... Vous disiez donc que....

— J'ai vu la famille Augias....

— Et que vous a-t-on dit, monsieur le curé ?

— La récolte des figues a été plus abondante que jamais....

— Est-ce tout ?... Je m'intéresse beaucoup à ces braves gens.... C'est.... là.... tout ?

— Non.

— Vous dites non ?

— Ma foi, non, ce n'est pas tout.... Marguerite, vous savez, Marguerite, la petite libre-penseuse que vous deviez convertir, m'a parlé....

— Eh bien ?

L'abbé Morris avait poussé ce mot comme un râle.

— Eh bien, elle m'a assuré que la récolte, qui n'a pas encore fini de sécher, est déjà toute vendue.

Un soupir d'immense satisfaction s'échappa de la poitrine du jeune vicaire ; mais M. Papelardon n'y prit pas garde.

Le jour même, l'abbé Morris sortit ; son visage était souriant et tranquille, mais sa pâleur était encore plus mate que de coutume.

CHAPITRE XII

CRIME ET CHATIMENT

Le presbytère est triste. Gertrude s'oublie à laisser brûler ses fricots. M. Papelardon a changé ses yeux en deux rivières de larmes.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! quelle honte !... Gertrude, ma bonne Gertrude, qui l'aurait crû ?

— Ah ! monsieur le curé, ne m'en parlez pas.... J'en pleure encore, tenez....

— Pauvre Marguerite, malheureux jeune homme !... O mon Dieu, que d'épreuves vous faites subir à votre Eglise ! Et la malveillance, et l'impiété qui sont toujours à la recherche de ces calamités, vont-elles jeter encore à notre face la solidarité de cette honte !... O mon Dieu, que votre volonté soit faite !

— Dire que c'est demain qu'on le juge !

— Le malheureux... Puisse-t-il se repentir, au moins !... Ah ! si les larmes que je verse depuis un mois pouvaient effacer son crime, je consentirais volontiers à ce que ces larmes fussent même du sang.... O mon Dieu, prenez ma vie, et que le scandale ne se retourne pas contre votre Sainte Eglise.

M. Papelardon avait quinze mille francs placés chez un notaire de Toulon et qu'il réservait pour sa vieillesse. Le soir du jugement de l'abbé Morris, il alla prendre cet argent et le distribua à tous les pauvres d'O*** et des hameaux environnants. Mais cette charité, mais ce dévouement, mais ce sacrifice n'étaient pas nécessaires ; la pensée publique n'eut pas la moindre velléité d'envelopper le digne pasteur dans sa terrible réprobation.

Quel crime avait donc commis l'abbé Morris ?

Un dimanche de mars, au matin, tandis qu'Augias, Véronique et Suzette étaient allés à la célébration du St-Sacrifice à la paroisse, une ombre noire s'était glissée dans la cuisine où chauffait le café au lait de Marguerite, qui, n'allant pas communier, elle, ne se sentait pas la force d'attendre jusqu'à midi le déjeuner ; quelques gouttes d'un liquide jaunâtre avaient été versées dans le café au lait, puis l'ombre noire s'était retirée dans un coin. Marguerite avait bu, et, au bout de quelque temps, s'était assoupie sur une chaise.

L'ombre noire était alors sortie de sa cachette, et un crime que l'on comprend avait été consommé.

Mais à ce moment, quelqu'un avait frappé à la porte, et l'ombre noire s'était cachée de nouveau. On avait frappé encore une fois, deux fois, et personne ne répondant, on avait ouvert la porte et l'on était entré.

Celui qui était entré était Paul Rameau.

Il était allé à la cuisine. Personne.

Au salon. Personne.

Il avait entendu un certain bruit au premier, dans la chambre de Marguerite ; comme si quelqu'un avait cherché à ouvrir la fenêtre. Intrigué, il avait marché fortement, traversé le vestibule en toussant, et refermé avec un grand bruit la porte d'entrée ; puis, bien doucement, il était retourné à la cuisine et s'était caché derrière la caisse au charbon.

Cinq minutes de profond silence s'étaient passées. Une porte du premier avait grincé sur ses gonds rouillés. Paul Rameau avait risqué un œil, et il avait vu une ombre noire descendre l'escalier avec mystère ; cette ombre noire était surmontée d'une tête très-pâle ; plus que pâle, livide ; plus que livide, verdâtre.

Alors, comme un de ces boule-dogues qui ont réussi à briser leur chaîne, Paul Rameau s'était élancé de derrière la caisse au charbon, et avait empoigné à la gorge l'ombre noire.

Qui que tu sois, homme sacré ou simple vagabond,

tu viens de faire un mauvais coup.... Voleur ou espion, assassin ou violateur, je te tiens, et ne te lâche pas !...

L'ombre noire était l'abbé Morris. Il avait d'abord essayé de résister ; mais Paul Rameau était robuste, il avait un poignet d'acier, et il avait entraîné hors de la maison le jeune vicaire à moitié étranglé.

Le spectacle de cet homme, tirant un prêtre qui se débattait de toutes ses forces, avait attiré quelques paysans ; Paul Rameau avait dit un mot, et les paysans avaient empoigné à leur tour l'abbé Morris écumant de rage. Puis, le fiancé de Marguerite, avec deux ou trois hommes, était retourné à la maison d'Augias, et ils avaient trouvé la jeune fille étendue sur son lit et dans un état qui ne laissait aucun doute sur l'attentat odieux dont elle venait d'être victime.

Marguerite respirait encore. Elle n'avait bu qu'un narcotique ; mais elle était pour toujours déshonorée.

La justice fut prompte à instruire cette affaire, qui fit grand bruit dans le pays.

Morris, dépouillé de sa soutane, renié à raison par le clergé qui l'abandonna à son châtiment, fut jugé au bout d'un mois de prison par les assises de Draguignan, qui le condamnèrent à douze ans de travaux forcés. Le verdict fut rendu à l'unanimité et sans admission de circonstances atténuantes.

On n'était pas alors à cette époque où le clergé, quand un de ses membres s'est laissé aller à commettre de pareilles monstruosités, met tout en jeu pour étouffer l'affaire, et où les journaux du cléricalisme enregistrent tout simplement comme mort le prêtre déchu que le jury envoie au bagne. L'évêque de Fréjus comprenait que chercher à faire le silence autour du crime de Morris eût semblé en quelque sorte en prendre une part de responsabilité ; il flétrit lui-même publiquement l'ancien vicaire d'O***, qui avait déshonoré le vêtement saint que le sacrement avait mis par une erreur funeste sur ses épaules indignes.

L'ex-abbé quitta la prison de Draguignan pour entrer au bagne de Toulon ; mais le jour où le forgeron de la chiourme lui rivait au pied la chaîne de l'infamie, l'aumônier, tout en l'exhortant à offrir à Dieu l'expiation de sa faute, lui apprit que son crime avait eu, pour la malheureuse Marguerite, une conséquence plus terrible encore que le déshonneur.

La fiancée de Paul Rameau était mère.

CHAPITRE XIII



SEUL AU MILIEU DE LA FOULE

A vingt-huit ans être au bagne ! et dans le bagne même être l'objet de la répulsion. Vivre dans la compagnie des voleurs et des assassins.... et se trouver méprisé même par les voleurs et les assassins. Et, après ces douze ans, encore du mépris et de la répulsion, toujours de la répulsion, toujours du mépris, cette fois, de la part de la société tout entière.

Voilà à quoi, nuit et jour, rêvait le forçat Morris ; car son compagnon de chaîne, un voleur de grande route, ne daignait même pas lui adresser la parole.

Il songeait à son existence à jamais flétrie, à ses beaux rêves d'ambition pour toujours évanouis ; et pourquoi ? Pour n'avoir pas su réprimer une brutale passion.

Et, au milieu de ses pensées, tout-à-coup surgissait cette autre pensée : un enfant allait lui naître. Et cet enfant serait encore plus malheureux que lui ; car la masse est bête, la foule est idiote, la société est remplie de préjugés ridicules.

— Voyez-vous cet être chétif là-bas ?.... Eh bien ! c'est l'enfant d'un forçat.... Son père est au bagne, et, qui plus est, son père est prêtre. Lui est le résultat d'un crime, il doit le jour à un viol.... Pouah !... Horreur et dégoût....

Pauvre innocent !

Et l'enfant maudirait son père, et sa mère serait la première à lui apprendre à le maudire.

Qui sait si sa mère ne haïrait pas, elle plus que tous les autres, son enfant ?... Est-ce qu'elle l'avait demandé au Ciel, cet enfant ?.... Est-ce qu'il n'était pas venu, au contraire, tuer son honneur, briser sa vie ?.... Est-ce qu'il ne serait pas, toujours et pour tout le monde, le témoignage vivant de la plus honteuse atrocité ? Est-ce qu'il ne lui rappellerait pas sans cesse, à elle et aux autres, qu'un jour elle fut souillée par un odieux misérable ?

Cela lui semblait certain, inévitable. Morris jugeait Marguerite d'après son cœur à lui, qui était mauvais.

Il ne regrettait pas son crime, il en déplorait la conséquence. Mais au fond, parfois, il éprouvait comme une sorte de satisfaction brutale de se savoir père, et alors la pensée que son enfant souffrirait des souffrances les plus terribles et les plus intolérables venait lui arracher cette espèce de sauvage plaisir dont il repaissait son âme criminelle.

Père, il aimait étrangement l'enfant qui allait lui naître ; il se disait : — C'est un autre moi-même. Puisse-t-il vivre les douze ans que je dois passer ici !.... Moi, je suis fini. Il ne commencera pas, il me continuera, il ira où j'allais, il sera ce que j'aurais été.

Puis, brusquement, une autre pensée assiégeait son cerveau enfiévré. — A douze ans, l'enfant aurait déjà eu le temps d'apprendre à maudire son père.... Si l'enfant avait à choisir ce moment-là entre l'amour d'un père scélérat et la haine d'une mère victime, qui sait s'il n'irait pas jusqu'à préférer la haine à l'amour !....

Et cette pensée le faisait bondir de colère.

Maintenant, il détestait Marguerite plus encore qu'il en avait été fou. Quel tempérament étrange que celui de ce Morris !

Parfois, encore, au moment où il rêvait de faire de son enfant la suite de lui-même, tout-à-coup une voix intime lui criait : — « Ton raisonnement est stupide. Attends au moins, pour penser à ton enfant, de savoir s'il sera une fille ou un garçon ! »

Mais, à l'idée que Marguerite pourrait mettre au monde une fille, son esprit, battu par les pensées les plus extravagantes, se révoltait : — « Allons donc ! est-ce que je suis de nature à engendrer des filles ? Est-ce que je ne suis pas un homme, moi ? est-ce que cet enfant, qui est *moi* et non pas *elle*, pourrait n'être pas de mon sexe ? Il faut qu'il me continue, et pourrait-il me continuer s'il n'était pas *moi* ? »

Il déraisonnait.... Et une brusque secousse, donnée à la chaîne par Craffard, son compagnon, le rappelait à la réalité.

Souvent, les galériens allaient travailler sur le quai ; ils embarquaient de lourds colis sur les navires en partance. Craffard le poussait rudement, lui laissait exprès tomber des fardeaux sur les pieds, le tirait avec brutalité.

— Eh, va donc, fignant !.... Vas-tu pas faire ici la demoiselle ?.... Voyez-vous ce cochon-là qu'il faut traîner !.... C'est pas un boulet que j'ai au pied, ça m'en fait deux.... Et le plus sale est pas celui qui est en fer...

Passait-il des curieux qui s'arrêtaient pour regarder le couple infâme, le voleur reprenait de plus belle :

— Oui, c'est moi, Craffard, condamné à dix ans pour avoir arrêté, à moi tout seul et avec un pistolet pas chargé, la diligence d'Aix à Digne !... Et c'freluquet-là qui m'déshonore, c'est Morris, l'abbé Morris, vous savez, celui qui viole les filles !... Allons, te cache pas, j'une homme, fais voir cet'frimousse qui a besoin d'chloroforme pour séduire le beau sexe.... Mais montre

donc ta gueule, rosse, que ces messieurs t'admirent !
Et si le garde-chiourme intervenait, faisant taire le bandit :

— Mouchard, va, faut encore que la chiourme le soutienne ici, murmurait Craffard en lui envoyant par derrière un coup de pied.

Mais les insultes de Craffard n'étaient pas les seules dont fût abreuvé l'ex-abbé Morris.

Souvent, quand un moment de repos était accordé aux forçats, on voyait s'avancer à pas lents, le long du quai, un homme à la marche roide comme celle de la statue du Commandeur. C'était Paul Rameau. Il cherchait, dans la foule des galériens, le misérable qui lui avait ravi tout son bonheur, et quand il avait réussi à approcher l'ancien vicaire d'O*** :

— Scélérat ! lui crachait-il au visage, en dardant sur la face pâle du condamné ses deux grands yeux chargés de haine.

Morris, alors, relevait la tête, et la rage empourprait tout-à-coup ses joues livides.

— Lâche ! disait-il à voix basse, lâche qui frappe un ennemi à terre !

— Scélérat ! répétait Paul Rameau, est-ce qu'on doit avoir de la pitié pour les vipères ?

Et l'ouvrier se plaisait à retourner le poignard dans le cœur du prêtre.

C'est qu'il souffrait, Paul Rameau ! Il souffrait plus que Morris. Il souffrait plus que tous les galériens ensemble.

Morris, lui, endurait les tourments mérités. Mais le malheureux Paul avait-il mérité son sort épouvantable ? pouvait-il épouser Marguerite dans la position horrible où son ennemi l'avait réduite ?

Adieu, bonheur de toute une vie ! adieu, amour qui devait embellir toute son existence !

Ah ! qu'il eût volontiers broyé sous son pied robuste le criminel Morris, comme on écrase le crapaud qui a

sali de son contact impur la fleur des champs, belle et virginale, au moment où l'on s'apprêtait à la cueillir.

Que de haine dans le cœur de l'ouvrier, mais aussi que de haine dans le cœur du prêtre !

Le forçat Morris était seul au milieu du bagne, et, dans sa solitude, il nourrissait son âme de fiel. Loin de se repentir, il rêvait la vengeance. Vengeance contre tous : vengeance contre le bagne qui le méprisait ; vengeance contre Paul qui l'insultait ; vengeance contre Marguerite qui, en repoussant les premiers aveux de sa flamme, était, selon lui, la cause de tous les malheurs ; vengeance contre le clergé qui l'avait abandonné ; vengeance contre la société tout entière qui l'avait condamné et banni de son sein.

Un jour viendrait bien où il sortirait de ce lieu maudit ; ce jour-là, il se redresserait dans la fange, et, du plus profond de la fange, il se vengerait.

Et la vengeance, il l'accomplirait, non pas lui seul, mais au moyen, avec l'aide de son fils ; car il voulait un fils, il lui fallait un fils.

Mais, en attendant, il était seul, et le bagne, peuplé de coquins, était pour le prêtre un désert.

— Oh ! qui viendra à mon secours ? qui me donnera le pouvoir de satisfaire ma haine et de hâter l'heure de la vengeance ? Personne n'entendra-t-il la voix de mon âme ? N'est-il donc pas d'association pour ceux qui haïssent et veulent détruire la société ?

CHAPITRE XIV

UNE VOIX DANS LE DÉSERT

Il y avait déjà trois mois que l'ex-abbé se consumait au baigne de Toulon. On était en fin juillet 1844.

Le soleil dardait ses rayons sur le chantier mal couvert où travaillaient les galériens.

Deux hommes passent, et sur leur passage les surveillants se découvrent. L'un est le directeur de l'arsenal, l'autre un visiteur. Ce n'est pas cependant un visiteur ordinaire, car le fonctionnaire semble avoir pour lui de grands égards.

En effet, c'est un très-riche armateur de Marseille ; il s'appelle M. Reverchy et possède à peu près 32 millions de fortune.

— Faites-moi donc voir l'abbé Morris, demande doucement M. Reverchy au directeur.

— Rien de plus facile... Tenez, ce jeune maigre, là-bas, à côté de ce grand gaillard qui a une balafre sur le front.

— Ah !... Physionomie intelligente...

— On le dit, en effet, très-intelligent... Mais ici il est difficile d'apprécier l'esprit. D'ailleurs, c'est un vrai sauvage, il ne parle à personne.

— Vraiment ?... Et se conduit-il bien ?

— Oh ! pour cela, on n'a rien à lui reprocher...

— Pensez-vous qu'il sera l'objet d'une commutation de peine ?

— D'une commutation, non ; mais d'une réduction, oui... Il ne sollicite pas. S'il est l'objet d'une mesure de clémence, ce ne sera certes pas sur sa demande ; mais, comme il est très-tranquille, et si sa tranquillité dure,

il sera sûrement porté sur le tableau des grâces au terme des délais fixés par la loi....

— Et il ne s'occupe pas autrement d'abrégier la durée de sa peine ?

— Il est étranger à tout ce qui se passe autour de lui.

— Pas possible !

— Depuis le jour de son arrestation, il est ainsi... Lors de son procès, il n'a pas voulu d'avocat ; on a été obligé d'en nommer un d'office... Quand il a été condamné, il n'a pas même daigné se pourvoir en cassation... Et cependant le jugement aurait été forcément cassé, pour un vice de forme, de procédure... Par une méprise inexplicable, quand on lui a communiqué le dossier dans sa prison, le greffe s'est trompé et lui a remis les pièces d'une autre affaire... On ne s'en est aperçu qu'après le jugement... On a trouvé dans sa cellule ce dossier qui n'était pas le sien... Il n'avait pas réclamé...

— Peut-être, comme il a été pris en flagrant délit, à ce qu'on m'a raconté, peut-être n'a-t-il pas jugé utile de lire ce qu'il pensait être les procès-verbaux de son arrestation, de son instruction, etc.

— Je vous demande pardon... Il a parfaitement lu le dossier qui lui avait été remis par erreur ; on y a trouvé des notes de sa main, et des notes très-habiles, d'après ce qu'a prétendu son avocat. D'ailleurs, son avocat a tout d'abord pensé, lors de la découverte du faux dossier, que Morris n'avait pas réclamé, quand il s'est aperçu de la méprise, pour se réserver un cas de cassation...

— Sans doute.

— Eh bien ! pas du tout ; c'était par pure indifférence. Il était encore à temps pour son pourvoi ; l'avocat l'avait rédigé ; il n'a pas voulu le signer.

— Ma foi, si le jugement était régulier dans le fond, à quoi lui aurait servi de le faire casser ?... Il aurait été rejugé avec toutes les formalités la seconde fois... Et

cela ne l'aurait amené qu'à faire quelques mois de prison de plus...

— Erreur encore, mon cher monsieur. Il avait de grandes chances d'avoir une condamnation moins sévère. Surtout étant donné qu'il aurait comparu devant le jury d'un autre département... Songez qu'il a été jugé tout de suite, au milieu de la colère publique, encore toute bouillante, laquelle a fort bien pu influencer le jury... Le procureur, qui est un voltairien, a mené cette affaire avec une rondeur inusitée...

— Ah ! le procureur qui l'a fait condamner est voltairien ?

— Plus encore que Louis-Philippe, notre roi.

— Et vous dites que votre forçat ne parle à personne ?

— Il n'ouvre jamais la bouche.

— L'abâttement...

— Oh ! non, il n'est pas abattu... Il vit en lui-même, voilà... La meilleure preuve est qu'il n'y a pas au bagne de galérien aussi laborieux... Tenez, voyez, on vient d'ordonner un quart d'heure de repos. Il sculpte quelque chose pour s'occuper... Il est même très-adroit pour un homme qui n'a jamais connu les travaux manuels. Il doit avoir de bonnes petites économies de côté... Voulez-vous que nous allions voir ce qu'il sculpte ?

— Mais très-volontiers... Je m'intéresse beaucoup à votre forçat.

Le directeur et son compagnon se dirigèrent vers l'endroit du chantier où se tenait Morris. Celui-ci ne bougea pas à leur arrivée. Il était sans doute habitué aux visites, et la curiosité généralement ennuyeuse dont il était l'objet avait fini par le laisser tout à fait indifférent.

En ce moment, il confectionnait avec beaucoup de goût un soldat, qu'il taillait artistement dans un morceau de chêne.

— Est-ce à vendre, cela ? dit brusquement le directeur.

Pour toute réponse, Morris fit un signe affirmatif de

la tête, sans lever même les yeux sur son interlocuteur.

Le directeur, sans se formaliser (*), prit l'objet des mains de l'ex-abbé et le présenta à M. Reverchy, tandis que Morris conservait son attitude morne ; on eût dit une momie d'Egypte, ayant par moments des mouvements lents et lourds, comme un automate de quelque mauvais Vaucanson.

— « *Perinde ac cadaver !* » (**) murmura M. Reverchy en considérant attentivement l'ancien vicaire d'O***.

Puis à haute voix :

— Est-ce vous qui avez fait cela, mon ami ? dit-il avec douceur.

Le forçat tressaillit, leva lentement la tête, regarda bien en face l'homme qui venait de l'appeler *son ami*, le fixa longtemps de ses yeux étincelants dans leur cavité, et répondit d'une voix plus lente encore que tous ses mouvements :

— Oui, monsieur.

— C'est peut-être le vingtième soldat qui sort de ses mains ; mais il n'en a jamais aussi bien réussi que celui-là, fit le directeur.

M. Reverchy plongeait son regard dans le regard de Morris. Cette fixité réciproque, d'où se dégageait comme un courant magnétique, avait quelque chose de singulier, qui aurait frappé le directeur s'il n'avait été occupé à examiner le bois sculpté par le galérien.

(*) Les forçats sont considérés comme si bas, si dégradés, que, d'après le règlement du bagne, il leur est même défendu d'ôter leurs bonnets devant les fonctionnaires et les visiteurs, tellement on pousse loin le mépris envers eux, tellement ils sont rejetés en dehors de la société.

(**) « Absolument comme un cadavre », une des devises des jésuites. — « Pour que notre ordre devienne la plus grande puissance de la terre, disait le P. Claude Acquaviva, cinquième général de la Société, il faut qu'il n'ait qu'une seule tête, et que tous ses membres ne soient en réalité rien que des membres, agissant d'une façon aveugle et machinale, *perinde ac cadaver*. »

Avez-vous jamais rencontré, dans une vallée, deux couleuvres qui cherchent à se fasciner mutuellement ?

— Pourquoi, dit M. Reverchy au directeur, soumet-on cet homme aux rudes travaux du quai ?

— Il ne tient qu'à lui, vu ses aptitudes, de demander une occupation moins pénible ; mais il n'a jamais tenté la moindre démarche.... On aurait pu, par exemple, le mettre au service de l'infirmerie, où il serait beaucoup mieux qu'ici....

— Est-ce vrai, mon ami, que vous n'avez jamais essayé d'obtenir une amélioration dans votre sort ?

— C'est vrai, monsieur, dit Morris.

— Il faut demander un changement, mon ami ; il le faut...

— Je le demanderai, monsieur.

— Eh bien ! fit M. Reverchy en se tournant vers le directeur, il n'est pas aussi sauvage que vous me le disiez ?

— C'est la première fois qu'il lui arrive de parler à un visiteur.

— Est-ce tout ce que vous sculpez en fait de statuettes, mon ami ? reprit M. Reverchy, s'adressant de nouveau au forçat.

— Mais oui, monsieur ; ce soldat ne vous plairait-il pas ?

— J'aime les soldats, mais je n'aime pas les militaires, fit le visiteur en appuyant avec une intonation étrange sur chaque mot.

— Je ferai, monsieur, ce que vous voudrez, répondit à son tour l'ex-abbé, traînant aussi sur les syllabes.

Le directeur venait de découvrir un mécanisme qui faisait remuer la tête au soldat de bois, et il le faisait jouer en souriant.

— Connaissez-vous l'histoire, mon ami ?

— Oui, monsieur.

— L'histoire d'Espagne ?

— Oui, monsieur.

— Je désirerais que vous me fissiez une statuette représentant saint Ignace de Loyola...

Un nuage passa dans les yeux du forçat. On eût dit que son regard s'était retourné en lui-même et plongeait dans les profondeurs de son âme. Cela dura deux secondes. Puis, un éclair brilla dans sa prunelle, et le forçat répondit, toujours de sa voix lente et sourde :

— Je vous ferai un saint Ignace... un saint Ignace au moment de la vision de Mont-Serrat.

— C'est entendu ?

— Oui, monsieur... Et pour quand faut-il qu'il soit prêt ce saint Ignace ?

— Je viendrai le chercher dans quinze jours.

Le directeur rendit le soldat à Morris, et s'en alla avec M. Reverchy, tandis que l'ex-abbé courbait la tête comme avant la visite.

CHAPITRE XV

LES CONSOLATIONS DE M. REVERCHY

Il était en apparence bien tranquille, le galérien ; mais si quelqu'un avait pu voir dans son cœur, il aurait été effrayé.

Morris avait entendu la voix qu'il souhaitait depuis si longtemps de tous ses vœux.

Comment ! dira-t-on, M. Reverchy, le 32 fois millionnaire, serait un homme à haïr la société ?

Non !... M. Reverchy était un armateur bien paisible et dont le souci était d'accroître incessamment sa fortune déjà immense. Quand on disait 32 millions, on ne savait pas au juste ce que le richard possédait, et lui-

même ne le savait peut-être pas davantage ; mais le public aime à être fixé sur les chiffres, il a horreur des généralités, on lui avait dit que M. Reverchy possédait 32 millions de capital, ce chiffre s'était ancré dans l'esprit de la masse, et tout le monde disait depuis de longues années : M. Reverchy, l'homme aux 32 millions.

Il courait bien sur le compte du riche armateur quelques petits bruits dans la ville de Marseille ; mais lui-même n'y prenait pas garde, ne s'en souciait aucunement. On disait entre autre choses que ses bons et solides trois-mâts, si coquets, si bien grésés, changeaient de physiologie à peine sortis du port de la capitale de Provence ; on affirmait à voix basse que du fond de la cale on tirait tout un appareil de ferraille bien luisante que l'équipage disposait dans les entreponts ; puis, continuait-on à dire, toujours entre quatre yeux, quand le bateau était arrivé à la côte de la Guinée, où M. Reverchy possédait de nombreux comptoirs, on débarquait la verroterie et les vins spiritueux, lesquelles marchandises étaient remplacées à bord par une autre marchandise qui n'était ni végétale ni minérale ; alors, le navire cinglait à toutes voiles vers l'Amérique, où M. Reverchy possédait encore pas mal de comptoirs, débarquait sa marchandise, et revenait à Marseille avec un chargement de sucre, de riz, et de café. Tels étaient les bruits qui couraient dans le peuple sur le compte de l'honorable négociant ; mais hâtons-nous de dire qu'en haut lieu on s'en souciait aussi peu que M. Reverchy lui-même, qui était un des plus gros bonnets de la cité, marchait à la tête de toutes les œuvres de bienfaisance, allait très-souvent porter des cierges à Notre-Dame-de-la-Garde, et au surplus, payait fort chèrement ses marins et ses employés. Que pouvait-on lui demander de plus, à cet excellent M. Reverchy ?

Mais si dans le grand monde, dans la bonne société, on ne se préoccupait pas des cancan du petit peuple, une chose pourtant étonnait assez les gens comme il

faut ; on ne connaissait pas de banquier à M. Reverchy. Oui, fait étrange, anormal, M. Reverchy n'avait pas un centime réputé comme déposé par lui dans une maison de banque de Marseille et même de France. Cependant, il était absolument improbable que tous ses millions fussent placés sur ses vaisseaux et convertis en marchandises dans ses comptoirs. Les réseaux de chemins de fer commençaient à cette époque à sillonner notre pays ; eh bien ! pas une compagnie n'avait vendu une action à l'illustre millionnaire. Après ça, M. Reverchy n'avait peut-être pas confiance dans les entreprises françaises et son argent était sans doute placé à l'étranger.

Enfin, ce dont tout le monde demeurerait d'accord, grands et petits, bas peuple et gens comme il faut, c'est que M. Reverchy était un parvenu, qu'à ses débuts dans le commerce il n'avait pas un sou ; et que, coïncidence bizarre mais probablement sans importance, sa fortune datait du jour où la Restauration avait autorisé l'entrée en France des *Pères de la Foi*.

Quoi qu'il en soit, M. Reverchy paraissait s'intéresser très-vivement au forçat Morris, et de son côté celui-ci s'efforçait de lui montrer, par son empressement à faire la statuette demandée, combien il savait gré à ce visiteur inconnu de la sympathie qu'il lui avait témoignée.

Quand M. Reverchy revint au bagne pour la seconde fois, il trouva Morris installé à l'infirmerie. L'armateur glissa une pièce d'or au surveillant, qui consentit à laisser causer un moment les deux hommes dans l'embrasement d'une fenêtre.

Quelles paroles furent échangées dans cet entretien ? Peu importe. Toujours est-il que ce devaient être des paroles de consolation ; car les dernières échangées — et le garde-chiourme, qui revenait, les entendit, sans peut-être en saisir le sens — furent celles-ci :

— Cependant, disait Morris, je suis en somme un grand coupable....

— La justice de Dieu, mon ami, n'est pas comme la

justice des hommes. Nos pères enseignent que celui-là seul commet le péché qui le commet froidement et sans passion (*). Espérez donc, espérez !

Le surveillant se disait mentalement :

— Pour un pékin, il est joliment plus éloquent que notre aumônier.... Et avec ça, un brave homme.... Comme il console bien, ce misérable-là!... A la bonne heure, parlez-moi des riches de cette trempe ; ça vous a un cœur d'or ; c'est un vrai mélange de sœur de charité et de bon prédicateur.

Et pensant ainsi, le garde-chiourme essayait furtivement une larme.

Quinze jours après, M. Reverchy revenait vers Morris pour la troisième fois ; on lui laissait très-facilement approcher le forçat, si facilement que celui-ci eut le temps de prendre, sans être vu, un papier que lui glissa son bienfaiteur. A coup sûr ce devait être un billet de banque destiné à augmenter les économies du galérien.

— Prenez patience, mon ami, lui dit à mi-voix M. Reverchy en le quittant, prenez patience encore quatre mois.

A quoi avait fait allusion le millionnaire, en fixant ce terme de quatre mois ? Sans doute à la délivrance de Marguerite, et peut-être avait-il promis à Morris de s'occuper de l'enfant.

Quand la nuit fut venue, tandis que tout le monde dormait dans le dortoir, le forçat approcha discrètement la tête d'une veilleuse qui se trouvait près de son chevet, déploya le papier que lui avait glissé M. Reverchy, le lut à la pâle lumière, et après l'avoir lu, le baisa et le renferma dans sa poitrine, sur son cœur.

(*) « Un péché, mortel de sa nature et si grand qu'il soit, devient simple péché véniel quand on est tellement troublé par une passion subite ou violente qu'on n'ait pas su ce que l'on faisait. » (*Abrégé de la théologie pratique*, par le R. P. Taberna, ouvrage publié en 1736.)

Ce papier portait ces simples mots :

« *Ad majorem Dei gloriam, in omnia semper et ubique datur adjutorium fratri nostro Leroué.* » A la plus grande gloire de Dieu, qu'en tout, partout et toujours, il soit donné aide à notre frère Leroué.

Au dessous un timbre noir et une signature rouge.

CHAPITRE XVI

L'ENFANT DU CRIME

Toujours en 1844. Affreuse nuit de décembre. De la neige partout.

Nous sommes à la Figuière, où depuis neuf mois règnent la tristesse et la désolation.

Augias est là, avec sa femme et sa fille ; Paul Rameau est là ; le bon curé, M. Papelardon, est là, aussi, avec une vieille garde d'accouchée. Ils sont, tous, silencieux, au chevet de Marguerite qui vient de mettre au monde un enfant.

Oh ! il peut être satisfait, le forçat qui s'appelait Morris et à qui une association ténébreuse avait donné secrètement le nom de Leroué ; il peut être fier... Son enfant est du sexe mâle.

— Comment appellerons-nous le malheureux bébé ? demanda Augias.

— Nommons-le Vengeance ! fait d'une voix sombre Paul Rameau.

— Baptisons-le plutôt Pardon, murmure le vieux curé.

— Non, dit Marguerite en se soulevant à grand'peine sur son lit, je l'appellerai Résignation !

— Ne parle pas, ma fille, ajoute Véronique. Tu es

déjà bien faible, ne te fatigue pas encore par des paroles, par des émotions.

— Oui, madame a raison, l'accouchée a besoin de repos, fait la garde.

— Laissons-la dormir, dit M. Papelardon.

Et ils descendent tous au salon, sauf la garde. Paul Rameau, en quittant la chambre, jette un regard farouche sur le berceau.

Marguerite s'assoupit et s'endort. La garde attise le feu qui menace de s'éteindre.

Il doit geler bien fort au dehors ; car les vitres suintent terriblement. Le long du verre coulent avec lenteur de larges gouttes d'eau : on dirait que les fenêtres, ces yeux de la chambre, versent des larmes sur Marguerite, pleurent l'affreux malheur qui a frappé la maison d'Augias.

L'enfant dort paisiblement dans sa mignonne couchette. La garde attise toujours le feu.

Onze heures sonnent à la pendule.

— Onze heures ! fait la garde. Tiens, il n'y a plus de bois ! si j'allais en chercher à la cave pendant que tout le monde est encore éveillé ?... Je n'ai pas envie de geler cette nuit, moi.

Elle descend au salon, où M. Papelardon fait une lecture pieuse ; Augias, Véronique et Suzette écoutent avec une religieuse attention le ministre de Dieu disant qu'il faut accepter sans murmures les souffrances que le Ciel envoie, si grandes qu'elles puissent être ; Paul Rameau, qui n'est pas de cet avis, mais qui pense que ce n'est pas le moment de contredire le curé, se promène dans la salle d'un pas lugubre ; il pense à tout autre chose qu'à ce que M. Papelardon lit ; il serre les poings et se mord les lèvres.

On donne la clef à la garde qui va à la cave. Au bout d'un moment elle remonte ; la clef ne va pas. En effet, Augias s'est trompé ; il a donné la clef du grenier. Cette erreur est bientôt réparée. Mais dix minutes après, la

vieille réparait de nouveau : elle a essayé la clef à toutes les portes, à la cave au vin, à la cave aux débarras, partout, et, quand elle a eu trouvé la bonne serrure, il est arrivé qu'elle n'a pu faire jouer le pêne.

— Oui, dit Augias, la serrure est rouillée.

— Ça va bien, fait Paul Rameau, j'y vais.

Et le voilà qui descend pour ouvrir cette serrure, que la vieille n'a pas eu la force d'ouvrir. M. Papelardon reprend sa lecture.

Pendant tous ces incidents, Marguerite dormait là-haut.

A peine la garde est-elle descendue au rez-de-chaussée que derrière la fenêtre de la chambre est apparue comme une ombre. Un grincement a couru le long d'une vitre ; un diamant la coupait du dehors. Alors, l'homme qui montrait à la fenêtre sa silhouette noire sur le fond de neige de la campagne, a reçu la vitre dans ses mains, a fait jouer l'espagnolette, a ouvert doucement et est entré. Cet homme était couvert d'un grand manteau.

Il marche sur la pointe des pieds, va droit au berceau, prend l'enfant et retourne à la fenêtre qu'il se prépare à enjamber.

Cependant le froid glacial du dehors, qui a tout à coup envahi la chambre, a saisi et réveillé Marguerite. Faible, elle entr'ouvre les rideaux de son lit, et voit, à la lueur de la lune, un spectre noir qui vient de quitter le berceau de son enfant et porte quelque chose de caché sous son manteau.

Est-ce une vision ? Rêve-t-elle ? Ce spectre noir, est-ce la Mort qui, entendant les sanglots de toute une famille, croit bien faire en venant lui ravir son enfant ?

Mais non, elle est éveillée.... Et puis, elle ne croit pas aux apparitions, Marguerite !... La fenêtre est ouverte ; le ravisseur (car ce ne peut être qu'un ravisseur) va la franchir dans un instant... Les spectres n'enjambent pas les fenêtres.

Ah !... elle n'y tient plus. Elle ouvre tout-à-fait les

rideaux de l'alcôve, et, d'un bond, est devant le misérable. Sans regarder son visage que la lune éclaire en plein, elle va droit où l'instinct maternel la pousse ; d'un geste furieux, et avant que l'homme surpris par cette agression ait pu l'en empêcher, elle ouvre le manteau du ravisseur, et elle voit.... quoi ? son enfant.... et quoi encore ? la casaque rouge d'un forçat.

Tout cela a été plus prompt que l'éclair.

Et tandis que le forçat se met en devoir de lui résister, elle lève ses yeux sur cette face qu'illumine l'astre de la nuit.... Elle regarde, et elle reconnaît son violateur !... Elle veut pousser un cri, mais la voix s'arrête dans son gosier. Elle essaye de se jeter sur lui, mais son premier saut a épuisé toutes ses forces. Heureusement, elle est entre la fenêtre et le scélérat, et elle se cramponne à lui.

Une lutte horrible s'engage corps à corps. Marguerite est mourante, le galérien ne se défend que d'une main, de l'autre il tient l'enfant. Enfin, le coquin a le dessus ; Marguerite comme repoussée, chancelle, porte les deux mains à son cœur, et tombe contre le lit.

Morris, — car c'est lui, ou si l'on préfère, c'est Leroué, — enjambe la fenêtre et part.

En bas, on lit toujours, et c'est à ce moment que Paul Rameau vient de descendre avec la vieille à la cave. Après de nouveaux efforts, il réussit à ouvrir la serrure. Ils entrent. Ils prennent trois ou quatre bonnes bûches.

Par le soupirail, on entend les mugissements de la bise, qui soulève la dernière neige tombée, et, la faisant voler, en jette de nombreux flocons dans la cave. A quelque distance, sur la route, le bruit d'une voiture qui passe.

— En voilà qui ont du courage, fait la vieille, d'aller en ville à cette heure et par ce temps-là.

Et ils remontent au salon, où les Augias sont plus attentifs que jamais à la lecture du pasteur.

La vieille rend la clef, et se dispose à regagner la chambre de Marguerite.

Tout-à-coup, au loin, comme un son sourd et sinistre retentit. La garde s'arrête, le curé se tait, tous prêtent l'oreille. Le bruit recommence, c'est encore un coup lent que le vent apporte et que répète un funèbre écho.

— C'est le canon du bain qui tonne, dit Paul Rameau ; un forçat qui s'est évadé.

Puis, saisi par un pressentiment terrible sans même prendre la lampe, il escalade quatre à quatre l'escalier et se précipite dans la chambre de l'accouchée.

Oh ! quel spectacle s'offre à ses yeux !

Marguerite gisait au pied du lit, un poignard enfoncé dans le cœur.

Rameau, de douleur et de rage, pousse un cri formidable. D'un seul coup d'œil, il a vu le berceau vide et la fenêtre ouverte ; il a tout compris.

A son cri, Augias, sa femme, sa fille, la garde, le curé, tous sont accourus. Mais le fiancé de Marguerite a eu le temps de retirer le poignard de la plaie et de le cacher, ruisselant de sang, sous sa vareuse.

CHAPITRE XVII

ONCLE ET NEVEU

1868 commence. Nous ne sommes plus en France, nous ne sommes plus en Europe, nous ne sommes plus dans le vieux continent.

Non, ici, c'est le Nouveau-Monde. Nous avons traversé l'Atlantique. Nous foulons aux pieds cette partie de l'Amérique du Nord qui sépare les États-Unis des régions polaires, territoire que se partagent toutes les nations dites civilisées, où les frontières sont à peine

tracées sur la carte, et où vivent encore avec puissance les peuplades dites sauvages.

Là les Européens peuvent créer des plantations, établir des comptoirs, car la place est grande ; une bande de Comanches passe, et la plantation est incendiée, et le comptoir mis à sac.

Et en France, lorsque l'enfant, qui apprend la géographie, examine son atlas d'écolier, à la page de l'Amérique du Nord, il voit tout en haut de grands espaces teints en vert, en jaune, en bleu, en rouge, et sur ces teintes larges comme des provinces de l'ancien empire romain, il lit ces mots en gros caractères : possessions anglaises, possessions russes, possessions françaises, possessions espagnoles, possessions hollandaises.

Or, au milieu des possessions françaises, sur le rivage même de l'Atlantique, sont de nombreuses plantations et de nombreux comptoirs. Et, parmi tout cela, une propriété dont nous franchissons l'enceinte à peine délimitée par un champ circulaire de roseaux. A l'intérieur, une maisonnette de bois dans laquelle nous pénétrons.

Une chambre modeste. Assis auprès d'un bureau, un homme de cinquante-trois à cinquante-cinq ans. Le front est chauve, la barbe est broussailleuse, les traits semblent creusés par une immense souffrance morale. L'homme lit et relit des lettres ; devant lui est un tas de journaux français et de brochures françaises. Souvent, au passage d'un mot, en tournant une page, il essuie une larme.

Le silence règne dans la maison. De temps en temps, le colon lance un regard du côté de l'escalier, qu'il aperçoit de sa place, la porte qui donne sur le palier étant grande ouverte. Il attend quelqu'un. Enfin il entend marcher dans le vestibule.

— Est-ce toi, Laborel ? crie-t-il.

— Oui, monsieur Rameau, répond une voix d'adolescent, et j'apporte le courrier de France.

Au même instant, apparaît sur le seuil un jeune

homme de vingt ans à peine, au visage absolument imberbe, cheveux châtain clair, bouche souriante, mais avec cela un air sérieux sur la physionomie : il tient à la main une lettre et un paquet de journaux.

L'homme que Laborel vient d'appeler M. Rameau, prend les journaux, les pose à côté de lui, et décachète la lettre.

— Laborel, dit-il, pendant que je vais lire ceci, va mettre la table, vois si tout notre personnel est couché dans les huttes ; dans un quart d'heure, nous souperons.

Laborel descend à l'étage inférieur, et M. Rameau se met à lire.

Que disait cette missive ?

« Mon cher oncle,

» Oui, je déteste ces gens-là de plus en plus ; je les exécute de toutes les forces de mon âme... Mais comment lutter contre ceux qui m'ont pris hypocritement à mon père, qui m'ont privé de famille, et qui sont cause de la séparation presque infranchissable qui est entre vous et moi, vous que j'ai retrouvé et que seul au monde j'affectionne ? Mes écrits peuvent-ils atteindre ces monstres d'iniquité et de perfidie ? Leur puissance en fait des Titans, et, dans ma faiblesse, je ne suis qu'un nain... Oh ! dites un mot, et ce Paris que j'adore, ces compagnons de plaisir qui sont mes amis, je les quitte pour venir vous trouver et soutenir votre vieillesse.... La lutte ici, sans argent, est impossible ; pour combattre ces gens-là, il faut des millions, et nous sommes pauvres... Réunissons donc nos deux pauvretés, et haïssons ensemble... »

Le reste se composait de nouvelles banales sur la santé du neveu de M. Rameau et sur la politique française. La signature qui terminait la lettre était celle de *Roger Bonjour*.

— Brave enfant ! murmura le colon ; il luttera à ma place, je me fais vieux, et d'ailleurs, je le sens trop bien

aujourd'hui, je ne suis pas de force à lutter avec ces misérables, que je ne connais que par les coups dont ils me frappent dans l'ombre... Lui, il est jeune, il connaît les défauts de leur cuirasse, il a su se tirer de leurs griffes infernales, tandis que moi qui n'y étais pas, j'y suis naïvement tombé !... Que lui manque-t-il pour lutter ?... Des millions ?... il les aura.

Ici, une explication devient nécessaire.

C'est bien Paul Rameau, le fiancé de Marguerite, le frère d'Ernestine Rameau, première épouse du comédien Jeandet, que nous avons devant nous. Mais comment le trouvons-nous en Amérique ? et comment a-t-il pu se mettre en relations avec Roger Bonjour, de son vrai nom Paul Jeandet, son neveu ?

Après l'assassinat de Marguerite et le rapt de l'enfant, crimes qui coïncidaient avec l'évasion du forçat Morris, Paul Rameau, l'ouvrier joaillier de Toulon, n'avait plus eu qu'une pensée : tuer le meurtrier de sa fiancée et se suicider après. Quant à l'enfant, il ne s'en inquiétait guère. Il lui fallait donc trouver l'ex-abbé, et, pendant quatre ans, tandis que la justice avait renoncé à chercher l'ancien vicaire, il se livra, lui, aux plus minutieuses investigations. Mais on se lasse de tout, et la soif de la vengeance, si elle ne s'éteint pas dans les cœurs virils, s'endort du moins quand on ne trouve rien pour l'apaiser. Paul Rameau avait fini par comprendre que Morris était sous la protection de quelque société secrète, bien autrement puissante que la magistrature et l'Etat lui-même : en effet, l'évasion avait eu lieu au moment où l'on s'y attendait le moins, et ses traces avaient été de partout soigneusement effacées par une main mystérieuse ; quelques gardes-chiourmes avaient été à la suite de l'évènement renvoyés pour défaut de surveillance ; mais ils s'étaient tranquillement retirés dans leurs pays respectifs et y avaient vécu à l'abri du besoin, grâce à de sages économies ramassées pendant leur service.

Paul Rameau, qui avait fouillé partout et qui n'avait pas même pu trouver la piste de l'enfant, qui l'aurait peut-être mis sur celle du père, se dit un beau jour que, pour aboutir à quelque résultat, il lui fallait plus de fortune qu'il n'en avait, l'argent étant le nerf de toute chose. Le hasard l'avait mis en rapport avec M. Reverchy ; celui-ci l'avait engagé comme bijoutier, pour l'expertise, dans un de ses comptoirs d'Amérique, où il faisait exploiter de petites mines d'argent et d'or ; les appointements étaient superbes, Paul accepta volontiers et partit. Mais il ne lui avait pas fallu longtemps pour reconnaître qu'il avait affaire, non-seulement à un négociant en métaux et en denrées coloniales, mais encore à un traiteur de nègres. Bien que par ses attributions, il ne fût aucunement mêlé à ce trafic du bois d'ébène, il lui répugna d'être au service de M. Reverchy. En outre, les nombreuses allées et venues de missionnaires jésuites dans la maison de l'agent principal lui avaient donné à réfléchir ; tous les jours, c'étaient des pères qui annonçaient qu'à tel endroit, au bord de tel lac, dans tel désert se trouvait une mine à exploiter ou une plantation naturelle à récolter ; et aussitôt une colonie était fondée avec de l'argent et des ouvriers venus on ne savait d'où.

Paul Rameau donna sa démission et acheta une ferme dont il augmenta les dépendances et fit prospérer les productions. Au bout de vingt ans, il était à la tête d'une véritable petite colonie, que cultivaient des nègres affranchis et qui avait bien une valeur de cent à cent cinquante mille francs. Pendant ce temps, il avait recueilli un jeune mousse appartenant à l'équipage d'un des vaisseaux de M. Reverchy : c'était Laborel.

Laborel, né à Bordeaux, avait pris un engagement sur un trois-mâts de l'armateur marseillais, sans connaître au juste toutes les occupations de l'équipage dès la sortie du port ; et, une fois au courant, il ne s'était trouvé aucun goût pour enchaîner, surveiller et fouetter les

pauvres noirs que l'on achetait au Dahomey pour les revendre aux planteurs américains ; de plus, il avait assisté à une chasse donnée au trois-mâts par un croiseur anglais, et comme il ne se sentait pas la moindre envie de finir pendu au bout d'une vergue, il n'avait rien eu de plus pressé, une fois à terre, que de dire pour toujours adieu à son capitaine.

M. Rameau s'était beaucoup attaché au jeune Laboré, auquel il avait reconnu un fonds d'honnêteté poussée à l'extrême ; en maintes occasions, il avait pu juger de sa délicatesse, et il ne voulait plus que lui pour compagnon.

Un beau jour de mai 1867, le colon, en lisant un journal de Paris, fut tout surpris de voir dans une liste d'étudiants admis à la licence, le nom de Paul Jeandet. Ce nom le frappa. Il retrouva une vieille lettre qui lui avait été adressée en fin 1844 et dans laquelle le comédien lyonnais lui annonçait la mort d'Ernestine, sa sœur, et la naissance d'un neveu qu'en son honneur on avait baptisé du nom de Paul ; mais à cette époque, il était fou de douleur, à cause du viol et de l'assassinat de Marguerite ; en outre, il n'avait jamais vu de bon œil le mariage de sa sœur Ernestine avec Jeandet qu'il n'estimait pas, et, Ernestine étant morte, puis surtout ayant été presque aussitôt remplacée, il ne s'était plus occupé du comédien, à la fois mauvais père et mauvais mari.

Pourtant, ce nom de Paul Jeandet l'avait fait tressaillir. Son neveu lui rappela sa sœur. Le tout était de savoir si le lauréat était bien son neveu ou s'il n'y avait pas là tout bonnement une similitude de nom ; car enfin il n'était guère probable que son beau-frère, dont la position pécuniaire était très-médiocre, ait pu pousser un fils jusqu'aux examens de la licence. A tout hasard, néanmoins, il écrivit. La lettre adressée à la Faculté, et de là renvoyée à l'étude de l'avocat, finit par arriver à Roger Bonjour, qui y répondit. Une correspondance régulière s'ensuivit. Le neveu raconta tout

à son oncle qui, d'un côté, fut bien aise de savoir Paul séparé de son père, et d'autre part, littéralement émerveillé des écrits anti-cléricaux de Roger.

Enfin, Paul Rameau avait trouvé l'exécuteur de la vengeance qu'il ne se sentait pas capable d'accomplir !

Mais pour cela, il fallait des millions. Roger Bonjour l'avait écrit, Paul Rameau le savait, il avait même dit après la lecture de la dernière lettre de son neveu :

— Des millions ?... il les aura !

CHAPITRE XVIII

COMMENT FINIT PAUL RAMEAU

A peine le colon avait-il prononcé ces mots, que Laborel arrive tout essouffé, le visage plein d'inquiétude :

— Monsieur Rameau ! s'écrie-t-il, toutes les huttes sont désertes, pas un de nos noirs, homme ou femme, vieillard ou enfant, n'est couché chez lui !... Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire qu'avant deux heures la plantation et la maison seront incendiées.... Allons souper.

— Souper ?

— Oui, nous n'avons pas du temps à perdre.

— Je ne vous comprends pas.

— Enfant, tu me comprendras tout-à-l'heure.... Pour le moment, allons souper... Avais-tu mis la table, avant d'aller voir les huttes ?

— Oui, Monsieur Rameau.

— Eh bien ! descendons.

Ils descendent, et se mettent à manger. Sur table, il y a un pâté et une poularde que Laborel, sur l'ordre du

colon, avait apportés de la ville en allant prendre le courrier.

Paul Rameau mange comme à l'ordinaire, sans émotion ; mais Laborel ne se sent pas le moindre appétit.

— Laborel, dit Paul Rameau en reprenant encore une tranche de pâté qu'il trouve très-convenable, Laborel, mon enfant, tu dois languir de revoir la France et ton frère Jacques, le mécanicien de Bordeaux....

— Oh ! Monsieur Rameau, pouvez-vous dire ?

— Ne dis pas le contraire, tu mentirais ! Tu ne m'as jamais demandé à retourner là-bas, parce que tu m'aimes et que tu ne veux pas me quitter ; mais tu aimes bien fort aussi ton frère et ton pays.

— C'est vrai.

— Eh bien ! tu partiras demain.

— Demain !...

— Quel est le bateau qui a apporté le courrier ?

— Le *Neptunius*, de la Compagnie anglaise.

— Tant mieux ! tu y seras en sûreté.

— En sûreté ?

— Oui, et tu en auras besoin ; car, sitôt que tu auras quitté cette maison, tu auras à ta poursuite plus d'ennemis qu'il n'y a de mondes et de soleils dans l'immensité.

— Vous m'effrayez !

— Laborel, mon enfant, je vais te confier un grand secret et une grande mission... Trembles-tu encore ?

— Non !

— Ecoute.

Ce disant, le colon met dans l'assiette du jeune homme une cuisse de poularde, mais celui-ci n'y touche pas ; ses yeux sont gonflés.

Paul Rameau possède un calme effrayant.

Si les deux interlocuteurs n'étaient pas aussi préoccupés par l'importance de ce qui s'accomplit entre eux, ils auraient entendu un craquement du sable de l'allée sous la fenêtre du salon. Il est vrai que ce bruit a été si

léger ! L'indiscret, qui est ainsi aux écoutes, n'a pas envie de se laisser surprendre.

Le colon reprend d'une voix grave.

— Laborel, tu sais que je déteste les jésuites ; mais tu ne sais pas pourquoi... Il y a vingt-quatre ans, j'avais une fiancée : un prêtre l'a violée. J'ai arrêté le coupable et l'ai remis moi-même entre les mains de la gendarmerie. Il a été condamné, mais une puissance mystérieuse l'a fait évader du bagne où il était renfermé pour le châtiment de son forfait. La nuit de l'évasion, à quelques kilomètres de Toulon, Marguerite, ma malheureuse fiancée, a été assassinée. On n'a jamais pu découvrir le misérable ; mais tout me dit à moi que le meurtrier est le même que le violateur, que ce violateur, ce meurtrier se trouve dans l'Ordre de Loyola, et que c'est cette terrible société secrète qui a fait évader et cacher le scélérat. Voilà pourquoi, Laborel, je hais les jésuites... Maintenant, voici la mission que je te donne. Tout le monde croit ici que cette propriété constitue tout mon avoir. C'est une erreur. Quand je l'ai achetée, et tu n'étais pas encore né à ce moment-là, en défrichant moi-même ma terre alors très-petite, j'ai découvert dans le sol un gisement de diamants, et de diamants de la plus grande beauté... Tu sais que de mon état je suis joaillier... Seul et sans témoins, j'ai taillé tous mes diamants ; il y a douze ans, j'ai fait un voyage à travers l'Amérique Russe, le seul de nos pays qui ne soit pas infesté de missionnaires, et j'ai tout vendu dans les différentes villes où j'ai passé... De cette vente j'ai retiré vingt millions. Vingt millions dont tout le monde ignore l'existence, parce que je les ai versés à une des banques du pays où je les ai acquis... Pas un banquier d'ici, pas un banquier français, entends-tu ? n'en a connaissance... Ces vingt millions, en outre, sont représentés par deux chèques de la banque de l'Amérique Russe payables à vue par la Banque de Moscou. Ces deux chèques, de dix millions chacun, sont revêtus de tous les endossements

nécessaires ; celui qui touchera les vingt millions à la Banque de Moscou n'aura plus qu'à apposer sa signature sur les chèques en manière d'acquit... Cette fortune, je te la confie ; elle est là dans ce sachet solide et commode que je porte toujours sur ma poitrine... Tu iras à Paris. À l'adresse écrite sur le cuir du sachet, tu trouveras un jeune homme de vingt-quatre ans, publiciste, du nom de Roger Bonjour. C'est mon neveu ; c'est lui que je charge de venger Marguerite en combattant de tout son pouvoir les disciples de Loyola. Tu lui remettras ce sachet, et tu lui diras que je compte sur lui...

— Mais pourquoi, puisque vous voulez la lutte, pourquoi ne vendez-vous pas cette propriété, et ne venez-vous pas avec moi en France ?

— Pourquoi, Laborel ?... Voici !... Tiens, regarde.

En prononçant ces mots, il se lève et va à la fenêtre, tandis que l'écouteur, qui entend venir de son côté, s'esquive au plus vite.

— Vois-tu là-bas, du côté des cannes à sucre, cette lueur rouge ? c'est l'incendie qui commence.

— Mais c'est donc vrai, cet incendie ?

— Cela n'est que trop certain. Je l'ai appris hier au marché par deux esclaves malais qui ne me connaissaient pas, et dont par un hasard providentiel j'ai entendu la conversation. Comme ils parlaient à mots couverts, en entre-mêlant leurs phrases d'expressions océaniques, j'ai un moment douté ; mais j'ai su à quoi m'en tenir quand tu m'as rapporté l'abandon des huttes...

— Nos affranchis sont donc complices de... ?

— Oui. Que peut-on attendre de ces natures brutes, incultes, dont les jésuites, qui pullulent dans nos colonies, exploitent les mauvais instincts, au lieu de chercher à les corriger ?... On leur aura promis de l'argent et le partage de mes terres... Regarde donc comme le feu s'étend !... Tiens, le voici qui prend maintenant dans le bois des cocotiers... Demain, cela passera sur le compte de quelque tribu sauvage... Mais je n'ai pas fini

de te donner mes instructions, et il faut nous presser... Voyons, ne pleure pas ainsi, Laborel, tu n'es plus un enfant, puisque je te confie une mission dont seraient indignes bien des hommes... Voici encore un poignard... C'est celui qui a servi au meurtre de Marguerite... Que Roger cherche l'assassin, et le jour où il le rencontrera, seul à seul, — car il serait stupide à lui de se compromettre pour ce misérable, — le jour, dis-je, où il pourra frapper sans danger, qu'il frappe !

— Et le nom du meurtrier ?

— Il s'appelait autrefois l'abbé Morris... Mais aujourd'hui il doit avoir changé de nom... Que Roger cherche dans la société de Jésus ; c'est là, j'en ai l'intime conviction, que se trouve le coquin... Que parmi tous ces disciples de Loyola il cherche le plus scélérat, et qu'il frappe !... Ce sera, à coup sûr, l'abbé Morris !... Maintenant, je t'ai tout dit... Embrasse-moi, Laborel... Encore !... Tu n'as que le temps de fuir... A peine y a-t-il une issue par les champs de riz... Nous sommes environnés d'un cercle de flammes.

En effet, toute la campagne est rouge, d'un rouge sanglant. On entend crépiter les feuilles des arbres dans le brasier qui gagne à tout moment d'intensité.

Laborel embrasse en sanglotant Paul Rameau et s'élance vers le seuil de la porte. Mais soudain il s'arrête, frappé d'une idée subite, et se retourne vers le colon qui boit tranquillement un verre de porto :

— Mais vous, Monsieur Rameau, qu'allez-vous faire ?

— Moi ?... je n'ai plus qu'à mourir.

— Mourir ?

— Oui. Mon rôle est fini. J'avais entrepris une tâche au-dessus de mes forces. Je voulais me procurer à la fois les moyens et le plaisir de la vengeance ; c'était trop. J'ai fait sortir des entrailles de la terre ce qui servira à accomplir le châtement ; mais cet accomplissement ne m'est pas réservé. Le vieil oncle a forgé les instruments de la vengeance, c'est au jeune neveu à s'en servir ;

ainsi tous deux nous atteindrons le but commun. Moi par lui, lui par moi ! A deux nous ferions de la mauvaise besogne, et moi, qui ne suis plus bon à rien, je le gênerais dans cette œuvre de justice !... Voilà vingt-trois ans que je rêve de mourir, et, si je me suis laissé vivre c'est qu'une voix secrètement disait toujours : « Patience, patience ! tu trouveras le vengeur !... » Je l'ai trouvé, enfin !... Il ne me reste plus qu'à m'éteindre au milieu de cet incendie, dans lequel je reconnais encore la main de l'abbé Morris,...

— Oh ! je ne veux pas que vous mouriez comme ça !...

— N'aie pas peur, mon enfant, je n'existerai plus quand les flammes seront ici... Tu vois ce pistolet.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! mais je ne veux pas non plus que vous vous tuiez !...

— Laborel, tu perds du temps, un temps précieux. Rien n'ébranlera ma résolution... Allons, pars !... Vois, le cercle qui nous étreint est complet... On sent déjà la chaleur de la fournaise... Tu peux encore te frayer un chemin à travers les blés qui ne sont pas hauts... Dans une minute ce sera impossible !

Et il embrasse le jeune homme. Une seconde fois, celui-ci s'élance vers la porte ; mais, une seconde fois, il se retourne, et voit Paul Rameau qui froidement arme son pistolet. Alors, fou de douleur et d'amour pour celui qui l'a recueilli et a été pour lui un père, Laborel se jette sur le colon et cherche à lui arracher l'arme des mains.

Instant terrible ! Lutte singulière qui arrache des larmes aux deux combattants !

Tout à coup le feu se déclare à la maison, aux quatre coins à la fois.

— Il est trop tard maintenant pour que je parte ! s'écrie Laborel. Du moins je mourrai avec vous !...

— Enfant ! fait Paul Rameau.

Et, retrouvant tout à coup cette force dont il avait fait preuve à O*** le jour du viol de Marguerite, il saisit

le jeune homme comme il avait saisi le vicaire, et, le portant dans ses bras vigoureux, en deux sauts il est dans la cave. Là, il ouvre une trappe en fer, et, suspendant Laborel au-dessus de l'ouverture :

— Il ne s'agit plus de commettre des enfantillages, dit-il d'une voix de tonnerre, tu as une mission, et il te faut l'accomplir ! Cette trappe est l'entrée d'un souterrain qui te conduira au rivage. Tu resteras caché jusqu'à l'aurore et, dès le lever du soleil, tu t'embarqueras à bord du *Neptunius*... Tout mon argent disponible est dans ce portefeuille ; prends-le, et obéis.

Puis, faisant entrer de force dans le souterrain Laborel qui sanglote et se débat :

— Va, mon enfant, fait-il, et surtout méfie-toi des jésuites !

La trappe se referme lourdement sur le jeune homme.

Paul Rameau pose sur elle son pied robuste, arme de nouveau son pistolet qu'il n'a pas lâché dans la lutte, se l'appuie sur le front, et se fait sauter la cervelle.

CHAPITRE XIX

LE PAPE NOIR

Quels sont ces hommes noirs assemblés dans cette salle noire ? Quelle est cette sinistre réunion qui discute et délibère, au milieu des ténèbres, à l'écart, dans un coin isolé de la grande ville ?

La grande ville, c'est Rome. Le coin isolé, c'est le Gésu. Les hommes noirs, ce sont les disciples de Loyola.

La réunion, c'est le Grand Conseil des Jésuites.

La salle est spacieuse, très-spacieuse. Les murs sont tendus de draperies sombres. Pas une décoration. Pas une fenêtre. Pas une lampe suspendue au plafond. Sur le milieu du plafond, noir, se détachent trois grandes croix blanches réunies par le pied comme en un faisceau. Au-dessous de cet emblème, à la réunion même des trois croix, est une table recouverte d'un tapis rouge et portant deux flambeaux à la lumière étincelante ; ces deux flambeaux sont munis de réflecteurs puissants qui envoient droit devant eux, mais dans un espace très-restreint, des rayons éblouissants de clarté. Tout le reste de la salle est plongé dans une demi-obscurité, et c'est à peine si l'on distingue derrière la table rouge, entre les deux flambeaux, un homme assis dans un fauteuil. Devant cet homme, en demi-cercle autour de cette table, et sous le feu immédiat de ces flambeaux, vingt hommes, assis sur des chaises, séparément, à dix pas les uns des autres ; quinze portent une soutane noire et cinq une soutane violette. Tout autour de ce groupe lugubre et silencieux, un vide absolu de plusieurs mètres jusqu'aux draperies sombres qui tombent lourdement le long des murs. Les portes sont closes.

Au dehors, le grand jour éclaire un couloir tournant, où promènent, en se suivant à distance, vingt factionnaires noirs.

Trois heures sonnent. L'homme qui siège à la table rouge fait l'appel de vingt noms. Les vingt hommes se lèvent successivement, pendant que le chef fait converger sur chacun d'eux les feux de ses deux flambeaux.

Le dernier nom appelé est celui-ci : Leroué. Une ombre, longue et noire, se dresse ; au même instant, les deux réflecteurs inondent de leurs flots de lumière un être grand, maigre, osseux, aux yeux vifs. — Si Paul Rameau avait été là, il aurait reconnu l'ex-abbé Morris ; si Roger Bonjour s'était trouvé dans la salle, il aurait reconnu le Provincial de Vaugirard.

Alors, brusquement, les deux flambeaux se retournent vers l'homme assis à la table rouge, éclairent un quart de minute son visage, et reprennent ensuite leur position primitive, pendant que les vingt jésuites inclinent leurs têtes avec respect. Cet homme est le Général de l'ordre de Loyola.

— Révérendissimes Frères, dit le Pape noir, je vous ai mandés pour prendre votre avis sur trois questions : une question religieuse, une question politique et une question financière, toutes trois intéressant l'avenir de notre société.

Vous savez, messieurs, que la Papauté est aujourd'hui bien faible, et que son pouvoir s'écroule à chaque instant. Nous seuls pouvons la sauver, en lui apportant le concours de notre formidable puissance ; devons-nous donc le prêter à Pie IX, ce concours ? Non, si c'est pour relever le Vatican à notre propre détriment ; car il ne faut pas oublier que le Saint-Siège a été à maintes reprises notre plus cruel ennemi. Oui, si notre compagnie doit absorber la Papauté et faire à jamais tomber la tiare entre nos mains. Cela ne souffre pas la discussion.

Mais il reste à savoir comment nous devons nous y prendre pour aboutir à ce résultat. J'ai cherché, et il m'a semblé que tous nos efforts devraient tendre à faire proclamer par le Pape quelque dogme qui soulèverait contre lui toutes les puissances de la terre et qui, par contre, fanatiserait plus que jamais ceux de ses fidèles qui sont habitués à ne pas discuter. Que Pie IX, par exemple, se laisse déclarer infaillible par un Concile que nous lui ferons former avec une immense majorité de nos affiliés, savez-vous ce qu'il arrivera ? cette prétention paraîtra arbitraire, insolente, aux différents monarques de la chrétienté, qui ne garderont plus dès lors aucun ménagement avec le Saint-Siège ; Victor-Emmanuel, à la première occasion, marchera sur Rome et dépossédera Pie IX de ses Etats.

A partir de cet instant, le Vicaire infallible sera à notre discrétion. Tout ce qui ne marche pas avec nous se retirera du christianisme, et il ne restera plus autour du Vatican que les dévots fanatiques et la Société de Jésus. Si le Concile, comme je l'espère, se termine à notre avantage, il règlera la marche du prochain Conclave, de celui qui nommera le successeur du Pape actuel. Messieurs, il faut prévoir le plus loin possible. Le futur Pape sera donc l'un de nous.

Que nous importe, à nous, d'avoir en Italie quelques pouces de territoire ? N'ayons-nous pas cette puissance bien autrement forte, l'argent ? Et que sera-ce, lorsque à nos immenses revenus nous aurons ajouté le denier de Saint-Pierre ?

Pie IX, sans souveraineté temporelle, ne sera plus rien ; nous qui possédons d'ores et déjà la souveraineté financière, nous dont la fortune inconnue dépasse celle des Rothschild d'Europe et des rajahs de l'Inde, en prenant possession du siège pontifical, nous régnerons alors véritablement sur tous les esprits catholiques, car nous nous serons débarrassés du seul rival que nous ayons à cette heure.

Pour conquérir la Papauté, messieurs, il faut la noyer.

— Oui ! oui ! font vingt voix.

— Approuvez-vous donc, Révérendissimes Frères, cette idée d'un Concile proclamant l'infaillibilité du Pape ?

— Oui ! oui ! répéta le chœur.

Un homme en robe noire se lève.

— J'approuve d'autant plus l'idée de notre Général, que l'infaillibilité affaiblira le Pape actuel en ce sens qu'elle lui fera perdre un nombre infini de partisans, et que, par contre, notre Société, en coiffant par l'un de nous la tiare, gagnera tous les séides fanatiques qui seront restés au Vatican. Pour Pie IX, je vois la décadence, l'affaiblissement matériel et moral ; pour nous, je vois une recrudescence de force. Grâce à l'in-

faillibilité, le personnel dévot sera épuré des fidèles qui parfois se prennent à raisonner, funeste effet de la philosophie que nous a léguée le dernier siècle et qui pénètre même dans le corps religieux ; grâce à l'infailibilité, lorsque nous occuperons le Saint-Siège, nous gagnerons tous les dévouements qui nous font encore défaut, et des dévouements aveugles, messieurs !

Un homme en soutane violette se lève à son tour.

— J'approuve notre Général ; si le Concile a lieu, en ma qualité d'évêque d'H*** je voterai hautement en faveur du nouveau dogme. J'approuve et j'ajoute : sitôt que la tempête aura été déchaînée contre le Vatican, nous devons, nous autres, lever la tête avec plus d'audace que jamais en Suisse et en Allemagne, de manière à nous faire chasser de ces deux pays, qui ne nous supportent qu'avec peine. Nous attirerons ainsi l'attention des fidèles sur notre Société ; nous crierons à la persécution, et vous savez que la persécution ne profite jamais au persécuté. D'ailleurs, nous n'aurons fait que hâter l'heure de notre expulsion. La population de l'Helvétie surtout, dont je suis le Provincial, ne veut plus de nous. J'ai la conviction, messieurs, que cette manœuvre sera pour nous d'un énorme profit.

— J'approuve ! j'approuve ! font encore dix-huit voix.

— Eh bien ! voilà donc qui est chose entendue. A l'œuvre, mes Révérendissimes Frères !.. Tandis qu'ici nous persuaderons au Pape qu'il est infailible, allez, vous autres, préparer les populations à reconnaître ou à combattre le nouveau dogme suivant les besoins de notre cause (*).

(*) Il est permis à un prêtre de suivre, lorsqu'il enseigne le public, l'opinion probable de ses auditeurs en négligeant la sienne ; il est permis à un confesseur de suivre de même l'opinion probable de son pénitent, alors même que l'opinion probable que suit le pénitent tournerait au détriment d'autrui, comme par exemple s'il s'agissait de ne pas restituer. (Nicolas

Quant à la question politique dont j'ai à vous entretenir, elle s'enchaîne à la question religieuse que nous venons de résoudre.

Voici. Le jour où le Vatican nous appartiendra, il est indubitable que le gouvernement italien, comprenant à quel terrible ennemi il aura affaire, s'empressera de nous expulser. Il faut par conséquent, dès aujourd'hui, avoir un pays où non-seulement nous serons accueillis, mais même où nous règnerons en souverains maîtres ; en un mot, il faut nous assurer dès maintenant d'une nouvelle Italie qui puisse à un moment donné se transformer pour nous en nouveaux Etats pontificaux.

J'ai songé d'abord à la France, à qui tout le monde s'accorde à donner le titre de fille aînée de l'Eglise ; mais je n'ai pas longtemps arrêté mes regards sur ce pays qui est bien moins dévot qu'il n'en a l'air. En France le fanatisme est très-remuant ; si la dévotion y règne, c'est surtout parmi les classes dirigeantes ; voilà ce qui fait paraître cette contrée bigote, malgré la libre-pensée qui a poussé de profondes racines dans le cœur du peuple et de la bourgeoisie. Je vais même jusqu'à vous dire, messieurs, que mes différents rapports sont unanimes à signaler dans la nation une soif de libertés religieuse et politique, et qu'il faut nous attendre à

Baldel, *Disputes sur la théologie morale*, livre IV, page 402, chapitre du « probabilisme ».

— Lorsque dans une discussion théologique ou criminelle, les deux opinions contraires sont appuyées chacune par de bonnes raisons ou seulement par des apparences de raison, on peut indifféremment soutenir l'une ou l'autre et même l'une et l'autre, quand même on aurait son opinion à soi formée. Dans un procès, un avocat peut, selon qu'il y trouve du bénéfice, plaider pour ou contre ; de même, en théologie, on peut, suivant son intérêt, soutenir par exemple qu'accepter un duel est chose licite ou illicite ; car pour combattre le duel il n'y a qu'à faire valoir le scandale qui en résulte, et pour l'approuver il n'y a qu'à invoquer le droit qu'a chaque homme de défendre, même en tuant autrui, sa vie, son bien ou son honneur. (Escobar : *Morale Théologique*, tome IV, page 125),

tout moment à voir la France passer brusquement de l'Empire à la République.

Le pays qui nous convient le mieux est l'Espagne, berceau de l'Inquisition ; là, du moins, le peuple nous appartient. Qu'en dites-vous, messieurs, et vous principalement, Révérendissime Santa-Cruz ?

— Je dis, répond en se levant un homme qu'à sa tournure pleine de bonhomie on prendrait pour un modeste curé de campagne, je dis que le R. P. Claret est un maladroît de n'avoir pas su prévoir la révolution qui vient de s'accomplir ; je dis qu'il ne faut pas s'effrayer de la République proclamée par Prim ; je dis qu'il faut déconsidérer cette République au plus tôt si nous voulons l'empêcher de s'implanter à jamais dans la péninsule ibérique ; je dis que pour cela, il faut persuader à Prim de jouer le rôle de Monck au profit d'un prince étranger ; je dis que, la République déconsidérée et remplacée par une royauté anti-nationale, il faudra immoler Prim et renverser son roi ; je dis qu'il faut, aujourd'hui même si c'est possible, allumer en Espagne la torche de la guerre civile et faire tenir cette torche incendiaire à un homme que nous aurons choisi et qui appartiendra à une dynastie espagnole, de manière que, le jour où il sera le plus fort, la République soit méprisée, la monarchie étrangère détestée, et notre élu acclamé par tous comme un libérateur. Voilà ce que je dis, et j'ajoute : il n'y a pas de temps à perdre.

— Il a raison ! glapissent dix-neuf voix.

— Eh bien ! reprend le Général, j'ai pensé à tout cela, mes Révérendissimes Frères ; notre roi même est déjà trouvé.

Et saisissant aussitôt sur la table rouge, l'embouchure d'un porte-voix, il l'appuie à ses lèvres et prononce quelques mots qui se traduisent pour l'assistance par des sons diffus.

Une draperie au fond de la salle se soulève ; et un homme en soutane noire paraît.

— Avancez, frère Hugh Bwan, dit le Général.

— Mon *socius* ! répète avec étonnement le provincial Santa-Crux.

Celui qu'on vient d'appeler le frère Hugh Bwan s'approche du bureau, et se tient, debout, dans une attitude respectueuse, au milieu du demi-cercle des dignitaires de l'Ordre. C'est un homme d'une quarantaine d'années, mais on lui donnerait tout juste vingt-cinq ans ; car il a une de ces figures douces et mignonnes qui conservent toujours un parfum d'adolescence. Ses traits sont réguliers, sa peau est vermeille et ses couleurs ont tout l'éclat du bel âge. Sa chevelure, bien fournie et d'un châtain assez clair, ne contribue pas peu à le rajeunir. Seuls, le port et la démarche accusent l'homme mûr et démentent la jeunesse de la physionomie. On dirait à le voir un de ces jeunes premiers du théâtre, qui, à l'instar de Laferrière, ne vieillissent jamais.

Par une bizarrerie inexplicable, étrangeté qu'aucun des vingt et un assistants n'est à même de remarquer, cet Hugh Bwan a dans l'ensemble du visage une vague ressemblance avec le journaliste Roger Bonjour.

En passant devant le père Leroué, le *socius* de Santa-Crux lance au provincial de France un regard indicible dans lequel un physionomiste lirait la haine ; mais le père Leroué ne semble même pas y avoir fait attention, car ses yeux sont fixés sur le Général. Bien plus, cet homme, qui est le seul des assistants à connaître Roger et qui aurait dû être frappé par la ressemblance que nous venons de signaler, n'a jeté sur le nouvel arrivant qu'un coup d'œil distrait.

— Frère Hugh Bwan, fait le Pape noir, veuillez nous raconter le résultat de votre mission.

— J'ai vu le Bourbon à Paris, répond d'une voix brève et bien timbrée le *socius*. C'est un jeune homme qui ne semble vivre que pour les plaisirs. Je l'ai sondé ; il est ambitieux. Je lui ai fait entrevoir la victoire ; il

est prêt à la lutte. Il quittera Paris, où il vit inconnu, courtisant les grisettes et fréquentant les estaminets comme un simple étudiant ; il quittera Paris et entrera en campagne quand on voudra.

— C'est bien, dit le Général. Frère Hugh Bwan, nous vous félicitons de l'adresse que vous avez déployée dans l'accomplissement de votre mission. Le recteur de notre maison de T*** vient de mourir. Frère Hugh Bwan, vous êtes recteur.

Le jésuite s'incline.

— Maintenant retirez-vous.

Le jésuite sort... *Perinde ac cadaver !*... Mais, en passant, il enveloppe encore le père Leroué du même regard haineux que tantôt. Et celui-ci n'y prend pas garde davantage.

Cependant, le Général a poussé un bouton électrique sur sa table. Quelques instants se passent, la draperie du fond se soulève de nouveau, et un homme s'avance ; celui-ci est habillé en civil. Comme Hugh Bwan, il franchit le demi-cercle des pères et s'approche du sinistre président de cette lugubre assemblée.

Cet homme paraît avoir une trentaine d'années. Il est grand, à la taille élancée, solidement bâti ; d'un brun très-prononcé ; la lèvre inférieure est lippue, la lèvre supérieure garnie d'une toute petite moustache noire. L'expression de la physionomie est vulgaire, et décèle plutôt des instincts grossiers qu'une âme grande et noble.

— Révérendissimes Frères, dit le Général, je vous présente le futur roi d'Espagne, Don Carlos.

Les Révérends s'inclinent, et l'homme salue.

— Vous m'avez appelé, mes pères, dit-il, me voici (*).

— Sire, la Société vous sait gré de votre zèle ; nous

(*) On sait que c'est la Société de Jésus qui a payé presque tous les frais de la guerre carliste ; à lui seul, l'ordre a couvert plusieurs emprunts. *

savons que vous êtes dévoué à notre sainte cause, et, puisque vous êtes décidé à conquérir vous-même votre couronne, nous mettons toutes nos ressources à votre disposition. Les vieux généraux de votre père ont été vus par nous ; vous pouvez compter sur leur concours, ils ne demandent qu'à répandre leur sang pour la légitimité espagnole et maudissent l'inaction dans laquelle votre jeunesse les a laissés. Quant aux soldats, promettez aux montagnards des Pyrénées les honneurs et le droit au pillage, et vous verrez surgir autour de vous des armées entières de guérilléros. Pour faire la guerre, pour payer vos troupes, pour acheter des fusils et des munitions, il vous faut de l'or ; puisez dans notre caisse.

— Mon Père ! c'est trop de bonté...

— Non, Sire, c'est de la justice. Vous êtes notre drapeau ; c'est à nous de vous soutenir haut et ferme dans la mêlée des batailles qui vont s'engager.

— Et si je triomphe ?...

— Si nous triomphons, Sire ?... Alors vous régnerez sur l'Espagne, et vous nous permettrez de vous entourer de nos conseils.

— Ce sera trop d'honneur pour moi, mes Pères.

— Jurez-nous donc que du jour où le roi Charles VII sera reconnu à Madrid, aucun évêque ne sera nommé en Espagne sans que sa nomination ait été présentée à votre signature par nous. Jurez-nous que la Société de Jésus sera autorisée à acheter autant de terrains et à faire bâtir autant de monastères qu'il lui plaira d'en posséder dans votre royaume.

— Je le jure !

— Eh bien ! vous pouvez marcher avec confiance maintenant. Nous vous assurons dès aujourd'hui, pour tous vos frais de guerre, une avance de cinquante mille francs par jour, et, si cela ne suffit pas pour amener votre prompt avènement au trône lâchement abandonné

par Isabelle, nous doublerons la somme que nous vous proposons.

— Cent mille francs par jour !

— Oh ! ce n'est, prince, que l'intérêt au cinq pour cent de sept cent quatre-vingts millions... Allez donc, Sire ; notre Compagnie est derrière vous.

Don Carlos se retire en saluant.

— Allez, lui crie au seuil de la porte le Provincial Santa-Cruz, allez, et les peuples de la Navarre et de la Biscaye se soulèveront à votre voix ! La Navarre est le berceau des Bourbons, et c'est en Biscaye qu'est né notre fondateur, Ignace de Loyola !

CHAPITRE XX

TUER EST UN DROIT, VOLER EST UN DEVOIR

Le prétendant est sorti. La draperie est retombée lourdement, masquant la porte. Les jésuites se retrouvent seuls.

— Abordons à présent la question financière, dit le Général. J'ai reçu, il y a quelques jours de l'Amérique du Nord, un télégramme chiffré dont voici le sens :

« Le sieur Paul Rameau — un de nos ennemis, mes Frères — a péri dans l'incendie allumé par les ordres du Provincial. Mais, chose qu'il avait réussi à nous cacher, il laisse une fortune de vingt millions, dont hérite un sien neveu, — encore un de nos ennemis, mes frères, — mais à la condition expresse d'en faire usage pour combattre notre Compagnie. Ces vingt millions sont représentés par deux chèques sur la banque de Moscou, lesquels ont été confiés par le sieur Rameau

à un jeune homme du nom de Laborel, embarqué ce soir à bord du *Neptunius*, de la Compagnie anglaise, à destination de Liverpool. » — Suit le signalement.

— Eh bien ! Révérendissime, que pensez-vous ?

— Je demande la parole, fait Leroué.

— Parlez, Provincial de France.

Le jésuite se lève.

— Messieurs, il y a trois ans que ce qui arrive aujourd'hui est prévu par moi. Le neveu de Paul Rameau... et ici je prie le père Général de m'autoriser à mettre bien au courant de l'affaire ceux de mes révérends collègues qui n'y sont pas... Le neveu de Paul Rameau, dis-je, est un jeune homme qui a été instruit par nous... bien plus, qui a été recueilli et élevé en véritable fils au collège de M^{***}, grâce à l'inconsciente charité du R.P. Recteur... Mon Dieu ! il ne faut pas en vouloir à notre frère de ce que, voyant en Paul Jeandet (aujourd'hui vil et infâme folliculaire sous le pseudonyme de Roger Bonjour) un malheureux enfant totalement abandonné par sa famille, il n'a pas su réprimer les élans de son cœur généreux et nous a supplié pour ainsi dire d'adopter le petit délaissé. L'enfant était d'une intelligence remarquable par sa profondeur et sa précocité ; nous avions rêvé d'avoir plus tard en lui un vaillant soutien de l'ordre. On s'est trompé. En Paul Jeandet bouillait Roger Bonjour, et quand ce jeune misérable a quitté Vaugirard pour se jeter au milieu de Paris, j'ai écrit à notre chef vénéré que la vipère, réchauffée par nous dans notre sein, s'appêtait à nous mordre...

— Cela est vrai, fait le Général !

— Je demandai alors, poursuit Leroué, l'autorisation d'étouffer le serpent pour prévenir sa morsure. Cette autorisation me fut refusée. Je ne m'en plains pas, puisque ce refus, devant lequel je m'incline avec respect, me sert en ce jour à démontrer que j'ai été le seul perspicace dans cette circonstance ; mais je vous dis à présent, Messieurs : examinons froidement la situation... Si

Roger Bonjour, dont la séparation avec sa famille était complète, avait été à cette époque justement mis à mort, il n'aurait jamais pu nouer des relations avec cet oncle Rameau, qui nous haïssait encore plus que le jeune homme et qui, après avoir attisé le feu qui couvait sourdement en son neveu, lui fournit aujourd'hui assez d'aliments, je ne dirai pas : pour nous dévorer dans un incendie... oh non ! mes Révérendissimes Frères... mais du moins pour nous causer de notables dommages... Voilà donc vingt millions en route pour Paris, voilà vingt millions qui vont être transformés en engins de guerre contre nous, voilà vingt millions qui s'appêtent à alimenter le feu redoutable d'une presse ennemie... Veuillez considérer, messieurs, combien il nous eût été facile de nous en emparer si Paul Rameau était mort dans l'isolement de l'exil, sans avoir jamais connu son neveu Roger Bonjour !... Mais c'est assez de récriminations contre le fait accompli. Voyons ensemble ce qu'il reste à faire dans la situation actuelle.

— Détourner les vingt millions à notre profit, exclame un Provincial à robe violette, c'est notre droit !

— Je remercie mon frère d'Allemagne, Mgr Lud..., de m'avoir interrompu pour constater que nous avons le droit de mettre la main sur les vingt millions de Paul Rameau ; j'allais même dire : c'est pour nous un devoir, et je vous prie, messieurs, de bien suivre mon raisonnement.

Il est indiscutable que depuis le jour où il était à prévoir que nous avions un ennemi en Roger Bonjour nous sommes pleinement autorisés à lui faire quitter ce monde où il est devenu pour nous un danger. J'ouvre en effet le *Traité sur les commandements de l'Eglise*, de notre éminent père Fagundez, et j'y lis au chapitre 2 du livre IV, tome premier : « Il est permis à tout homme, même aux clercs et aux religieux, de tuer pour la défense de la vie, des biens, de la pureté, de la chasteté et de l'honneur de soi-même ou du prochain. »

J'ouvre ensuite la *Théologie morale*, de notre éminent père Layman, et j'y lis au livre III, page 119 :

« Toute personne attaquée peut, dans le for de sa conscience, prévenir et même tuer celui qui attente à sa vie, à ses biens ou à son honneur. »

J'ouvre encore l'*Apologie des casuistes*, de notre éminent père Georges Pirot, et j'y lis, page 87 : « Par le cinquième commandement, Dieu défend-il de tuer ceux qui attenteront à notre honneur ou à notre réputation ? Non, certes ! qu'on nous fasse voir que Dieu veut que l'on épargne la vie des insolents qui nous outragent ; qu'on nous fasse voir que cette défense de tuer n'est pas un précepte qui est né avec nous, et que nous ne devons pas nous conduire par la lumière naturelle, pour discerner quand il est permis ou quand il est défendu de tuer son prochain. Il faut un texte exprès pour cela. Or, ce texte n'existe pas, et le cinquième commandement défend seulement de tuer sans cause légitime. »

J'ouvre enfin le *Cours théologique*, de notre éminent père Amicus, chancelier de l'Université de Gratz, et j'y lis au tome III, page 203 : « L'offense faite à une communauté religieuse atteint chaque membre de la communauté en particulier : aussi, tout religieux, même novice, a-t-il le droit et le devoir de prévenir ou de venger même par la mort, pourvu qu'elle soit donnée sans scandale, l'offense faite à la communauté dont il fait partie. »

Or, je vous demande, Messieurs, les attaques du journaliste Roger Bonjour ne sont-elles pas de celles qui blessent notre Ordre tout entier dans son honneur ? Je veux bien admettre qu'aucun de nos pères n'ait été offensé en particulier ; mais l'outrage n'en est que plus grand, puisque, au lieu de s'adresser aux hommes, il vise en bloc toute notre honorable Société. Roger Bonjour a donc été condamné à mort par nos théologiens les plus respectables et les plus savants le jour où

son cerveau a conçu la criminelle pensée d'attaquer notre sainte Compagnie.

L'arrêt porté d'avance par Amicus, Layman, Pirot, Fagundez, et tant d'autres souverains juges en matière de droit théologique, cet arrêt absolument juste et régulier n'a pas été encore exécuté ; mais j'espère bien qu'aujourd'hui cette illustre assemblée m'accordera la confirmation de la sentence et la promptitude de son exécution.

Examinons maintenant la question suivante : Devons-nous nous approprier les vingt millions destinés audit Roger Bonjour ?

A cela je réponds : ou l'illustre Assemblée qui m'écoute m'accordera la mort de notre ennemi, ou elle décidera, dans une trop grande clémence, que le misérable n'est pas assez dangereux pour être mis par la mort tout à fait hors d'état de nuire.

Dans le premier cas, je dis : Roger Bonjour a, de sa propre volonté, rompu complètement avec sa famille ; il a même abandonné son véritable nom de Paul Jeandet, pour mieux prouver qu'il n'avait plus rien de commun avec l'auteur de ses jours ; de plus, il n'a pas d'enfants. Lui mort, à qui doit aller l'héritage de Paul Rameau, ou plutôt l'héritage de Roger Bonjour ? A la société de Jésus. Et je le prouve. Si Paul Jeandet n'avait pas été recueilli par nous, il n'aurait pas l'éducation brillante qu'il a reçue ; partant, il n'hériterait pas de son oncle, puisque c'est son instruction qui l'a mis en relation avec Paul Rameau et a séduit ce parent millionnaire. Qui a donné cette instruction au fils du pauvre Jeandet ? La société de Jésus. Qui a procuré à l'inconnu Paul Jeandet les moyens de devenir le brillant Roger Bonjour ? La société de Jésus. Qui a été en un mot le père nourricier de Paul Jeandet et le père créateur de Roger Bonjour ? Toujours notre Ordre. Donc, notre compagnie étant intellectuellement et matériellement la seule famille du légataire de Paul Rameau, il est juste que

l'héritage retourne à notre compagnie en cas de mort de l'héritier nominal.

Je suppose maintenant que cette illustre Assemblée persiste — à tort, selon moi — dans les idées de malencontreuse générosité qui, depuis trois ans, prévalent ici en faveur de notre indigne ennemi. Eh bien ! dans ce cas même, Roger Bonjour ne saurait devenir, par un désintéressement complice de notre part, propriétaire des millions de Paul Rameau. Et je le prouve encore. A quoi doivent être employés ces millions ? A nous combattre, à aider à la propagation des plus abominables infamies contre notre Société. Laisser cet argent aller à un adversaire acharné de notre sainte cause serait plus qu'une faute : ce serait un crime. Nous ne pouvons pas supporter que Roger Bonjour touche l'héritage de Paul Rameau. Nous avons l'impérieux devoir d'arrêter au passage ces millions qui sont destinés à accomplir le mal... Qui donc doit les posséder ? Légalement, personne ; logiquement, nous. En effet, supposons que nous venions à anéantir les deux chèques qui sont entre les mains de Laborel, qu'arrive-t-il ? La banque de Moscou garde les vingt millions, et nous allons contre la volonté du testateur qui a seulement déposé son argent à cette banque, mais qui ne le lui a pas donné. Conséquemment, il faudrait anéantir, non les chèques, mais les millions. Or, cela est impossible. La seule solution qui s'offre alors est que les chèques soient pris par nous, les millions touchés par nous, et que cette fortune, jointe à la nôtre, soit employée, avec et comme toute la fortune de la Société, à la propagation du bien.

Leroué se rassied.

— Personne ne demande plus la parole ? interroge le Général.

Silence.

— Je vais donc, mes Révérendissimes Frères, vous donner mon opinion personnelle. Certes, j'approuve notre cher Provincial de France, quand il reconnaît que

les millions de Paul Rameau doivent venir à nous sans s'arrêter à Roger Bonjour ; mais je trouve qu'il va trop loin quand il dit que ce jeune homme devrait être déjà mort et en tous cas doit périr au plus tôt. Le zèle qui entraîne notre frère Leroué est louable, mais il lui fait dépasser le but. Quel mal nous a donc fait ce pauvre fou ? La Société se sent-elle blessée par les écrits obscurs de ce pamphlétaire de bas étage ? Non, Messieurs, non. La plupart d'entre vous ignoraient complètement l'histoire et même l'existence de ce petit ingrat. Nous serons d'ailleurs toujours à temps de faire disparaître cet ennemi quand il sera sérieusement dangereux : ne sommes-nous pas assez forts pour supprimer du nombre des vivants, n'importe quel jour, n'importe à quelle heure, l'individu, quel qu'il soit, qui nous gêne ? Croyez-moi, le tigre se soucie peu de la fourmi. Ce qui nous intéresse plus que l'existence de Roger Bonjour, c'est l'existence des vingt millions. Oui, voilà le point capital, la seule question dont l'importance ne vous échappera pas. Là-dessus, je partage tout à fait l'avis du père Provincial, et j'ajoute que c'est précisément parce que cette fortune rendrait inquiétant cet adversaire ridicule, que nous devons non-seulement nous l'adjuger, mais encore épargner la vie de celui à qui elle était destinée ; en s'appliquant, dans son zèle impétueux, à nous démontrer combien Roger Bonjour resterait nul étant privé de son héritage, notre frère Leroué a lui-même détruit inconsciemment la partie de son argumentation tendant à prouver la nécessité de nous débarrasser de ce légataire justement frustré.... Au reste, je dois vous déclarer, Messieurs, que le révérend recteur de M***, qui a élevé le jeune Paul Jeandet, est loin de se rallier aux opinions du père Provincial au sujet du jeune homme : c'est à la fougue de la jeunesse qu'il attribue ces regrettables écarts ; mais, selon lui, cette nature ardente est infailliblement destinée à se rejeter avec passion dans nos rangs, dès qu'aura sonné l'heure

fatale des désillusions... C'est pourquoi il me semble que nous pouvons en toute sûreté de conscience acquérir cette fortune dont notre enfant prodigue aura sa part de jouissance le jour où il retournera au bercail.

La question est mise aux voix. Tous les jésuites se lèvent avec une parfaite unanimité pour déclarer que les vingt millions sont la propriété de la Compagnie. Seuls, les provinciaux Leroué et Santa-Crux votent pour la mort immédiate de Roger Bonjour.

— Révérendissime frère Leroué, dit pour conclure le Pape noir, vous avez la mission spéciale de faire rentrer la Société dans ses fonds.

TROISIÈME PARTIE

CE BON M. VIPÉRIN

CHAPITRE XXI

UNE LETTRE DE GLORIA

— Mon pauvre vieux, tu n'es pas fort aux dominos...
Avoue que tu n'es pas fort !

— Allons, bon ! parce que tu viens de me gagner trois parties, voilà que tu te mets à faire le malin !... D'abord, mon cher Roger, je dois te dire que je te soupçonne considérablement de me filer toujours le double-six.... Tu connais les dés par derrière.

— Tu es fou.

— Je te dis que si !.... C'est Clarisse qui me l'a dit.

— Diable, diable, du moment que c'est Clarisse, je me tais.... C'est égal, tu es un mauvais joueur, Dussol.

— Ah ça ! qu'est-ce qu'il a donc, Leclerc, à tarder de cette façon à venir nous rejoindre ?....

— Dame, je ne sais pas. C'est dans ses habitudes. Il est incapable d'arriver exactement à un rendez-vous.

— En l'attendant, Roger, si nous faisons encore une partie ?

— Encore une partie... Ah ! mais non. Je te la gagnerais et tu resterais un quart d'heure à me boudier... Fais comme moi, lis un journal.

— C'est facile à dire, ça !... mais ils sont embêtants à mort, ces journaux de Marseille.

— Demandes-en un de Paris.

— Hé ! garçon... le *Siècle* ?

— Le *Siècle* ?... voilà, monsieur, voilà !

Les deux individus que nous avons en présence, et que le lecteur aura sans doute tout d'abord reconnus, sont Roger Bonjour et le comique Dussol.

Ils se trouvent à Marseille depuis quelques jours en compagnie de Leclerc. Gloria est restée à Paris.

Dussol a quitté avec sa femme le théâtre pour le café-concert, où il a de superbes appointements : ils ont laissé les bouts de rôle du Palais-Royal pour roucouler des duos excentriques au Casino, qui leur donne 600 fr. par mois ; Leclerc, qui excelle dans la caricature, a été appelé à Marseille par un riche propriétaire, un original, dont le rêve est de posséder à son château un album contenant les charges de tous ses amis. Milord Biewton (tel est le nom du châtelain) ayant demandé à Leclerc d'amener avec lui un jeune homme capable de tourner des petits portraits en vers humoristiques pour être placés en regard des dessins, le peintre a tout naturellement choisi pour l'accompagner son camarade Roger, dont le journal *l'Aspic* a dû disparaître il y a quelque temps devant une inondation d'amendes amères pour outrages à toutes sortes de choses des plus respectables. C'est même cette bonne aubaine de Leclerc et de Roger qui a poussé Dussol à signer avec le Casino de Marseille un engagement pour toute la saison d'hiver.

Au moment où commence ce chapitre, le journaliste et l'artiste sont attablés devant une collection de bocks vides au café de l'Univers, un des plus somptueux établissements de la Canebière.

— Tiens ! fait Dussol qui tient le *Siècle* à la main, voilà que messieurs les filous de la capitale se mettent à étrangler les gens !

— Bien ! s'écrie Roger qui lit le *Sémaphore*, encore un naufrage désastreux ! un navire de la compagnie anglaise, le *Neplunius*, qui s'est éventré sur un de ces perfides écueils de l'Atlantique... Vingt passagers seulement et six matelots ont été sauvés... C'est un bateau à destination de Marseille, le *Bon-Pasteur*, qui les a recueillis.

— Pauvres gens !

Dussol n'avait pas fini de pousser cette exclamation de pitié, que la porte du café s'ouvrit, et un jeune homme entra. C'était Leclerc ; il tenait une lettre à la main.

— Tiens, Roger, dit-il en s'asseyant à la table et en jetant négligemment l'épître à ce dernier, il y a de la correspondance pour toi.

— Pour nous, veux-tu dire ? répondit le journaliste qui, prompt comme la pensée, venait de faire sauter le cachet de l'enveloppe.

— Pour nous ? demanda Dussol.

— Hé oui ! puisque la lettre est de Gloria.

— Alors nous réclamons la lecture.

Roger se mit en devoir de satisfaire ses camarades.

— Garçon, trois bocks ! cria Leclerc.

Roger commença :

« Mes chers amis, j'arriverai après-demain à Marseille par l'express de 11 heures du matin...

— Encore le rapide ! observa Dussol. Cette sacrée Gloria n'aime pas perdre son temps en chemin de fer !

— Je crois bien, fit Roger, si elle pouvait, elle voyagerait par le télégraphe.

— Continue donc, dit le peintre, je suis curieux de savoir en quel honneur elle nous tombe ici comme une bombe.

— Parbleu ! elle s'embête avec l'homme-scie. Je parie qu'elle l'a lâché de plusieurs crans.

— « Le prince vient d'apprendre que sa femme est à

la dernière extrémité, et il est parti pour Moscou afin d'aller soigner...

— La pauvre malade ? insinua Dussol d'un air attendri.

— Non ! fit Roger, en reprenant : « Afin d'aller soigner son héritage... »

— Ah ! ça, c'est bien ! dit Leclerc avec conviction.

— Ce sentiment l'honore ! continua le comique.

— « Pour me faire paraître son absence moins longue et pour être sûr de ma fidélité, le cher homme m'a laissé dix billets de mille. J'avais une rude envie de les employer à acheter un exemplaire du Coran écrit par Mahomet lui-même avec une des plumes de l'archange Gabriel, manuscrit précieux que j'ai vu l'autre jour en vente à la place du Carrousel, chez le père Salomon ; mais, toute réflexion faite, je préfère venir boulotter à Marseille les billets de l'homme-scie, d'autant plus qu'une fois disparus, je saurai bien m'en faire renvoyer d'autres... »

— Avec de l'économie, fit remarquer Leclerc, ces dix mille francs pourront durer un ou deux mois.

— « Retenez-moi donc une chambre dans votre garni, et venez m'attendre à la gare. Tous les trois, je vous étreins, en attendant de prendre celui qui doit m'amener près de vous... »

— Celui... quoi ? demanda Dussol, qui n'avait jamais pu s'habituer aux jeux de mots insensés de la petite folle.

— Comment ? tu ne saisis pas ce calembour admirable de notre auguste amie ? s'écria Roger. Etreins... le train... Tu n'aurais pas trouvé ça, toi ?

— Ma foi, non !

— Signé : « Glo-glo-glo-ria in excelsis Deo ! »

— Bigre ! du latin !

— « *Finis coronat tes puces* », observa judicieusement Leclerc... Splendide !... Garçon, trois bocks !

— Quatre, garçon ! reprit Roger.

— Comment ! quatre ? fit Dussol.

— Dame ! puisque Gloria est des nôtres, elle a droit à sa choppe.

Le garçon apporta la bière demandée. Nos trois amis, gravement, trinquèrent avec le bock qui représentait leur compagne en folle gaité, puis ils burent. Et comme, au moment de payer, le garçon s'étonnait de se voir régler une consommation qui n'avait pas été prise :

— Jeune homme, lui dit Leclerc en se levant avec les deux autres, faites ce que vous voudrez de ce bock, mais gardez-vous de tremper dans cette bière sacrée vos lèvres profanes.

CHAPITRE XXII

PROVINCIAL ET SOCIUS

Le vapeur qui fait le service de Civita-Vecchia à Marseille venait d'être signalé par la vigie de N.-D. de la Garde ; il allait donc bientôt entrer dans la rade de la capitale de la Provence. Tous les passagers, le sac au dos, la valise à la main, étaient debout sur le pont, les yeux fixés sur cette côte qui apparaissait à chaque seconde plus nette et plus grande ; l'équipage, en grande activité, allait et venait, les mousses voltigeant à travers les vergues ; le capitaine, la lunette à l'œil, commandait la manœuvre du haut de la passerelle.

Seul, à l'arrière du bateau, un homme de trente à trente-trois ans se tenait auprès du timon, assis sur un banc ; indifférent à tout ce mouvement qui se produisait autour de lui et même au beau spectacle de cette côte pittoresque qui se développait à la vue, il consultait

paisiblement un calepin de notes hiéroglyphiques. Son costume était celui d'un parfait gandin ; ses cheveux blonds, soigneusement pommadés, étaient divisés par une raie correcte et blanche ; l'un de ses yeux bleus était à demi caché par un monocle élégant.

En passant devant le Lazaret, où se trouvaient trois vaisseaux en quarantaine, le voyageur leva sur eux son regard plein de flegme, et se dit :

— Ah ! ah ! c'est ici que reposent nos vingt millions. Belle toison d'or, je te salue.

Puis, il se remit à parcourir son calepin, numérotant différents passages et y ajoutant parfois de nouvelles notes au crayon.

Enfin, le vapeur entra dans le port, jeta l'ancre, et les passagers purent débarquer sans encombre.

L'homme blond, toujours placide, laissa visiter ses mailles par les douaniers en quête de tabac de contrebande ; après quoi, il fit charger ses colis sur un omnibus d'hôtellerie, et comme le conducteur lui demandait :

— Montez-vous, Monsieur ?

— Non, répondit-il ; après une traversée, j'aime fort me dégourdir les jambes sur la terre ferme. Voici ma carte ; retenez-moi une chambre, et prévenez votre patron que j'ai l'habitude de dîner à cinq heures, chez moi. Faites bien ma commission, ajouta-t-il en jetant négligemment au conducteur un écu de cinq francs ; je n'aime pas avoir à répéter mes ordres.

Et, pirouettant sur ses talons, il s'éloigna en faisant siffler la fine badine qu'il tenait à la main, tandis que le valet d'hôtel lui tirait un grand coup de sa casquette galonnée.

On était en pleine semaine ; tout le Marseille commerçant était sur pied, remplissant les rues de brouhaha.

L'homme blond prit un trottoir et se dirigea vers le cœur de la ville, toujours absorbé, comme sur le bateau, par ses préoccupations. A chaque instant, il se heurtait soit à un passant pressé, soit à une planche portée par

un ouvrier ; il levait alors à peine les yeux, et poursuivait sa route.

Au tournant d'une rue, il se rencontra même avec une voiture conduite par une jeune femme, qui eut heureusement l'adresse d'arrêter son cheval, un bel anglais. L'homme continua son chemin sans se douter seulement qu'il avait failli se faire écraser.

— Oh ! le beau blond ! ne put s'empêcher de s'écrier Gloria (car c'était elle) ; mais aussi quel étourneau !...

Une fois au centre, le voyageur prit sur le Cours une rue assez obscure, quoique située dans un beau quartier, la suivit aux trois quarts, puis tourna brusquement dans une espèce de cul-de sac. Là, il se trouva en face d'un monastère. La porte était ouverte, il entra ; mais il fut bientôt arrêté par une seconde porte vitrée, celle-là fermée, qui donnait sur un parloir. Un gland de sonnette était là, il sonna ; aussitôt un frère se présenta et demanda au visiteur :

— Que désire Monsieur ?

— Je voudrais voir le supérieur.

Le frère jeta à la dérobée un coup d'œil sur ce gentleman si bien botté, si luisant, et reprit d'une voix mielleuse :

— Il n'y est pas, mon bon Monsieur ; mais si Monsieur veut laisser son nom, je le transmettrai, et demain, si Monsieur veut revenir, je pense que le...

L'étranger interrompit le frère portier.

— *Illuminabit cæcos Dominus, qui custodit advenas*, fit-il d'une voix lente et grave, tandis que l'arcade sourcillière de son œil droit, cessant de se contracter tout-à-coup, laissa tomber son monocle à garniture d'or.

Ce fut un coup de théâtre

Ah ! si Gloria avait pu voir l'effet produit par son « beau blond », elle n'aurait certes pas manqué de s'écrier :

— Hein ! quelle belle chose que l'arabe ! Comme il a épâté le vieux, ce farceur-là !

En effet, à ces mots qui n'étaient pourtant pas de

l'arabe, le frère-portier avait fait un soubresaut en arrière, et s'était profondément incliné, saluant le visiteur jusqu'à terre, le corps ployé en deux ; puis, quand il avait vu le lorgnon tomber de l'œil de l'élégant jeune homme, il s'était précipité à ses pieds, cherchant partout le verre qu'il croyait sur le sol.

— Relevez-vous, mon frère, et ne perdez pas votre temps, dit avec un sourire le gentleman en faisant tourner autour de son doigt le monocle qui était resté suspendu par un fin cordon de soie.

— Le père Recteur est chez lui, fit le portier un peu confus.

Et il se mit en devoir de montrer le chemin à l'étranger.

Après avoir traversé un cloître, et monté un superbe escalier en marbre, ils furent chez le père Recteur. Celui-ci parut surpris de cette visite, et, lançant au frère-portier un regard de reproche, il se préparait à parler ; mais le jeune homme le prévint :

— Mon père, dit-il, je suis le *socius* du Révérendissime Provincial, et je viens vous annoncer son arrivée pour dimanche.

— Le Recteur se leva, et offrit poliment un siège à cet étranger qui n'en était plus un, tandis que le portier sortait en fermant la porte sur lui.

Une heure après, le père Aulat, toujours revêtu du costume de gandin qui lui seyait si bien, se promenait dans la chambre de son hôtel, attendant le repas que le garçon de service, en le voyant entrer, était allé en toute hâte chercher à l'office.

— C'est égal, murmurait-il, quel génie que mon Leroué ! et avec quelle exquise habileté est conçu son plan !... Tous les jours, je suis en extase devant le talent de cet homme. La Compagnie, sans s'en douter, m'a donné là un beau modèle à étudier... Qu'art ! quelle adresse !... Mais avec ça, je suis sûr de ne jamais avoir d'avancement... J'ai la mission de sur-

veiller mon Provincial, et je passe mon temps à l'admirer.... Ah bah ! tant pis !.... Jamais je ne me trouverai à meilleure école ; si je ne monte pas en grade, du moins je me forme, et quand mon heure sera venue, je n'en serai que plus solide pour la lutte. Vive mon Leroué !

De fait, Leroué était un gredin sublime. Il avait su en quelque sorte magnétiser son *socius*, et grâce au charme sous lequel celui-ci était tenu, il l'avait rendu incapable de se permettre à son encontre le moindre espionnage ; or, le *socius* n'est donné au Provincial que pour l'espionner au profit du Général de l'Ordre. Leroué avait tourné la difficulté, et il était parfaitement sûr que les rapports adressés à Rome sur son compte par le père Aulat étaient non-seulement favorables, mais encore élogieux. Le *socius*, complètement subjugué, subissait avec une étrange volupté cette domination morale. Aussi, bien des fois, le Général, qui n'avait jamais pu réussir à trouver le Provincial de France en défaut, se disait-il en pensant à Leroué :

— Voilà mon successeur.

Aulat, continuant à se pâmer d'admiration, regardait de temps en temps la pendule, dont l'aiguille marquait près de cinq heures, lorsqu'il entendit au dehors la voix du garçon qui disait :

— A la chambre 34, monsieur l'abbé, à la chambre 34.

La chambre 34 était précisément celle du *socius*.

Quel pouvait être cet abbé déjà instruit de son arrivée, et qui connaissait même l'hôtel où il était descendu ?... Aulat se précipita vers la porte et l'ouvrit au moment où l'autre s'appêtait à frapper. Un prêtre, sans rabbat, était devant lui (*).

— Comment, vous ici ? exclama le jeune homme. Mais... votre voyage ?

(*) Les jésuites ne portent pas de rabbat.

— Je ne me suis arrêté que deux heures à Milan. Et puis, j'ai changé d'idée. Je suis venu directement. Mais vous, monsieur, comment se fait-il que vous ne soyez à cet hôtel que depuis cette après-midi ?... Je parie que vous n'avez pas encore vu M. Vipérin.

— Non. Le bateau m'a débarqué il y a trois heures à peine. Nous avons eu de la tempête, et nous avons été obligés de relâcher dans un port de Corse.

— C'est bien. Où sont les costumes ?

— Là dans cette malle.

Le nouveau venu ouvrit la malle indiquée et en sortit un vêtement civil d'une coupe tout-à-fait passée de mode.

— Et le recteur, au moins l'avez-vous vu ?

— Oui, monsieur ; mais il ne vous attend que pour dimanche.

— Tant mieux !

Et, ce disant, Leroué jeta son froc sur le lit.

CHAPITRE XXIII

UN JÉSUI TE DE ROBE COURTE

Il y a une trentaine d'années, Borromée Vipérin n'était qu'un modeste employé de commerce chez M. Balandreau, petit négociant en toilerie, étoffes, cotonnades, etc., de la ville de Marseille. M. Balandreau était homme de son époque : comme tous les bourgeois du règne de Louis-Philippe, il ne professait nullement des idées religieuses ; cependant, il ne tombait pas pour cela dans le matérialisme ; il n'était ni dévot, ni anti-clérical, mais simplement incrédule, ou, pour mieux dire, indifférent.

Homme d'affaires avant tout, il n'employait chez lui que les gens qui lui convenaient, ne s'inquiétant en aucune façon de savoir s'ils allaient ou n'allaient pas à la messe ; — on sait que de nos jours il n'en est plus ainsi, et que, à Marseille, la bonne ville des processions, un patron qui occupe des ouvriers ou des commis capables seulement d'aller à un enterrement de libre-penseur, est une exception, une merveille, un objet d'étonnement ; les bonnes gens le montrent au doigt. Pour M. Balandreau, fréquenter les sacrements n'était ni un motif d'admission ni un motif d'exclusion ; un commis faisait son affaire, il le prenait chez lui et le rémunérait avec une parfaite régularité ; c'est ce qui explique la présence de Borromée Vipérin dans le petit magasin de toilerie.

Borromée Vipérin était un employé des plus intelligents, des plus actifs ; peu à peu, il avait acquis la confiance de son patron, qui le plaça à la tête des quatre ou cinq autres commis et de l'homme de peine ; c'était lui qui faisait les voyages pour le compte de la maison. Borromée était bien d'une dévotion outrée, toujours bardé de scapulaires, et membre d'une collection variée d'archiconfréries et de congrégations ; mais il était si doux, si soumis à son chef, si avenant pour la pratique !

M. Balandreau parfois haussait légèrement les épaules d'un air de compassion indulgente quand, profitant d'un moment de répit dans la vente, Borromée se mettait dans un coin de la boutique et murmurait tout bas une prière ; néanmoins M. Balandreau ne disait rien. Un jour son commis lui avait avoué qu'il priait pour lui. Les employés gasconnaient leur camarade, mais leurs plaisanteries se heurtaient au sourire béat de ce bon M. Vipérin ; il secouait la tête avec un mouvement indicible qui la faisait ressembler à une vieille cloche branlante ; il joignait les mains sous sa redingote crasseuse, et sur ses lèvres sans couleur errait une expression de mélancolique pitié. Jamais on n'avait entendu Borromée se

plaindre des moqueries dont sa dévotion était l'objet ; c'était une si bonne nature !

Un jour, à la congrégation, M. Vipérin avait pris à part un de ses camarades en pitié.

— Boniface, lui avait-il dit, es-tu toujours chez M. Margailhac ?

— Oui, avait répondu l'autre.

— Triste ! triste !... tu y perds ton âme, Boniface.

— Comment donc ?

— M. Margailhac est un impie.

— Je sais qu'il ne va pas à la messe, c'est vrai ; mais c'est un véritable père pour ses employés.

— N'importe ! tu devrais le quitter.

— Le quitter ?... mais où aller ?... Tu sais bien, Borromée, que c'est avec mes appointements que je nourris ma pauvre mère et que j'élève ma petite sœur.

— Justement. Mon patron a besoin d'un teneur de livres, et tu gagneras plus chez lui que chez M. Margailhac.

— Pardon, Borromée, ton patron n'est-il pas M. Balandreau ?

— Oui.

— Mais j'ai entendu dire qu'il n'était guère plus pratiquant que le mien.

— Extérieurement, c'est possible ; mais, au fond, il croit. C'est un malheureux qui a perdu les pieuses habitudes de son enfance, voilà tout ; à la longue, il reviendra à la foi. Ton Margailhac, au contraire, est un athée... Entends-tu, Boniface ?... un athée !

— Un athée ! répéta l'autre effrayé.

— Fais ce que je te dis, quitte-le au plus tôt. Je me charge de te procurer la place de teneur de livres chez M. Balandreau... Et puis, veux-tu que je te dise ?... Tu pries pour ton patron, n'est-ce pas, Boniface ?

— Oh oui ! tous les jours ! je serais si heureux si je pouvais faire descendre les rayons de la grâce dans son cœur.

— Eh bien ! de mon côté, j'en fais autant.

— Alors ?

— Tu n'ignores pas, mon ami, que l'union fait la force... Séparées, nos prières auront moins d'efficacité que réunies. Suppose que tu viennes avec moi chez M. Balandreau ; nous prierons tous deux pour ce pauvre égaré, et, comme il n'est pas endurci comme ton patron, en peu de temps nous le ramènerons à Dieu. Quelle belle œuvre, Boniface !... Tandis que ton Margailhac, vois-tu, est destiné à mourir dans l'impénitence finale !

— Dans l'impénitence finale ! répéta le jeune congréganiste avec terreur.

Boniface Simplet était convaincu. Peu de jours après, il était placé chez M. Balandreau, grâce aux chaleureuses recommandations de ce bon M. Vipérin. Dès lors, il y eut deux piliers de dévotion dans le magasin de toileries.

Il fallait les voir tous les deux, Boniface et Borromée, aller de la boutique à la congrégation et de la congrégation à la boutique, silencieux dans la rue, glissant plutôt que marchant sur le trottoir : Boniface Simplet égrenait un chapelet dans sa poche ; Borromée Vipérin, plus vaillant, le laissait pendre, en vue, le long de son habit, au bout de l'un de ses deux bras croisés.

Cela dura plusieurs années. Un certain soir, M. Balandreau emmena souper Vipérin chez lui ; c'était un veuf que M. Balandreau ; sa femme lui avait laissé deux enfants qui étaient morts l'un après l'autre. Il ne lui restait de toute sa famille qu'un neveu, du nom d'Hyacinthe, jeune homme au cœur d'or, mais à la tête folle.

Hyacinthe menait assez joyeuse vie, et bien souvent il lui arrivait de passer des journées et des nuits entières hors de la maison de l'oncle Balandreau.

Ce soir-là, il avait rendez-vous avec une belle, et le négociant put parler tout à son aise à Vipérin, dès que la vieille bonne eut fini de servir le souper.

— Mon cher Borromée, dit M. Balandreau, je ne

fais vieux ; mon petit commerce prospère. Je voudrais me reposer du souci des affaires sur quelqu'un en qui je puisse compter...

— Vous avez votre neveu...

— Hyacinthe est un brave garçon, mais il est bien léger. Tenez, voyez, ce soir encore son couvert est mis, mais sa place est restée vide... Pas sérieux, mon neveu !

— Mon Dieu ! que voulez-vous ? la jeunesse...

— La jeunesse n'est pas une raison. Vous êtes jeune, vous ; cependant on ne vous voit pas, comme Hyacinthe, courir la brune et la blonde...

— Ah ! quand on n'a pas de religion...

— Vous n'y êtes pas encore, Borromée. La religion n'a rien à faire là-dedans. Je ne suis pas dévot, moi, pourtant ; si ma pauvre femme était là, elle pourrait vous dire qu'avant comme après mon mariage je me suis toujours bien conduit...

— Mais vous, Monsieur Balandreau !

— Moi, moi, moi, je suis comme les autres... C'est-à-dire... Enfin, je m'entends ! Je vous disais donc que j'avais besoin de me reposer du souci des affaires sur un associé... Vipérin, avez-vous des économies ?...

Cette brusque question surprit l'employé.

— Oui, je vous le répète, avez-vous des économies ? J'ai pensé à vous, Vipérin.

— Mon Dieu, oui, Monsieur Balandreau... Mais excusez-moi, je vous prie ; je ne m'attendais pas à l'honneur que...

— Et combien avez-vous de côté ?

— Ma foi, monsieur... Oh ! c'est trop de bonté... Je suis ému... Que vous faudrait-il ?

— Je ne vous demande pas ce qu'il me faudrait ; je vous demande de combien vous pouvez disposer.

— Mon Dieu, pensez-vous qu'une vingtaine de mille francs ?...

— Comment ! vous avez vingt mille francs ? Borromée, mon garçon, voilà qui fait votre éloge.

— Oh ! Monsieur Balandreau... Cet argent ne provient pas seulement de mes économies... J'ai fait, il y a dix ans, un petit héritage, qui, grâce à Dieu...

— Bien, bien, je n'ai pas le temps de connaître ces détails... Faites rentrer au plus tôt vos fonds, réalisez vos capitaux, et je vous associe !

Borromée Vipérin remercia vivement M. Balandreau. Le lendemain matin, il lui apportait vingt mille francs en beaux écus sonnants.

Depuis ce jour, l'enseigne du magasin de toilerie porta ces mots : *Balandreau et Vipérin*. Depuis ce jour aussi, Borromée s'aperçut que le soleil lui fatiguait la vue et s'acheta une paire de lunettes ; seulement, les commis firent la remarque qu'elles étaient plus souvent au bout de son nez que sur ses yeux, et que lorsque le patron les regardait, c'était toujours par-dessus les verres fumés du binocle.

Quant à la vieille bonne de l'oncle Balandreau, nous avons oublié de dire qu'elle avait la funeste manie d'écouter par les trous de serrures ; aussi, trois jours après, voyant entrer le neveu, les yeux entourés d'un cercle de bistre, elle ne put se retenir de lui dire :

— Ah ! Monsieur Hyacinthe, vous passez trop souvent votre temps hors de la maison.... Méfiez-vous, Monsieur Hyacinthe, méfiez-vous !

CHAPITRE XXIV

LA MARÉE MONTANTE

M. Balandreau avait acheté un cabanon au bord de la mer, et là il satisfaisait sa violente passion pour la pêche à la ligne : depuis qu'il se reposait sur son associé, du matin au soir, assis sur une pointe de rocher, il s'en donnait à cœur joie ; il ne faisait plus au magasin que de rares apparitions. Cependant, rendons à ce bon M. Vipérin cette justice, que jamais les affaires de la maison n'allèrent aussi bien. Un beau jour même, le nouveau patron eut l'idée de joindre aux toileries, étoffes, cotonnades, etc., qui faisaient le fond de leur négoce, la commission et l'exportation de la cordonnerie en gros. M. Vipérin avait demandé par déférence l'avis de son associé ; mais M. Balandreau lui avait répondu :

— Je vous en prie, Borromée, faites comme vous l'entendrez. Vous avez vos coudées franches ; vous savez que je ne veux plus me mêler de rien.

Au bout de quelque temps, la maison Balandreau et Vipérin ne faisait plus seulement la commission et l'exportation du nouvel article ; c'était elle qui fournissait à presque tous les grands cordonniers de la ville la chaussure confectionnée à Paris.

Parfois, Borromée venait trouver au cabanon le vieux commerçant, et l'abordant d'un air embarrassé, il lui disait :

— Ah ! monsieur Balandreau, monsieur Balandreau !

— Quoi ?

— Boniface a fait les comptes hier... il y a une somme de cent francs à l'avoir qui ne se retrouve pas.

— Une somme de cent francs ?

— Oui. Etes-vous sûr de tous nos employés ?

— Mais... ma foi... je crois que oui...

— Pour moi, je réponds de l'honnêteté de notre teneur de livres.

— Et d'où pensez-vous que ce déficit puisse venir ?

— Mon Dieu, monsieur Balandreau... Vous m'embarrassez... Puisque vous êtes sûr du personnel !...

— Mais, ce n'est pas ce que j'ai dit... Je pense que nous n'avons chez nous que de braves gens, voilà... Quant à être sûr. Dame ! on voit tant de choses étonnantes ici-bas...

— Hélas ! vous avez raison, on ne sait plus à qui se fier.

— Auriez-vous des soupçons ?

— Non, pas précisément... Toutefois, il y a de quoi s'inquiéter... c'est déjà la deuxième fois que ce fait se produit...

— Et avez-vous quelqu'un en vue ?

— Oui... c'est-à-dire non... ou plutôt, je dois vous communiquer une remarque que j'ai faite.

— Parlez, mon cher Vipérin.

— Vous savez, M. Auguste ?...

— Oui.

— Il y a six semaines, il a été chargé de divers encaissements... Il était tard quand il est rentré... Je lui ai donné la clef du comptoir du fond pour qu'il vidât sa sacoche dans le tiroir.

— Vous avez eu tort, Vipérin ; il fallait la lui faire accrocher tout simplement dans le bureau de M. Simplet.

— C'est vrai, mais que voulez-vous ?... il m'avait mis en retard en se faisant attendre, j'étais pressé... et puis j'ai confiance en M. Auguste... Il m'a toujours paru un honnête garçon... S'il n'était pas si dépensier au dehors, il serait parfait... Ah ! quand on se laisse aller au luxe, aux orgies !... mais cela ne me regarde pas... Du reste,

on peut être prodigue et rester honnête... La probité va même très-souvent d'accord avec...

— Au fait, Borromée, au fait.

— Eh bien ! voici : les encaissements se sont mêlés avec la recette du jour, et il a été impossible de s'y reconnaître...

— Et quel rapport trouvez-vous entre ?...

— Oh ! aucun... Dieu me garde d'insinuer seulement un doute sur M. Auguste... Je sais quel attachement vous avez pour lui, et s'il m'arrivait jamais de surprendre dans sa conduite la moindre action contraire à l'honneur, je serais le premier à vous la cacher.

— Vous agiriez sottement, permettez-moi de vous le dire, Vipérin... On ne doit pas ménager les gens mal-honnêtes...

— Ah ! Monsieur Balandreau, l'Evangile nous enseigne au contraire qu'il faut pardonner le mal qu'on nous...

— L'Evangile peut dire ce qu'il voudra ; moi, je soutiens que c'est rendre un mauvais service aux gens que de ne pas démasquer les coquins qu'ils peuvent avoir autour d'eux...

— Cependant notre religion de miséricorde...

— Eh ! laissez là votre religion, s'il vous plaît... Sur ce chapitre, vous savez, mon ami, qu'il ne nous sera jamais possible de nous entendre... Revenons-en plutôt à M. Auguste, auquel je ne tiens pas autant que vous me paraissez le croire... Son père était un de mes vieux camarades de collège... Je le tiens comme vous pour fort honnête ; mais si vous appreniez jamais la moindre chose sur son compte, votre devoir serait de m'en instruire.

— Oh ! Monsieur Balandreau, là-dessus je serais forcé de vous désobéir.

— Vous seriez forcé ?... Que voulez-vous dire ?...

— Moi, rien...

— Voyons, parlez... Auriez-vous surpris M. Auguste ?...

— Mais, je n'ai jamais dit cela, M. Balandreau !... Vous vous emportez bien à tort... Ne me faites pas croire ce qui est loin de ma pensée...

— Voici vos propres paroles, Borromée : « Je serai forcé de vous désobéir. »

— Je serais !.... a-i-s !... Oui, certainement ; si je savais quelque chose, je vous désobéirais... Mais...mais, je ne sais rien.

— Enfin, le jour où M. Auguste a versé pêle-mêle dans le tiroir de la recette le produit de ses encaissements, qu'est-il arrivé ?

— C'est à ce jour que remonte l'erreur de cent francs.

— Ah !... et vous pensez ?

— Je ne pense rien... Notre Seigneur nous l'a dit : « Ne jugez pas les autres si vous ne voulez pas être jugés. »

— Oh ! quel homme ! quel homme, avec son bon Dieu toujours au milieu des affaires !.... Borromée, il faudra revoir tous les encaissements, et prier M. Simplet de relaire dans le livre de caisse toutes les additions. Une erreur de chiffres est si vite commise.

M. Vipérin, tout en observant que cela n'en valait pas la peine, avait promis de se conformer aux vœux de son associé. Boniface Simplet fit et refit ses calculs, sans pouvoir trouver la trace des cent francs. Ce bon M. Vipérin, généreux, voulait simplement le passer aux profits et pertes ; mais M. Balandreau, qui ne l'entendait pas de cette oreille, congédia lui-même le fils de son vieux camarade sous un prétexte quelconque. Puis, comme il s'était promis de ne plus se mêler de rien, il chargea Borromée de trouver un remplaçant à M. Auguste. Inutile de dire que ce fut la congrégation qui le fournit.

Petit à petit, les employés de M. Balandreau furent congédiés à propos de déficits analogues régulièrement constatés par M. Vipérin. Par un hasard fatal, c'était toujours aux anciens commis qu'incombait les fonc-

tions dans lesquelles il y avait à manipuler de l'argent.

Alors, ce bon M. Vipérin ne manquait pas de dire à son associé :

— Vous le voyez, cher monsieur Balandreau, j'avais raison quand je vous affirmais l'honnêteté de M. Auguste.

— C'est vrai, ce n'est pas lui qui nous était infidèle. Mais il faut découvrir le coupable...

— Auparavant, nous devrions reprendre M. Auguste.

— Impossible ! il est placé... Et puis, comme nous étions dans le doute, je l'ai congédié sous prétexte qu'il arrivait toujours en retard.

— Oui, je m'en souviens... Il est même bien heureux qu'il en soit ainsi ; de cette façon, vous n'avez rien à vous reprocher.

Et M. Balandreau renvoyait toujours ses vieux commis en leur donnant des raisons futiles, afin de n'avoir rien à se reprocher. Et cependant le coupable auteur des détournements ne se trouvait pas.

M. Balandreau était furieux, tellement furieux chaque fois qu'il pensait à l'audace de ce voleur introuvable, sa main tremblait, et, en tremblant, agitait sa ligne, — d'où il résultait qu'il ne prenait plus aucun poisson.

Enfin, quand il n'y eut plus que des congréganistes dans la maison, les déficits cessèrent brusquement. Qu'on dise encore que la piété ne rend pas les gens honnêtes ?

M. Balandreau se disait :

— Notre fripon était ce vaurien de Lartigué (l'ancien homme de peine, qui avait fini par suivre le vieux commis). Quel dommage seulement que nous ne nous en soyons pas méfié plus tôt ! Ça m'aurait évité de renvoyer les autres. Mais aussi, allez vous imaginer que c'était lui. Coquin de Lartigué ! Scélérat de Lartigué !

Lartigué était évidemment le voleur ; puisque, depuis son départ, il ne manquait plus un sou dans les comptes de Boniface Simplet.

CHAPITRE XXV

L'ENGLOUTISSEMENT

Boniface Simplet s'était marié. Il ne s'était jamais senti aucun goût pour la vie de ménage ; mais c'était ce bon M. Vipérin qui lui avait persuadé qu'à lui, Boniface, il fallait les soins d'une épouse. Ce bon M. Vipérin, quoique célibataire forcené, s'était chargé de découvrir la femme qui convenait à Simplet, et un beau matin Boniface Simplet s'était trouvé marié à une jeune pensionnaire, sortant d'un couvent du Sacré-Cœur, et qui lui avait apporté une dot passablement rondelette.

Un mois plus tard, la dot venait augmenter le capital social de la maison de toileries, dont le commerce supplémentaire de la chaussure confectionnée acquérait tous les jours une nouvelle extension, et l'enseigne, badigeonnée à nouveau, portait ces mots : « *Balandreau, Vipérin et Simplet.* »

M. de la Palisse, ou quelqu'un de ses pareils, a dit : « Nous sommes tous mortels. » Cette vérité n'a jamais été démentie par personne ; et l'oncle Balandreau, quoique incrédule, fut obligé à son tour de la reconnaître.

Sur son lit d'agonie, il pria Boniface et Borromée de faire entrer son neveu Hyacinthe dans leur association.

Les désirs d'un mourant sont des ordres. L'enseigne fut badigeonnée pour la quatrième fois, et l'on y lut : « *Vipérin, Simplet et Balandreau neveu.* »

Hyacinthe avait succédé à son oncle comme associé et comme héritier. Quand il s'était vu une position solide toute faite dans le commerce, il avait voulu en finir

avec sa vie déréglée et se mettre sérieusement à la besogne, afin de tenir dignement le rang qui lui avait été donné dans la maison fondée par le vieux monsieur Balandreau. Mais ce bon M. Vipérin, ne voulant pas choquer les penchants du jeune homme, lui avait dit très-judicieusement :

— Mon cher Monsieur Hyacinthe, à quoi bon venir vous atteler au même joug que nous ? Croyez-moi, le collier du travail vous meurtrirait, le fardeau des affaires serait trop lourd pour vos épaules inexpérimentées. Profitez, profitez de la vie... Votre oncle d'ailleurs s'occupait plus de la pêche à la ligne que des tracasseries du négoce. Eh bien ! vous êtes son successeur. Faites comme lui... Je ne vous dis pas de vous livrer avec autant d'ardeur que le cher homme à la pêche de la sardine ; mais suivez vos goûts et vos fantaisies ! Nous serons trop heureux, nous, d'y suffire !... N'est-ce pas, après tout, à votre excellent oncle que nous devons, Boniface et moi, notre position ?

— Certainement, mais...

— Il n'y a pas de mais... Si vous étiez un nouveau venu, nous ne vous accepterions pas au milieu de nous sans vous donner votre part de besogne ; mais vous n'êtes pas un nouveau venu ; vous êtes en réalité le souvenir vivant de notre cher Balandreau.

Hyacinthe avait donc repris son existence désordonnée et menait la vie à grandes guides. De temps à autre, il passait à la caisse. Boniface, qui voyait avec terreur que le jeune homme engloutissait son capital, essayait de lui faire des observations amicales ; mais ce bon M. Vipérin intervenait et ne lui donnait pas le temps d'achever ses conseils.

— Est-ce que nous devons regarder à un billet de mille avec notre cher Hyacinthe ? Est-ce qu'il n'a pas le droit de nous demander ce qu'il veut ? Est-ce que tout notre fonds social et notre fortune personnelle à nous deux ne sont pas pour ainsi dire sa propriété ?

M. Simplet donnait de l'argent et notait.

Cependant, il fallut bien un jour établir un compte. Ce jour-là, Hyacinthe Balandreau avait dévoré son capital de soixante mille francs et devait quinze cents francs à la Société. Pour quinze cents francs, on lui fit vendre son mobilier. Que voulez-vous ? les affaires sont les affaires.

Le neveu du fondateur de la maison de toilerie, étoffes, chaussures et cotonnades fut très-content de trouver une place de commissionnaire chez le costumier du Grand-Théâtre, grâce à la protection d'une actrice qu'il avait jadis couverte de bijoux, et l'enseigne porta : « *Vipérin et Simplet.* »

.....
— Boniface, avait dit un jour M. Vipérin à son associé, nous sommes trop à l'étroit dans ce magasin... Notre commerce a pris une importance considérable... Si tu m'en crois, nous nous transporterons au centre de la ville, dans un endroit bien en vue ; nous ouvrirons une succursale sur le port, et nous ajouterons à notre arc la corde de la fourniture des navires. Grâce à la toilerie, nous avons un pied dans les grandes compagnies ; quand on trouvera chez nous même de la peinture anglaise et des tôles américaines, les armateurs nous choisiront pour leurs seuls fournisseurs.

Il fut fait ainsi, et il en advint comme Borromée avait prévu.

Le magasin, colossalement agrandi, transporté dans le grand quartier des affaires, muni d'une succursale installée sur le port, accapara en peu de temps la clientèle de presque toutes les compagnies de paquebots ; des maisons de quincaillerie même, dont la spécialité était la fourniture des navires, durent baisser pavillon devant *Vipérin et Simplet* ; deux importants toiliers, établis depuis plus de cinquante ans dans la rue où les successeurs de Balandreau s'était transférés, fermèrent

boutique et liquidèrent leur fonds pour éviter une faillite certaine.

L'eau va à la rivière, dit-on : la maison Vipérin et Simplet était un océan, dans lequel allèrent s'engouffrer les clientèles de tous les commerçants voisins, grands et petits, aussi bien marchands d'étoffes que revendeurs de produits chimiques, aussi bien merciers en gros que cordonniers au détail.

M. Vipérin tortillait ses mains l'une dans l'autre, en se répétant :

— Allons, allons, ça va bien !

Boniface Simplet, lui, avait fait un rêve : devenir propriétaire. Il avait acheté des vieilles maisons, les avait démolies, puis reconstruites ; en un mot, dévoré par cette passion qu'on a ironiquement appelée « la maladie de la pierre », il avait fini par posséder cinq ou six immeubles qui lui revenaient horriblement cher et qui ne lui rapportaient pas grand'chose ; ajoutez à cela que les hypothèques s'en étaient mêlées, et vous verrez que, si Boniface n'avait pas eu la ressource du magasin, il se serait trouvé dans de mauvais draps.

Ce bon M. Vipérin laissait Boniface employer sa part de bénéfice à payer des architectes et à servir des rentes ; il retirait son dividende, et le plaçait tout autre part que sur des maisons.

Survinrent deux années de stagnation générale dans les affaires : les frais étaient énormes, les recettes minimales, presque tout le fonds social figurait dans les caves et dans les rayons en marchandises ; la maison reçut un coup terrible. On paya, mais tout fut absorbé. M. Vipérin pouvait très-bien relever l'association avec le dixième des bénéfices qu'il avait mis de côté ; mais c'était un homme qui n'aimait pas déplacer ses capitaux.

Il avait du reste trouvé une combinaison ingénieuse, et il vint l'exposer en ces termes à Boniface Simplet :

— Mon ami, tu sais que nous sommes à bas. Nous avons mille francs de frais par jour ; notre loyer seul

nous coûte quarante mille francs... Devons-nous laisser sombrer notre maison ?.. Non ! Voici ce que j'ai imaginé et ce qui seulement nous empêchera de courir à la ruine. Pour tenir le coup il nous faudrait deux millions disponibles... Les as-tu ?.. Quant à moi, j'ai bien de l'argent placé en rentes soit sur l'Etat, soit sur les villes, soit encore sur des entreprises étrangères ; mais tu sais combien l'on perd quand on cherche à réaliser brusquement ses capitaux...

— Oh ! répondit Boniface, je n'accepterai jamais un tel sacrifice de ta part. J'ai été, je le reconnais, un imbécile avec ma manie de la bâtisse... Liquidons, et je me retirerai...

— Non, telle n'est pas mon idée. Avec ce germe d'une catastrophe, je veux créer le point de départ d'une fortune gigantesque !...

Simplet ouvrit des yeux émerveillés, et ce bon M. Vipérin continua :

— Eclipsions-nous tous les deux... Disparaissons...

— Une banqueroute ?

— Eh non ! laisse-moi parler... Tu sais bien que je suis un honnête homme... Qu'vois-tu dans mes paroles le conseil d'une banqueroute ?

— Tu me dis : disparaissions !

— Disparaissons moralement... Personne ne sait ce qui nous menace... Transformons-nous en Société anonyme et lançons des actions... Pour combien avons-nous de marchandises en magasins ?

— Pour un million.

— Lançons des actions pour dix millions... Intéressons les fabricants à notre affaire en les faisant, grâce à ces actions, participer aux bénéfices... En un mot, réalisons pour neuf millions de capitaux n'importe où... Je me charge, moi, du placement du papier.

— Borromée, tu es un génie !

— Non, je suis un homme de ressource.

Au bout de quelques mois, Vipérin et Simplet s'étaient

en effet effacés : une grande société anonyme au capital de dix millions s'était fondée aux lieu et place de l'ancienne maison ; tous les actionnaires étaient ou des fabricants qui se trouvant intéressés livraient leurs produits à très-bon marché, ou des rentiers procurés par la congrégation de Vipérin, des avocats sans causes, des notaires retirés, tous n'entendant rien au commerce et que Borromée dirigeait sans en avoir l'air. Les deux anciens associés, grâce à leur apport de marchandises, s'étaient adjugé cinq cent mille francs d'actions à chacun ; seulement, Vipérin, qui n'avait aucun engagement au dehors, avait gardé les siennes, et de plus, pour rendre service à Boniface qui faisait consciencieusement face à toutes ses anciennes obligations hypothécaires, lui avait acheté ses actions, une à une, et à moitié prix de leur valeur. De telle sorte, à la longue, M. Simplet de grand actionnaire était passé simple employé, troisième comptable à 150 francs par mois ; le Conseil d'administration le gardait par charité et pour ne pas déplaire à M. Vipérin, tandis que celui-ci gérait la Société en sa qualité de possesseur du dixième des actions, pour lequel dixième valant un million, il avait eu à déboursier deux cent cinquante mille francs.

L'enseigne, badigeonnée une dernière fois, portait :
LES DOCKS DU COMMERCE, société anonyme au capital de dix millions.

CHAPITRE XXVI

L'AMBITION DE M. VIPÉRIN

C'était, on le voit, un habile homme que ce bon M. Vipérin. A force d'économie, il était arrivé à conquérir, dans le commerce marseillais, une des plus hautes posi-

tions. Quand, dans un prochain chapitre, nous ferons connaître son intérieur, sa vie privée, le lecteur se convaincra que cet individu avait un but qu'il poursuivait avec acharnement, et pour atteindre lequel il aurait tout sacrifié : parents, amis, fortune et santé.

Quel était donc ce but mystérieux auquel aspirait cet homme étrange, deux fois millionnaire, et comme négociant et comme rentier ?...

Souvent, en rentrant chez lui et tout en égrenant dans la rue son chapelet, ce bon M. Vipérin murmurait au fond de son âme :

— Ah ! pourquoi, dans notre Ordre, un membre laïc ne peut-il pas devenir Général ?

CHAPITRE XXVII

VISITE INATTENDUE

Le lendemain du jour où Leroué était arrivé aussi brusquement que l'on sait auprès de son *socius*, M. Vipérin était tout tranquillement installé dans son bureau particulier, situé à l'entresol des Docks du Commerce : assis à son secrétaire, il traduisait en une langue particulière formée de plusieurs caractères bizarres, une longue lettre qu'il avait devant lui. Une fois qu'il eut terminé ce singulier travail, il prit la lettre qu'il venait de traduire, la chiffonna dans ses mains crasseuses, et la jeta dans l'âtre de la cheminée, où dormait un feu doux : le papier flamba, se tordit en brûlant, et comme si M. Vipérin eût craint que l'on pût encore le lire une fois consumé, il en dispersa les cendres avec les pincettes dans le foyer.

A ce moment quelqu'un frappa à la porte. M. Vipérin fit promptement disparaître sous une feuille de papier buvard sa traduction énigmatique, et de sa voix cauteleuse dit : Entrez.

C'était Boniface Simplet.

— Borromée, dit-il, il y a en bas au magasin deux messieurs qui demandent à te parler.

— Des négociants ?

— Non ; le plus âgé veut te voir pour affaires personnelles et particulières.

— Pour affaires personnelles et particulières ? répéta M. Vipérin comme s'adressant à lui-même. C'est étonnant, je n'attends personne aujourd'hui.

— Faut-il leur dire de repasser.... que tu es trop occupé pour les recevoir ?

— Comment sont-ils ?

— L'un est un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, grand, maigre ; l'autre, blond, taille moyenne, très-élégant, paraît n'avoir qu'une trentaine d'années.

— Pour affaires personnelles et particulières!... Ce sont eux, murmura à voix basse M. Vipérin... et moi qui le croyais à Rome !

Puis il reprit tout haut :

— Fais-les monter, dit Borromée.

Quelques instants après, Aulat et Leroué étaient introduits dans le cabinet du gérant des Docks du Commerce ; le Provincial, à peine entré, ferma la porte au verrou.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, mes pères, fit M. Vipérin, ôtant avec respect la calotte de soie fanée qui couvrait son crâne dégarni.

— C'est vrai, nous avons attendu, répondit Leroué en s'asseyant sans façon ; mais vous savez, mon cher ami, que je ne vous en voudrai jamais de ces excès de précaution.

— C'est bien aimable à vous d'être venu me rendre visite ; car vous devez arriver à peine, n'est-ce pas, du

grand Conseil de l'Ordre ?... Je vous croyais encore à Rome même, et tenez, j'allais vous y adresser mon rapport mensuel sur la situation générale, ajouta M. Vipérin en tendant au Provincial le papier hiéroglyphique qu'il venait de tirer de dessous son buvard.

— Avez-vous votre texte ? dit celui-ci. Donnez-le moi ; cela m'évitera la peine de traduire...

— Je venais de le brûler, quand M. Simplet vous a annoncés.

— Tant pis ! j'en serai quitte pour passer une demi-heure sur Dlandol...

— Mais j'ai mon multiplicateur sur moi, dit Aulat, en sortant son calepin.

— Peu importe ! répondit Leroué. Nous n'avons pas de temps à perdre pour le moment.

Et, pliant le rapport, il le passa à son *socius*, qui le mit dans son carnet. Puis, le Provincial reprit :

— Du reste, s'il y a quelque chose de saillant, d'urgent, monsieur est là pour nous le dire.

— Mais non, fit M. Vipérin, rien de saillant, rien d'urgent, l'asile de l'Adolescence prospère...

— Bien, bien, interrompit Leroué. Le père Aulat rétablira ce soir pour moi votre texte, et après-demain votre rapport sera à Rome.

— Je suis à votre service, Révérendissime, dit le *socius* au Provincial ; seulement j'ignore la clef de monsieur.

— Le nom de notre grand martyr du Monomotapa.

— Gonzalez Silveria ?

— Oui.

— Le prénom ou le nom ?

— Tous les deux.

— Cela suffit ; je les note en marge de mon contre-espion (*).

(*) Le contre-espion des grands dignitaires et des hauts affiliés de la Compagnie, autrement dit multiplicateur Dlandol, du nom de l'inventeur, est un système indéchiffrable.

Ce disant Aulat écrivit seize signes bizarres qu'un orientaliste aurait reconnus pour des caractères sans-crits.

— Mon bon Vipérin, reprit Leroué, j'ai besoin de vos services...

— Révérendissime, vous savez que...

— De vos plus intelligents services, fit le Provincial, empêchant l'autre de terminer sa phrase. Le Grand Conseil de l'Ordre m'a donné la mission de conquérir une petite somme de vingt millions, et je fais appel à votre aide pour mener à bien cette œuvre pie.

Voici le multiplicateur Dlandol simple déjà fort ingénieux :

a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z
b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a
c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b
d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c
e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d
f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e
g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f
h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g
i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h
j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i
k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j
l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k
m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l
n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m
o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n
p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o
q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p
r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q
s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r
t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s
u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t
v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u
x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v
y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x
z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y

Ce tableau, on le voit, n'est autre chose que la combinaison

- Où sont ces vingt?...
 — Sur un navire, en ce moment en quarantaine au Lazaret.
 — Quel jour cesse la quarantaine ?
 — Demain.
 — Et que faut-il que je fasse ?
 — Il faut que demain vous vous rendiez au port de débarquement et que vous décidiez le porteur de notre

en table de Pythagore de 25 alphabets; d'où le nom de multiplicateur.

Voici comment correspondent, par exemple, un Provincial et un de ses Recteurs suffragants :

Ils ont, entre eux deux, un mot ou une phrase convenus, qu'on appelle *la clef*. Supposons que le Recteur veuille écrire à son Provincial : « Votre présence ici est nécessaire, venez tout de suite et incognito. » Prenons pour clef le nom de « Loyola ».

Le Recteur écrira d'abord sa phrase sur un papier et répètera au-dessus le mot *loyola* autant de fois qu'il sera utile, de manière à avoir deux lignes absolument parallèles ainsi qu'il suit :

l o y o l a l o y o l a l o y o l a l o y o l a l o y o l a l o y
 v o t r e p r é s e n c e i c i e s t n é c e s s a i r e v e n e
 o l a l o y o l a l o y o l a l o y o l a l o
 z t o u t d e s u i t e e t i n c o g n i t o

Puis prenant les deux premières lettres supérieures *l* et *v*, il cherchera sur le tableau, d'une part la ligne horizontale commençant par *l* et d'autre part la ligne verticale commençant par *v*, examinera la lettre qui se trouve au point de jonction des lignes *l* et *v*, laquelle lettre est *h* et notera *h* qui est ainsi la première lettre de son épître mystérieuse. Pour avoir la seconde, il cherchera de même la ligne horizontale commençant par *o*, et notera *d* qui se trouve au point de jonction de la ligne horizontale commençant par *o* et de la ligne verticale du *multiplicateur*. La troisième lettre de la correspondance secrète sera donc *r*, qui est le produit de *l* *multiplicande* et de *t* *multiplicateur*; la quatrième lettre sera *g*, qui est le produit de *o* *multiplicande* et de *r* *multiplicateur*; la cinquième lettre sera *p*, qui est le produit de *l* *multiplicande* et de *e* *multiplicateur*.

Par conséquent, le premier mot : *vo*tre sera représenté par : HDRGP... et ainsi de suite.

argent à venir habiter chez vous pendant son séjour à Marseille.

— Mais à quel signe le reconnaitrai-je ?

— Ecoutez-moi, mon bon M. Vipérin. Le porteur des vingt millions se nomme Laborel. Il arrive de l'Amérique du Nord ; mais le navire à bord duquel il se trouvait au début a fait naufrage. C'est par miracle que le jeune homme — c'est un jeune homme, vingt ans au

La phrase : « Votre présence ici est nécessaire, venez tout de suite et incognito », toute ponctuation et toute séparation dans les mots même étant supprimées, donnera :

HDRGPPDSQSZCPXAXPSFCCQPSEOGGPVPCCNFOG
IBSEUTICSFIZQMUIFD

Voilà une phrase que, moralement et matériellement, il est impossible de déchiffrer, quand même on saurait qu'elle est écrite au moyen du contre-espion Dlandol, si l'on n'a pas la clef, c'est-à-dire le mot *Loyola*.

Cependant, tous les auteurs qui se sont occupés de police s'accordent à dire qu'il n'est pas d'alphabet, si mystérieux qu'il soit, qui puisse résister à la sagacité, à la pénétration des agents spéciaux. Deux conspirateurs auront beau correspondre au moyen de signes conventionnels plus ou moins énigmatiques, l'agent auquel est remise l'épître saisie, observe les signes qui sont le plus souvent répétés et qui par conséquent correspondent aux lettres (comme *e*, *n*, *s*) qui sont les plus fréquentes dans la langue usuelle, et à force d'observations arrive quand même par la patience, l'habitude et l'intelligence à reconstituer l'alphabet, véritable clef de la correspondance hiéroglyphique. Or, le multiplicateur jésuitique supprime tout alphabet, en ce sens que, selon le hasard du placement des mots, chaque lettre peut être, dans une même épître, traduite de vingt-cinq façons différentes.

Exemple :

Supposez que vous ayez à écrire le mot *bonté* et que votre clef soit *nabuk* ; multipliez ces deux mots lettre par lettre selon la règle exposée plus haut ; vous aurez ; *coooo*, soit 5 *o*, qui voudront dire l'un *b*, l'autre *o*, le troisième *n*, le quatrième *t*, et le cinquième *e*. Donc, impossibilité complète pour un agent de se guider d'après la répétition des lettres.

Dans la phrase qui sert de base à notre explication, on voit en effet dès le début deux *p* se suivre ; cependant ils signifient l'un *e*, l'autre *p*. Plus loin, ce sont deux *c* qui signifient l'un *n*,

plus — a échappé au sinistre avec dix-neuf autres passagers. Quand il a quitté l'Amérique, il portait la somme sur lui...

— Pardon, si je vous interromps... Mais savez-vous si dans le naufrage il n'a pas perdu ?...

l'autre *é* ; puis, deux *g*, qui signifient l'un *l*, l'autre *r*, et ainsi de suite.

Pour déchiffrer, la personne qui possède le secret de la clef écrira la phrase mystérieuse, en plaçant au-dessus le mot convenu, lettre par lettre, comme suit :

l o y o l a l o y o l a l... etc.
H D R G P P D S Q S Z C P, . . etc.

Après quoi, elle cherchera : 1^o la ligne horizontale commençant par *l*, laquelle ligne elle suivra jusqu'à ce qu'elle rencontre *h*, notant alors la lettre *v* qui se trouve au sommet de la ligne verticale qui se trouve à *h* sur l'horizontale *l* ; 2^o elle suivra la ligne horizontale *o* jusqu'à la rencontre de *d*, et notera la lettre *o* qui se trouve au sommet de la ligne verticale perpendiculaire sur *o* ; 3^o elle suivra la ligne *y* jusqu'à la rencontre de *r*, et notera la lettre *t* qui se trouve au sommet de la ligne verticale perpendiculaire sur *r*... Et ainsi jusqu'au bout. Ce travail, fait à l'aide d'une équerre glissant sur le tableau de Dlandol, est expédié par une personne qui en a l'habitude avec une rapidité vraiment extraordinaire. L'auteur de cet ouvrage a vu reconstituer en moins de demi-heure des lettres de deux pages.

Mais, dans une correspondance secrète, il ne suffit pas de déjouer la sagacité d'un agent à qui serait remise une missive interceptée ; l'intercepteur, ne pouvant déchiffrer une lettre écrite avec le contre-espion de l'ordre de Loyola, la brûlerait plutôt que de lui laisser poursuivre sa route. Il faut en outre que l'épître, même décachetée, ne paraisse contenir aucun secret d'Etat ; pour cela il convient que la correspondance ait l'air rédigée en une langue étrangère. Les jésuites ont donc remplacé les lettres de l'alphabet usuel par des caractères russes, arabes, hébreux, sanscrits ; et comme une grande partie de leurs missionnaires mettent à profit leurs voyages en accomplissant des découvertes intéressant la science, comme grâce à ces missions les dignitaires de la Compagnie sont presque tous partie des Sociétés savantes, les rapports adressés à Rome paraissent absolument des correspondances scientifiques entre orientalistes distingués pour peu que l'enveloppe porte dans sa suscription le nom d'un jésuite connu pour appartenir à une Académie de savants.

(Note de l'auteur).

— Eh non ! les vingt millions sont représentés par deux chèques... On ne porte pas deux chèques, de dix millions chacun, dans sa poche. Notre Laborel a ces papiers renfermés dans quelque ceinture, dans quelque objet adhérent directement à son corps et qu'il n'aura pas perdu en se sauvant du désastre... C'est évident... Puisqu'il est vivant, les vingt millions ne sont pas restés au fond de la mer...

— Et quel est le nom du bateau qui a recueilli ce Laborel ?

— Le *Bon-Pasteur*.

— Ah ! tant mieux... le *Bon-Pasteur* appartient à M. de Blancousard, et c'est nous qui fournissons à son armement... Ce ne sera certes pas la première fois que j'irai à son bord. Tout l'équipage me connaît.

— Le jeune homme en question n'est jamais venu à Marseille ; il sera donc bien embarrassé pour choisir son logement... Evitez-lui des frais d'hôtel, Monsieur Vipérin.

— C'est entendu.

— Une dernière question... Ce Laborel n'est-il pas un des naufragés du *Neptunius*, ce paquebot de la compagnie de Liverpool dont la perte a eu un si grand retentissement ?

— Oui.

— Mais alors... alors... alors, balbutia M. Vipérin, êtes-vous sûr que votre homme ait réellement survécu au désastre ?... Le *Bon-Pasteur* n'est entré au Lazaret de Marseille que depuis trois ou quatre jours... J'ai bien entendu dire, comme vous, qu'il avait à son bord vingt passagers du *Neptunius* ; mais jusqu'à présent aucun journal n'a donné leurs noms...

— Sans doute. Mais, entrant dans la Méditerranée, le *Bon-Pasteur* a fait escale à Gibraltar pour donner ces vingt noms à la commandature anglaise, qui les a immédiatement transmis par dépêche à Liverpool. Or, sachez-le, mon bon Monsieur Vipérin, le télégraphe

qui traverse l'Espagne n'a pas de secrets pour nous.

Le gérant des Docks du Commerce inclina la tête. En disant ces derniers mots, Leroué s'était levé ; son *socius* l'avait imité.

— Vous allez me trouver bien curieux, fit M. Vipérin, s'appêtant à les reconduire ; mais j'aurais encore un renseignement à vous demander...

— Parlez.

— Pouvez-vous me dire si, au Grand Conseil de l'Ordre, on a agité la question de l'admissibilité des laïcs à la candidature pour le Généralat ?

— Non, mon cher monsieur, non. On s'est occupé du prochain concile, de la question espagnole et de l'affaire des vingt millions ; le Conseil n'a pas eu une minute à consacrer à l'étude du point dont vous parlez, lequel est en instance depuis un an et qu'on porte à la révision de nos règlements. Vous savez que je dois prendre la parole dans ce sens ; car je suis d'avis que le plus petit de nos frères doit pouvoir aspirer, comme les plus grands, à la suprême dignité de la Compagnie.

— Certainement, Révérendissime. Il est, je ne dirais pas injuste mais illogique qu'un membre, qui sera peut-être le plus dévoué à notre sainte cause, soit exclu du Généralat parce qu'il n'a pas eu la bonne fortune de faire ses études théologiques. Que l'on en bannisse le simple coadjuteur temporel, l'homme marié, cela se conçoit ; mais celui qui a su conserver sa virginité, celui qui n'est lié aux hommes par aucun lien, celui qui par ses services a pu devenir *Coadjutor primus* !....

— Soyez sans crainte, Monsieur Vipérin, je serai votre avocat, dit Leroué, souriant et appuyant sur l'avant-dernier mot ; et c'est même afin de vous permettre de fournir le meilleur argument à ce sujet, que je vous ai chargé de m'aider dans l'accomplissement de ma mission. Que l'Ordre vous doive la conquête des vingt millions, et l'on sera bien obligé de reconnaître au Grand Conseil que les laïcs sont utiles à quelque chose.

— Merci, Révérendissime, dit M. Vipérin en pressant la main du Provincial, merci.

Et les trois jésuites se séparèrent. Le père Aulat passa le premier. Sur le seuil de la porte, pendant que son *socius* tournait le dos, Leroué glissa à M. Vipérin un bout de papier.

En descendant l'escalier, Aulat se disait en lui-même :

— Voilà la première fois que je prends mon supérieur en faute. Il m'a livré, sans y songer, la clef de M. Vipérin... C'est une maladresse ; car, si j'étais un autre, c'est-à-dire si je ne lui étais pas tout dévoué, je pourrais en abuser et mettre de temps en temps mon nez dans ses petits papiers.

De son côté, M. Vipérin avait attendu d'être tout-à-fait seul pour déplier le papier que Leroué lui avait glissé.

Enfin il l'ouvrit et lut :

— « Nouvelle clef : *Magnificat anima mea Dominum.* »

Quand et comment le Provincial avait-il écrit cela ?

CHAPITRE XXVIII

A BORD DU *Bon-Pasteur*

Le lendemain matin, dès la première heure, le *Bon-Pasteur* était à l'ancre dans le Port-Neuf de la Joliette; dès la première heure aussi, M. Vipérin était à bord.

Sur le pont du navire, le gérant des Docks du Commerce rencontra le capitaine, qui le salua froidement ; en revanche, le second ôta respectueusement sa casquette et, plein d'obséquiosité, alla à la rencontre du dévot personnage.

— Ce cher M. Vipérin ! dit-il ; je l'avais bien dit, qu'il viendrait nous voir dès notre arrivée !... On n'a pas besoin de l'envoyer chercher, quand il y a du bien à accomplir.

— Monsieur, fit l'autre, vous me comblez...

— Mais non ! c'est sans flatterie que je dis ça... D'ordinaire, vous ne venez à bord que la veille de l'embarquement, pour voir s'il ne manque rien au navire ; aujourd'hui, nous vous voyons chez nous avant même d'avoir mis pied à terre... Ce n'est pas pour l'armement, ce n'est pas afin de savoir ce qu'il y aura à fournir pour le prochain voyage, que vous êtes ici, à cette heure si matinale... Allons, avouez-le, mon bon Monsieur Vipérin.

— Mon Dieu, certainement, je ne suis pas venu dans le but de m'informer de vos besoins futurs ; car vous ne connaissez pas sans doute vous-même quelle sera votre nouvelle destination... C'est évident... Mais...

— Je parie, mon cher Monsieur Vipérin, que vous avez appris que nous avions des naufragés à bord.

— Oui... certainement... les journaux...

— Connu, connu !... Ne mettez pas cela sur le compte des journaux... Vous avez le flair des bonnes actions !

— Oh ! monsieur, c'est trop d'honneur.

— Eh bien ! oui, mon cher monsieur Vipérin, nous avons sept pauvres naufragés qui attendent une providence.

— Où sont-ils ? où sont-ils ?

— Hein ! qu'est-ce que je disais ? Quelle ardeur ! quel zèle !... Ah ! si les coquins, pour commettre le mal, ne savaient pas mieux dissimuler que vous pour faire le bien, on n'aurait pas besoin de police, et les crimes n'auraient jamais le temps d'être mis à exécution. Je vous disais donc que, des vingt naufragés du *Nep-tunius* recueillis par nous, il y en a sept absolument sans ressources...

— Soyez donc assez aimable pour me conduire auprès d'eux.

— Mais avec le plus grand plaisir, mon bon monsieur Vipérin.

Ce disant, le second remit sa casquette et passa devant le négociant, en le priant de le suivre. Tous deux descendirent ainsi dans un entre-pont ; sur leur passage les matelots se découvrirent. C'étaient pour la plupart des vieux loups de mer dont M. Vipérin avait servi maintes fois les superstitions, soit en leur apportant, au moment de se mettre en route, des médailles et des scapulaires bénis, soit en allant accomplir lui-même des vœux qu'ils avaient négligé de rendre et en portant en leur nom des « ex-voto » promis dans la détresse à « la bonne-mère de la Garde ». Pour chacun, M. Vipérin avait un sourire amical qui faisait épanouir d'une franche et brutale satisfaction les visages bronzés des matelots.

Dans le deuxième entre-pont, se trouvaient les sept malheureux dont le second avait parlé : parmi eux, Laborel ; les autres étaient deux Hollandais, trois Italiens et un Breton.

— Mes amis, leur dit le second en entrant dans le compartiment où ils se tenaient mornes et désolés, voici monsieur qui veut bien se charger de toutes les formalités qu'il y a à faire pour que vous soyez réintégrés dans vos patries respectives ; cela vous fera gagner du temps et vous évitera des tracas.

Les naufragés saluèrent avec une expression de profonde reconnaissance. M. Vipérin dit quelques mots à l'oreille du second, qui se retira.

L'homme de bien prit à part chacun des naufragés et leur glissa à chacun une pièce d'or pour les aider pendant le temps qu'ils auraient à rester à Marseille. Puis il s'informa des différents endroits où ils avaient à aller.

— Ne vous inquiétez de rien, leur disait-il ; prenez ce que vous avez et venez avec moi ; nous allons de

suite nous rendre où il faut pour obtenir votre départ immédiat et votre rapatriement.

Les naufragés n'avaient que les quelques vêtements qu'ils avaient pu sauver ; Laborel même portait une vareuse et un pantalon de laine brune qui lui avaient été donnés à bord. Aussi les bagages furent-ils vite faits.

En voyant apparaître sur le pont M. Vipérin, suivi des sept infortunés, le capitaine grimpa prestement sur sa passerelle ; le second, au contraire, s'approcha du groupe.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Nous partons, répondit le négociant, faire notre tournée aux consulats et à l'hôtel-de-ville ; ces braves gens ont hâte de retourner chez eux.

— Que Dieu vous rende tout le bien que vous faites, mon cher monsieur ! repartit le second, en serrant vivement la main moite de M. Vipérin.

Celui-ci, comme confus, se laissa étreindre ; puis, après avoir salué avec modestie, il repartit à la tête de ses sept protégés. Un canot, qui se tenait prêt au bas de l'échelle du navire, les conduisit à terre.

En quittant le port, le Breton eut le temps de dire à voix basse au second :

— Ah ! il peut se vanter de nous avoir tiré une belle épine du pied... Figurez-vous qu'il ne se contente pas de nous servir de guide et de patron auprès de l'autorité ; il nous a encore remis à chacun une pièce de dix francs pour subvenir à nos premiers besoins.

— Quel saint homme ! ne put s'empêcher de s'écrier le marin, envoyant un dernier salut à l'ex-associé de Boniface Simplet.

CHAPITRE XXIX

TRAME D'ARAIGNÉE

L'araignée tenait sa victime ; il ne lui restait plus qu'à envelopper de fils invisibles le frêle insecte tombé dans sa toile, afin de le réduire à l'impuissance et d'empêcher de sa part le moindre mouvement.

On était allé aux consulats hollandais et italien, et grâce à la protection de M. Vipérin qui s'était, pour ainsi dire, porté garant de l'état de dénûment des naufragés, ceux-ci avaient été inscrits immédiatement comme ayant droit au secours et à l'appui de leurs représentants nationaux. Le lendemain, ils devaient partir pour leurs pays.

Le Breton et Laborel, accompagnés par le gérant des Docks du Commerce, prirent ensuite la route de l'Hôtel-de-Ville. Chemin faisant, on causa.

— Où allez-vous ? demanda Monsieur Vipérin à Laborel.

— A Paris.

— Ah ! vous êtes Parisien, mon ami ?

— Non, monsieur, je suis de Bordeaux.

— Vous avez du moins votre famille à Paris, veux-je dire ?

— Je vous demande pardon encore, monsieur. Je vais à Paris pour... travailler.

— Vous avez, enfin, quelque recommandation ?... vous devez entrer dans une maison désignée ?

— Je me suis mal expliqué, j'ai l'intention de me rendre à la Capitale pour y chercher du travail.

— Pour chercher du travail ?.. Mais, mon jeune ami,

ce n'est pas une raison suffisante pour que l'on vous accorde un passage en qualité d'indigent. On ne rapatrie les gens que chez eux ; la ville, je le crains, ne vous prêtera pas son aide, malgré ma recommandation, pour vous faciliter un simple voyage.

— C'est vrai, dit le Breton, puisque vous êtes Bordelais, jeune homme, on ne peut que vous envoyer à Bordeaux.

— Comment ! mais si j'ai besoin d'aller à Paris ?...

— Puisque vous ne savez pas seulement à quelle porte frapper là-bas !... A ce compte-là, l'ami, vous n'auriez qu'à demander à faire un voyage en Chine !

— C'est vrai ; mais s'il faut que j'aille à la Capitale ?

— Est-ce que quelqu'un vous attend ?

— Non.

— Eh bien ! alors... Tiens, vous êtes un farceur, vous !

A ce mot de farceur, Laborel baissa la tête. Il comprit que le Breton avait raison. Bordelais, il ne pouvait que se rendre à Bordeaux.

A la rigueur, rien ne l'empêchait de demander son passage pour cette dernière ville et d'y aller trouver son frère qui constituait toute sa famille.

Laborel, on le sait, aimait beaucoup son frère Jacques le mécanicien ; mais M. Rameau, avant de mourir, lui avait confié une grande mission. Coûte que coûte, il lui fallait être au plus tôt à Paris, et Bordeaux n'est pas, tant s'en faut, sur la route de la Capitale. En outre, en admettant qu'une visite à son frère ne nuisît pas à l'accomplissement de sa mission, qui lui répondait qu'il trouverait Jacques dans le chef-lieu de la Gironde ? Jacques de son état était mécanicien à bord d'un paquebot français, la *Nouvelle-Héloïse*, et il lui arrivait souvent de rester des mois entiers hors de France.

Que ferait-il à Bordeaux, s'il n'y trouvait pas son frère ? Il y avait si longtemps qu'il avait quitté sa ville natale qu'il ne risquait pas d'y rencontrer beaucoup de connaissances... Il lui fallait donc quand même aller à

Paris. Mais M. Vipérin et le Breton le lui avaient certifié, l'autorité n'accordait pas de passage gratuit pour un voyage sans but bien déterminé. Il aurait certes pu dire qu'il possédait sa famille à Paris ; en aurait été obligé de le croire, puisque dans le naufrage il avait perdu tous ses papiers ? Mais, d'abord, il avait affirmé Bordeaux comme étant l'endroit où se trouvait sa famille ; et puis, Laborel ne savait pas mentir.

Or, pour se rendre à Paris il lui fallait au moins une centaine de francs, entre l'argent du voyage et les dépenses forcées qu'il aurait à faire avant de trouver Roger Bonjour. Le jeune homme prévoyait tout cela, n'ignorant pas qu'un nouveau venu dans la Capitale devait perdre du temps à s'orienter. Où trouver cette somme indispensable ?

— Ma foi, pensa-t-il en guise de conclusion à toutes ces idées qui s'étaient cahotées dans sa tête en moins de temps que nous avons mis à les exposer ; puisque je suis à Marseille, restons à Marseille. Trouvons du travail, mettons de l'argent de côté ; au besoin, informons-nous d'ici si Jacques est à Bordeaux, et, s'il y est, nous aviserons à ce qu'il y aura à faire dans le cas où nos économies ne s'amasseront pas au gré de nos désirs.

M. Vipérin n'avait pas perdu des yeux le visage de Laborel, qui parlait en lui-même tout en marchant ; on aurait dit qu'il suivait sur cette figure honnête toutes les péripéties de la lutte qui se passait dans le cerveau du jeune homme. En lui-même, à son tour, le gérant des Docks du Commerce trépignait de joie ! L'eroué ne s'était pas trompé, Laborel avait toujours sur lui les vingt millions, puisqu'il tenait tant à aller à Paris.

— Eh bien ! dit enfin M. Vipérin, vous semblez bien soucieux, mon jeune ami ; qu'avez-vous décidé ?

— Je n'irai ni à la capitale ni à Bordeaux. Je vais me chercher du travail ici, et, quand j'aurai gagné ce qu'il

me faudra, j'irai où je voudrais sans avoir à rendre de compte à personne.

— Jeune homme, fit le Breton, vous avez parlé comme un vrai sage.

— Vous allez chercher du travail à Marseille ? demanda le négociant... mais si j'osais vous offrir une place chez moi?...

— Une place chez vous ? s'écria Laborel, transporté de joie.

— Oui, j'ai besoin d'un employé pour la vente à mon magasin...

— Diable ! c'est que je ne sais pas si je serai votre affaire.

— Oh ! c'est un travail bien facile... Les Docks du Commerce sont assez vastes pour que vous puissiez choisir la partie qu'il vous plaira... Chaque commis chez nous, du reste, a sa spécialité, son rayon dont il ne sort pas ... En moins de huit jours, vous serez parfaitement au courant de l'article que vous aurez choisi...

Des larmes de bonheur brillaient dans les yeux du jeune homme.

— Malheureusement, continua M. Vipérin, c'est une place bien modeste, je ne suis pas le maître au magasin et je crains bien que les appointements fussent tout juste à vos besoins... Vous êtes sans famille ici, et la vie, je dois vous le dire, vous reviendra horriblement cher.

Le souci apparut de nouveau sur le front de Laborel ; une larme qui venait de perler au coin de son œil resta suspendue au bord de sa paupière.

— Tant pis alors ! murmura-t-il, je le regrette, mon bon monsieur ; mais, comme il faut absolument que je sois au plus tôt à Paris, je chercherai, dussé-je travailler de jour et de nuit, un emploi qui me permettra de vite réaliser mon projet... Néanmoins, je vous sais gré de votre complaisance ; permettez-moi de vous remercier encore de votre bonté.

— Ah ! si je commandais, exclama M. Vipérin, comme j'arrangerais cela !.. car, je ne vous le cache pas, mon ami, vous m'êtes très-sympathique... Mais voilà le malheur ; je ne suis qu'un simple gérant, je ne puis pas faire ce que je veux... Ce n'est pas moi qui fixe les appointements des employés, et, dans toutes ces grandes maisons où le personnel est nombreux, les salaires sont généralement des plus modiques....

— Oh ! monsieur, je comprends bien que cela ne dépend pas de vous... Vous m'avez déjà trop prouvé votre générosité et votre sympathie pour que je les mette en doute.

— Pourtant, fit tout-à-coup M. Vipérin, comme éclairé d'une lueur subite, il y a une combinaison... Oui... certainement... Si cela vous va, moi je ne demanderais pas mieux...

— Quelle combinaison ?

Les appointements sont de quatre-vingt-dix francs par mois... Je suis garçon... Je vis seul avec mon frère... Si vous voulez la table et le logement chez moi, je suis à votre disposition... En vous retenant trente francs, je serai à couvert. Vous pensez bien que je ne veux rien gagner sur vous... Il vous restera soixante francs ; ça vous va-t-il ?

Laborel ne put retenir une explosion de larmes de reconnaissance.

— Mais vous êtes donc la Providence ! s'écria-t-il... si cela me va ? Oh ! monsieur, mon bon monsieur ! oh ! que vous êtes bon de me tendre ainsi la main !... Sans me connaître !... merci, mille fois merci !

S'il n'avait pas été dans la rue, Laborel aurait sauté au cou de M. Vipérin.

En effet, quelle redevance il avait au négociant ! Grâce à lui, pensait-il, sur ces appointements desquels il aurait pu à peine sauver un louis par mois, il pourrait maintenant économiser une cinquantaine de francs. Dans deux mois, il pourrait être à Paris.

A ce moment, on était arrivé à l'hôtel-de-ville ; M. Vipérin fit obtenir au Breton un passage jusqu'à Quimper, et repartit avec Laborel, qui le proclamait son bienfaiteur.

L'insecte était bien pris et habilement lié dans la trame de l'araignée.

CHAPITRE XXX

GUSTAVE VAGABONDE

Gloria était furieuse : il y avait déjà deux jours que Gustave s'était échappé de chez elle, et n'était pas rentré. Aussi, dans sa colère, s'occupait-elle à découper un roman de Ponson du Terrail que Roger lui avait prêté et que Dussol avait retenu après elle ; car l'ouvrage était palpitant d'intérêt.

Il y avait bien une demi-heure qu'elle était là, étendue sur son divan, décousant, décousant encore, décousant toujours ; et tout en accomplissant cette jolie besogne, elle murmurait entre ses petites dents blanches :

— Ma parole d'honneur ! ce Gustave est d'un ridicule achevé... Je serais curieuse de savoir où il a passé ces deux dernières nuits... Ah ! quelle volée de coups de cravache il va recevoir en entrant !... Le polisson !... C'est que, si je le cingle, il est capable de me sauter dessus et de me mordre... Décidément, je laisserai mademoiselle Cravache dans un noble et saint repos... Je ferai une farce à mon vaurien ; je mettrai de la moutarde dans sa soupe, et je lui peindrai le nez et le der-

rière en bleu... Ça lui apprendra à me faire des infidélités !

Puis, comme tous les feuillets du volume étaient à terre, elle se leva, regarda son ouvrage, et s'écria :

— C'est pour le coup que l'on pourra dire avec raison que voilà un roman décousu... Jamais Ponson du Terrail n'a été aussi décousu que ça... Mais, à propos, il y a Dussol qui grille sur les charbons de l'impatience depuis que je lui ai assuré que l'auteur de *Rocambold* n'avait jamais rien écrit de plus saisissant... Je ne peux pourtant pas lui passer le volume dans cet état... Et Roger qui me l'avait recommandé comme la prunelle de ses yeux ?... Tout ça, c'est la faute à Gustave ; fripon de Gustave ! Bah ! je dirai à Roger que c'est le vent qui a décousu son livre... Le fait est qu'il fait dehors un fameux mistral !

En effet, dans la rue, le vent sifflait avec une violence extrême.

A l'instant, on frappa.

— Entrez, dit Gloria.

— C'est moi, madame, fit une soubrette soulevant la portière.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a, madame, que la marchande de comestibles a vu ce matin Gustave.

— Ah !... où ça donc ?

— Sur le toit d'une maison des Allées.

— Tiens ! est-ce qu'il se serait fait couvreur ?

— Des enfants qui se trouvaient sur une terrasse voisine l'ont aperçu aussi : et en le voyant se promener comme ça à travers les cheminées, ils se sont effrayés, ils ont poussé des cris, et Gustave a disparu.

— Ah ! gémit ironiquement Gloria, ce Gustave me fera mourir d'inquiétude et de chagrin !... Tenez, je ne veux plus désormais qu'on me parle de lui...

Le soubrette allait se retirer.

— Augustine, puisque vous êtes là, ramassez donc tout ce papier et mettez-le sur la table... Bien... Maintenant, descendez chez le relieur d'en face et priez-le de monter.

Pendant qu'Augustine accomplissait les ordres de sa jeune maîtresse, Gloria remit ensemble les feuillets épars du roman, huit par huit, très-régulièrement, mais sans prendre garde à rétablir l'ordre de la pagination : les quarante premières pages se suivaient, et la table des matières était à sa place.

— Voici le relieur, madame, dit Augustine introduisant un ouvrier.

— Combien me prendriez-vous pour relier ça ? demanda Gloria en s'adressant au nouveau venu.

Celui-ci prit dans sa main l'ouvrage défait, le considéra un moment, puis répondit :

— Cela vaut trois francs, madame.

— En voilà cinq.

— Et Gloria mit un écu dans la main de l'homme.

Le relieur allait prendre la monnaie, quand, ayant examiné plus attentivement le volume, il s'écria en tournant les pages :

— Par exemple ! qu'est-ce que cela signifie ?... 40, 113, 114, 237, 238, 99, 100... Il est joliment embrouillé votre livre !

— N'importe... Vous le relierez comme il est.

— Ah bah ! dit l'autre en écarquillant ses yeux ébahis.

— Gardez les cinq francs et faites ce que je vous dis...

Vous n'avez pas besoin de comprendre.

Et, avec un geste d'une noblesse théâtrale, elle congédia l'ouvrier stupéfait.

Augustine avait peine à garder son sérieux.

— Comme ça, fit Gloria avec un grand calme, Roger n'aura rien à dire : il m'avait donné un roman broché, je le lui rends relié... Quant à Dussol, c'est lui qui va trouver l'intrigue mystérieuse !

La joyeuse fille en était là de ses réflexions, quand

tout-à-coup on entendit sur le bois de la porte résonner comme un roulement. *Ran rrran rrrantanplan, rantanplantanplan rrrrran !*

— Ce n'est pas ça, exclama la petite folle, nous ne sommes pas convenus ainsi. Le dernier battement manque de force... Je parie que le locataire d'à-côté ne l'a pas entendu... Recommencez !

Les tambourineurs reprirent de plus belle leur roulement. *Ran rrran rrrantanplan ranranplantanplan rrrrrrrrrrran ! ! !*

— A la bonne heure !... Cette fois, vous pouvez entrer.

La porte s'ouvrit et donna passage à Leclerc, Roger et Dussol qui, s'avancant avec un ensemble automatique, ouvrant leurs jambes en trois compas démesurés, vinrent devant leur camarade, et la saluèrent jusqu'à terre, toujours en même temps et pleins de gravité.

Gloria rendit le salut en se reculant jusqu'au fond du salon ; puis elle indiqua aux visiteurs le divan, sur lequel ils allèrent tomber avec la mollesse de trois sacs de blé. Le coup fut si violent et si inattendu pour le pauvre meuble, qu'un de ses ressorts se détacha avec bruit à l'intérieur et vint tracer sur l'étoffe détendue outre mesure, un cercle d'un relief effrayant.

— Ce Dussol ! glapit Leclerc, il faut toujours qu'il détériore les ustensiles.

— Mais c'est toi qui as fait ce dégât ! fit le comique en protestant avec énergie.

— Bien sûr ? repartit le peintre. Alors ce sera Roger qui paiera les réparations.

— Des réparations ? s'écria Gloria... Jamais de la vie !... Il est splendide, mon divan, de cette façon... Vous voudriez refaire ce coup que vous ne le réussiriez pas ! Mais regardez donc, c'est magnifique !... On dirait qu'il y a une casserolle cachée là-dedans... Et vous parlez de pratiquer sur ce meuble vénérable une réparation sacrilège ?... Plus souvent !

— Sur ce, objecta Roger, laissons-là ce canapé recelleur... et que notre auguste amie nous donne des nouvelles de Gustave.

— Gustave ?... il est toujours dehors.

— Oh ! c'est affreux ! dit Leclerc.

— C'est indigne ! continua Dussol.

— C'est révoltant ! hurla Roger.

— Que faire ? demanda Gloria.

— Oui, murmura le chanteur du Casino ; comment ramener l'enfant prodigue ?

— Je propose de le faire annoncer par la voie des journaux, insinua Bonjour.

— C'est ça, c'est ça ! répondit le chœur.

— Eh bien ! rédigeons l'annonce.

— Bravo ! que Leclerc prenne la plume.

— Non, Gloria., à cause de l'orthographe.

— C'est dit, messieurs, j'accepte... Et maintenant, dictez.

— « Dans la journée du 14 janvier 1869, fit le peintre, il a été perdu un singe...

— » De bonne famille... répondant au nom de Gustave, et très-voleur.

— » Signalement : taille moyenne (de singe), nez camard, bouche rieuse, queue en trompette, démarche nonchalante et physique distingué...

— » Cet honorable quadrumane est facilement reconnaissable, grâce à la noble habitude qu'il a contractée, dès le biberon, de souffler sur toutes les bougies qu'il rencontre...

— » Le rapporter au bureau du journal qui se chargera, par sympathie et bonne amitié, de le transmettre à sa propriétaire...

— « Laquelle, dit Gloria tout en écrivant, prévient le public qu'elle n'entend pas répondre des vols ou autres crimes commis par le vagabond durant son absence du foyer domestique... » Est-ce tout ?

— Ma foi !... fit Dussol.

— Et la récompense honnête ? observa Leclerc.

— C'est vrai ! reprit le comique, que peut-on promettre de bien honnête en fait de récompense ?

— Attendez, s'écria Roger... « Douze chastes baisers seront déposés sur le front du... du... *restituteur* de Gustave par la propriétaire reconnaissante. »

— Ah mais ! je proteste ! dit Gloria.

— Elle a raison, remarqua le peintre, tu vas lui amener la moitié de Marseille.

— Comment ça ?

— Eh oui ! pour les douze baisers, ce sera à qui apportera à Gloria qui un sergent de ville, qui un portier... sans compter les locataires qui arriveront avec leur *vautour* sous les bras.

— Il y a moyen de tout arranger, observa Dussol. « Le *restituteur* de Gustave, en récompense du service rendu, recevra à son choix ou cinquante francs en monnaie de singe ou douze chastes baisers, que déposera sur son front la propriétaire reconnaissante, laquelle n'a pas encore atteint la soixantaine ».

— C'est ça ! dit Gloria.

— En effet, cette soixantaine jettera un certain froid sur l'ardeur des trop enthousiastes amateurs du beau sexe.

— A présent, il ne nous reste plus, fit Roger, qu'à envoyer l'annonce aux divers journaux... Gloria, es-tu en fonds pour te payer ce luxe ?

— Il me reste encore deux mille francs du second envoi du prince.

— Du patron de Gustave ?

— Oui.

— Tu vas bien, Gloria.

— Peuh ? trente mille francs pour lui être fidèle... Qu'est-ce que c'est ?

— En effet, murmurèrent en se regardant les trois bohèmes qui n'avaient pas eu souvent pareille somme à gaspiller ; en effet, ce n'est rien.

— Et quelle chienne de ville ! ajouta la joyeuse fille, on a toutes les peines du monde à dépenser son argent...

Gloria n'avait pas achevé cette phrase qu'un grand bruit se fit entendre du côté d'une des fenêtres de la chambre. Un singe, un véritable singe, venait de pénétrer par les persiennes entr'ouvertes et tapait avec rage contre les vitres.

— Gustave ! s'exclamèrent les quatre fous.

Dussol alla ouvrir, et l'animal se précipita à l'intérieur. C'était en effet un joli petit singe, d'une race offrant plusieurs points de ressemblance avec celle des chimpanzés, et que Gloria avait acheté sur le port à un matelot revenant des Indes. Elle voulait, avait-elle dit, avoir toujours auprès d'elle quelqu'un ou quelque chose qui lui rappelât le prince Ostroloff, et c'est pour cela qu'elle avait infligé au macaque le prénom du riche boyard.

A peine Gustave était-il entré que les bruyants écervelés se prirent par la main et dansèrent autour de lui une ronde aussi tapageuse qu'improvisée. Le singe, qui n'était pas, paraît-il, de très-bonne composition, et ne comprenait guère l'ovation dont il était l'objet, se mit alors à pousser des grognements aigus ; puis, voyant qu'au lieu de cesser le vacarme ne faisait que redoubler, il sauta sur Leclerc dont les cris dominaient encore ceux de ses camarades, et le frappa à grand coups au moyen d'un objet informe qu'il tenait à la main.

Cet incident eut le don d'arrêter le rondeau.

— Ah ça ! dit Gloria, qu'a-t-il encore *chipé* ?

Leclerc avait empoigné le macaque et lui prenait l'objet bizarre qui lui servait d'assommoir. C'était un manchon d'enfant. Mais Gustave, qui n'entendait pas être ainsi dépouillé de son bien, voulut alors se précipiter sur le manchon : heureusement Dussol le retint, au prix de quelques morsures de l'animal en colère, pendant que Roger et Gloria examinaient l'objet volé.

Il y avait de tout dans ce manchon : des noix, deux bouts de cigare, un lambeau de faux-col, un tuyau de pipe, des boutons de toute nature, un papier déchiré et jusqu'à une superbe perruque à cheveux blonds. Décidément, maître Gustave avait mis son vagabondage à profit.

On lui rendit ses noix, et l'on se partagea le restant de ses larcins. Gloria s'adjudgea le manchon, Dussol réclama la perruque en sa qualité d'artiste ; les autres lots, de moindre valeur, échurent à Roger et à Leclerc.

— Eh bien ! vous êtes généreux, vous autres ! dit le peintre à Dussol et à Gloria !... C'est tout ce que vous me laissez, à moi ? quatre boutons, un bout de cigare et un morceau de papier !...

— Ne te plains pas ! c'est un billet de mille !

— Ou un effet au porteur de la maison Rothschild !

— Ma foi, non ! mais c'est tout de même un papier bien curieux, continua Leclerc, qui s'était approché de la fenêtre pour mieux lire le papier dérobé par le singe.

— Qu'est-ce donc ?

— Une lettre d'amour ?

— Ou une note de blanchissage ?

— Rien de tout cela... Ecoutez....

Et Leclerc se mit à lire tout haut :

— « Cher frère, puisque le porteur de nos vingt millions est en votre pouvoir, il faut hâter la solution du problème qui m'est posé et que je vous ai appelé à résoudre avec moi. Les entreprises de ce genre ne gagnent pas à être traînées en longueur. Ne perdons pas notre temps à laisser le jeune Lab... » Ici, fit le peintre en s'interrompant, il manque un morceau...

Puis il reprit, tandis que les autres, devenus sérieux et attentifs, retenaient bien leur haleine :

« ... le rejoindre à Paris. Si nous voulons mener notre œuvre à bonne fin, il faut que nous profitons du carnaval qui commence demain. Voici mon plan, que je vous prie d'exécuter fidèlement, à moins que vous en

ayez un meilleur, et dans ce cas, vous voudrez bien me le communiquer. Notre jeune homme n'a pas la moindre connaissances des...

— De quoi ? demandèrent ensemble Dussol, Roger et Gloria, que cette lecture intéressait vivement.

— Il n'y a plus rien ; le reste de la lettre est déchiré.

— Voilà qui est étrange, dit Dussol... Cette lettre entre frères qui se disent « vous »...

— Et ces vingt millions, continua Roger, dont on parle comme d'une propriété reconnue et qu'il faut cependant atteindre ; car le problème qu'il s'agit de résoudre au plus tôt m'a tout l'air de signifier une acquisition plus ou moins licite, difficile à faire et ne souffrant aucun retard.

— Vingt millions ! fit Gloria en essayant de rire, savez-vous que ce n'est pas un sou.... Voilà une lettre qui me fait diablement venir l'eau à la bouche !... Si encore ils étaient pour moi, ces vingt millions !...

— Mes amis, voulez-vous que je vous le dise ? reprit le peintre... Ceci est tout simplement une correspondance entre filous... Les deux individus qui s'écrivent ainsi ne sont pas plus frères que Roger et toi, Gloria !... C'est leur manière de s'appeler entre eux dans cette bande... Je vous parie ce que vous voudrez que nous sommes sur la piste d'un vol, et notre devoir, à tous, est d'aller remettre ce papier entre les mains du procureur impérial.

— Oh ! pour ça, non ! s'écria le journaliste... Nous ferions la plus jolie boulette qu'on puisse faire... Aller mettre une affaire de vingt millions dans les griffes des hommes à Badinguet ?... C'est ça qui serait une sottise !... Nous ferions pincer peut-être nos flibustiers, mais à coup sûr les vingt millions n'iraient pas pour cela à leur propriétaire.

— Je suis de l'avis de Roger, dit Gloria, quoique je ne professe, moi, aucune opinion politique.

— Se méfier des Bonaparte, dit solennellement Bon-

jour, n'a rien de politique ; si tu n'étais pas une femme, Gloria, tu saurais que l'impérialisme n'est pas une opinion, mais un appétit...

— Enfin, je me comprends, et si je ne tiens pas à fourrer la justice dans nos histoires, c'est parce qu'il n'y a rien d'assommant comme d'être appelé en guise de témoin pour un procès... Non, non ! gardons nos papiers chez nous... Vois-tu, Georges, poursuivait-elle en s'adressant au peintre, ton procureur, il serait capable de me confisquer Gustave comme pièce à conviction... Qu'en penses-tu, Dussol ?

— Ma foi, je pense qu'il ne faut jamais empêcher les filous de faire leurs affaires, parce que, lorsqu'on se mêle d'être désagréable à ces messieurs, il peut vous en cuire. Moi, je suis partisan de l'immobilité à outrance... J'aimerais mieux aider un pick-pocket à faire le foulard que le signaler à un sergent de ville ; et si jamais dans ma vie je suis juré près d'une cour d'assises, j'acquitterai indistinctement tous les accusés, quels que soient les crimes qu'ils aient commis...

En ce moment, Gloria tenait la lettre mystérieuse :

— Tiens, dit-elle, Georges n'a pas tout vu... Il y a encore dans un coin : « à brûler après lecture. »

— Cela prouve que Gustave n'a pas laissé grand temps au voleur à qui il a volé ça.

Gloria passa le papier à Roger. Celui-ci y promena un moment son regard :

— Ah ! pour le coup ! exclama-t-il, c'est trop fort !

— Quoi ? firent les autres.

— Je jurerais que j'ai déjà vu quelque part cette écriture !

CHAPITRE XXXI

L'ART D'UTILISER LE FANATISME

Tandis que notre quatuor de toqués délibérait sur ce qu'il fallait faire de la lettre apportée par le singe de Gloria, M. Vipérin se promenait à grands pas dans son bureau, froissant avec colère entre ses mains un morceau de papier :

— Maudit soit le mistral ! disait-il à demi-voix et comme se parlant à lui-même ; maudit soit mon stupide empressement à prendre connaissance, même dans la rue, de tout ce qui a rapport à cette affaire !... Enfin ! il n'y a que demi-mal... Il vaut mieux après tout que ce soit ce singe échappé à quelque savoyard, plutôt qu'un particulier, qui ait finalement attrapé ce que la violence du vent m'a arraché de l'épître du Provincial... Heureusement aussi, j'ai eu le temps de la lire, et, si je ne parle pas au père Leroué de cette ennuyeuse aventure, il n'en saura jamais rien... et puis, quelle chance encore que ce qui me reste soit précisément ses instructions !... Si par hasard le singe n'avait pas déjà mis en mille pièces le lambeau qui est en sa possession, je ne crois pas, d'après ce que je me souviens, que personne puisse y comprendre quelque chose... C'est égal, une autre fois je ne lirai plus mes lettres dans la rue, par un temps de mistral !

Après avoir ainsi bien tempêté, M. Vipérin relut une dernière fois ce qui lui restait de la lettre du Provincial, et puis, jeta dans le foyer le morceau de papier.

La pendule du bureau marquait quatre heures.

— Allons, fit le négociant, il est temps de monter à l'Asile.

En ce disant, il s'enveloppa d'un immense mac-farlane rapé, et descendit au magasin.

Tous les employés étaient à leur ouvrage. M. Vipérin passa près d'un comptoir où se tenait un jeune homme de vingt-trois à vingt-cinq ans environ. le regarda par-dessus ses lunettes à verre fumé et lui dit :

— Racasse, voulez-vous venir m'accompagner à la congrégation ?

— Je suis à vos ordres, monsieur Vipérin.

L'employé ôta vivement sa blouse, alla dans une petite pièce retirée qui servait de garde-robe aux commis, et revint au bout d'une minute, tout prêt à sortir.

Une fois dans la rue, M. Vipérin passa familièrement son bras sous celui de son subordonné, et engagea la conversation :

— Racasse, que dites-vous de Laborel ?

— Je le trouve un peu sournois, monsieur... Cependant voilà trois mois bientôt qu'il est au milieu de nous : il devrait, il me semble, être plus familier...

— A quoi attribuez-vous cette réserve ?

— Faut-il vous le dire, monsieur Vipérin ?

— Certainement, puisque je vous le demande.

— Eh bien ! je ne crois pas que Laborel soit pieux... Du reste, vous devez savoir à quoi vous en tenir à ce sujet, puisqu'il habite chez vous.

— Cela n'est pas une raison, mon ami... L'Asile, vous ne l'ignorez pas, me prend tout le temps que me laisse le magasin, et il n'est pas dans mes habitudes de surveiller mes employés... Je vous dirai même que je n'ai jamais pensé à savoir si Laborel va ou ne va pas à la messe.... Selon moi, c'est un très-brave garçon ; le dimanche matin, il sort ; j'ai tout lieu de croire que c'est pour assister aux saints offices. Je sais pertinemment qu'il s'est rendu très-souvent à la colline de N.-D. de la Garde...

— Mon Dieu ! monsieur, ce n'est pas cela qui prouverait quelque chose ; bien des personnes vont à la col-

line pour le bon air, pour le coup d'œil, pour voir arriver les vaisseaux... Vous m'avez demandé mon avis ; mon avis est que Laborel est au moins un indifférent...

— Racasse, vous m'étonnez.

— Et tenez, si vous me permettiez de vous communiquer jusqu'au bout le fond de ma pensée, je vous dirais que...

— Mais sans doute, mon ami, parlez.

— Je vous dirais que l'autre jour, malgré vos récentes recommandations, on parlait religion entre employés au magasin ; quelqu'un faisait l'éloge des missionnaires de la compagnie de Jésus qui vont, au prix de leur vie, enseigner la foi aux peuplades sauvages du Nouveau-Monde. Laborel nous écoutait sans rien dire ; il était facile de voir, au rouge qui lui montait aux joues, qu'il était loin de partager notre respectueuse admiration ; enfin, à un moment, il n'a plus pu se tenir, et avec une expression... une expression de haine, monsieur Vipérin, il a fait : « Oh ! les jésuites ! les jésuites ! »...

— Vous avez sans doute mal interprété le sens de ses paroles... N'a-t-il rien ajouté ?

— Rien, monsieur ; il nous a regardés avec un air de compassion méprisante, et s'en est allé.

— Eh bien ! Racasse, mon cher ami, je persiste à ne pas juger comme vous Laborel.

— Pourtant, monsieur Vipérin.

— Vous vous êtes trompé sur le sentiment qui lui a dicté les mots très-naturels que vous venez de me rapporter et sur lesquels, en définitive, il est impossible de baser un jugement.

— Oui, mais, monsieur, le ton fait la chanson.

— Il est si facile de se méprendre sur une simple intonation.

— Si vous aviez été là, cependant, vous auriez vu...

— Si j'avais été là, interrompit M. Vipérin avec une certaine sévérité dans la voix, il est probable que vous

n'auriez pas parlé de religion... Voilà trois mois que je vous répète à tout instant que ce sujet doit être banni de vos conversations. J'ai pris l'avis de l'aumônier de l'Asile; et, comme moi, il pense que c'est profaner les choses saintes que de les discuter dans une maison de commerce... Notre Seigneur a chassé les marchands du temple; croyez aussi qu'il n'aurait pas laissé les prêtres s'établir et prier dans les boutiques de Jérusalem; pour la millième fois, je vous défends expressément de vous occuper de piété au magasin, quand même cela serait pour y professer les opinions les plus édifiantes.

L'employé baissait la tête sous ces reproches; on eût dit qu'il les subissait à contre-cœur, sans pouvoir se les expliquer.

— Je suis très-peiné, continua le négociant, d'apprendre que l'on transgresse mes ordres... Quant à ce que vous me dites, j'en suis étonné encore davantage... Laborel m'a demandé hier à entrer dans la congrégation.

Racasse leva le front, et sa bouche exprima un léger sourire d'incrédulité.

— Il aspire, appuya M. Vipérin, à faire partie même de l'archiconfrérie des Chérubins.

— Par exemple ! s'écria l'employé avec indignation.

Le coup avait porté. A ce qu'il paraît, Racasse savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les sentiments religieux de Laborel. Un moment, le doute s'était glissé dans sa pensée : pour lui, il était évident que le jeune naufragé avait été admis, malgré son impiété, par commiseration chez M. Vipérin, dont la bienfaisance allait ainsi jusqu'à s'étendre sur un incrédule; pendant l'absence d'une seconde, il avait cru que son patron voulait s'amuser; mais quand il avait vu le gérant des Docks du Commerce lui parler très-sérieusement, son esprit s'était révolté à l'idée que Laborel était un misérable hypocrite, abusant de la bonté de M. Vipérin et se faisant passer à ses yeux pour un garçon très-dévo.

Le fanatisme, qui aveuglait Racasse, l'empêchait de

voir le piège que lui tendait son patron. Si M. Vipérin (le lecteur l'a compris) avait interdit à ses employés de faire au magasin le moindre étalage de leur foi, c'était parce qu'il ne fallait à aucun prix que Laborel s'aperçût du degré de piété exagérée qui animait tout le personnel. Ah ! s'il avait été possible de changer du jour au lendemain cette masse d'employés, le *coadjutor primus* n'eût pas hésité à accomplir ce sacrifice inouï, tant il était dévoré de l'ambition que l'on sait, tant il était résolu à seconder par n'importe quel moyen le Provincial Leroué dans l'accomplissement de sa mission !... Or, puisqu'on était obligé de se montrer dévot, il fallait au moins ne pas paraître jésuite. Mais le commis, qui n'était pas au courant des trames ténébreuses de M. Vipérin, pouvait-il comprendre le motif de ces ordres subits ? Était-il seulement à même de remarquer la coïncidence de l'interdiction des conversations pieuses avec l'arrivée de Laborel ?

Racasse, lui, ne voyait qu'une chose : le naufragé du *Neptunius*, dont l'absence de tout sentiment religieux était notoire, cherchait à pénétrer dans le Temple, c'est-à-dire dans la Congrégation ; bien plus, il voulait sonder les mystères sacrés du Saint des Saints, c'est-à-dire de l'archiconfrérie des Chérubins, cette Congrégation au milieu de la Congrégation, ce choix de fidèles fait parmi les fidèles de l'Asile de l'Adolescence. Pour le naïf Racasse, Laborel était un nouvel Héliodore, animé par quelque secret et criminel dessein, qui prétendait violer un sanctuaire interdit aux profanes ; et, dans son fanatisme, le jeune employé n'aspirait plus qu'à devenir un ange exterminateur, à saisir les verges de la Bible, et à montrer au grand-prêtre M. Vipérin Héliodore-Laborel dans toute l'horreur de son impiété.

— Alors, comme cela, répéta-t-il, ce Laborel vous a demandé à faire partie de la Congrégation ?

— Oui, mon ami, et je ne vois pas d'inconvénient...

— Oh ! monsieur ! vous ne vous opposeriez pas à son admission ?

— Mais non, Laborel me paraît parfaitement digne d'être des nôtres.

— Digne ? digne ?... C'est affreux, monsieur Vipérin !... Ce garçon vous trompe, il vous a toujours trompé ; c'est un monstre d'hypocrisie ?

— Racasse, vous déraisonnez.

— Je déraisonne ?... Interrogez tout le magasin, et vous serez édifié... Mais sachez donc, monsieur, qu'on ne l'a pas vu une seule fois se signer avant de se mettre à la besogne !

— Mon ami, ne vous emportez pas ainsi... Si Laborel est ce que vous affirmez, il ne vaut pas la peine que vous vous fassiez à son sujet tant de mauvais sang... L'un de nous deux est dans l'erreur... Vous prétendez, vous, que votre camarade est enclin à tous les vices.

— Je n'ai pas dit cela, ne l'ayant jamais fréquenté ; mais, vu son irréligion et sa fausseté, je le tiens maintenant pour un misérable capable de tout...

— Je vous en prie, mon ami, modérez vos expressions....

— Oh ! disait en lui-même le malheureux Racasse, il le défend ! il ne me croit pas !

Puis, fit tout haut le jeune employé :

— Eh bien, monsieur Vipérin ! permettez-moi de le fréquenter pendant quelques jours hors de la Congrégation avec plusieurs de vos commis de l'Asile...

— Certainement. Je ne pense pas que vous puissiez perdre votre âme en compagnie de Laborel... Mais dans quel but me demandez-vous cette autorisation ?

— Parce que.... parce que voici le carnaval qui commence... et j'ai la conviction que cette période de libertinage donnera à votre protégé l'occasion de nous laisser voir tous ses mauvais penchants.

— Parfait, mon ami, dit M. Vipérin en souriant ; cependant... pour que votre projet, qui, je le reconnais,

est louable, fût logique jusqu'au bout, il faudrait que je m'amusasse avec vous... Mais je suis bon prince : si vous découvrez en Laborel quelque vice capital, comme des habitudes de luxure, d'ivrognerie, je m'en rapporterais à vous... Seulement soyez habile ; car je crains bien que toutes vos séductions se brisent contre la vertu de celui que vous appelez mon protégé.

Racasse avait conçu tout un plan. Il lui semblait difficile de faire constater à M. Vipérin que Laborel se livrait à la fornication ; en revanche, rien n'était plus commode que de montrer au négociant son protégé en état d'ivresse, et le jeune fanatique ne doutait pas que Laborel fût au moins enclin au cinquième des péchés capitaux. A ses yeux d'homme abêti par la dévotion, il était impossible d'être honnête sans piété ; pour lui il n'y avait que la religion qui fût susceptible de mettre un frein aux passions humaines.

M. Vipérin regardait avec un voluptueux sourire son employé en proie à l'inquiétude et aux plus amères réflexions. Ce contentement du félin qui joue avec une souris, et que Racasse ne pouvait comprendre, ne réussissait qu'à exciter davantage le naïf congréganiste.

— Ainsi, dit-il après un temps de silence, c'est convenu, vous nous laissez carte blanche ?

— Sans doute. Je vous autorise à tout, tellement je suis sûr que vous ne réussirez même pas à mettre Laborel en gaité !

— Monsieur Vipérin, répliqua Racasse en qui grondait sourdement la haine et dont l'œil lançait des éclairs de colère ; monsieur Vipérin, nous vous l'apporterons ivre-mort.

On venait d'arriver à la porte de l'Asile de l'Adolescence ; le gérant des Docks du Commerce et son employé en franchirent le seuil, en faisant un grand signe de croix,

CHAPITRE XXXII

LES BIENFAITS DE M. VIPÉRIN

Quand, vers le milieu d'octobre, Laborel était entré en qualité de commis aux Docks du Commerce, son intention était de n'y rester que deux mois ; mais le jeune homme avait compté sans quelques besoins urgents qu'il n'avait pas prévus, et sans la perfidie des jésuites dont il était loin de se méfier.

La modique somme que M. Vipérin retenait à Laborel pour sa nourriture et son logement laissait à l'employé une cinquantaine de francs par mois. Dès le premier jour, Laborel avait eu besoin de vêtements et de quelque linge ; il ne pouvait pas décemment aller au magasin avec les effets de bord qu'il devait, après son naufrage, à la charité des matelots du *Bon-Pasteur*. M. Vipérin — sa providence ! — lui avait fait immédiatement avoir pour quatre-vingts francs tout ce qu'il lui fallait, et les économies du premier mois avaient servi à payer une partie de cette dette de nécessité.

A la fin du second mois, sous prétexte qu'il avait fait une vente exceptionnelle, le gérant lui donna, à titre de prime d'encouragement, une gratification d'un louis. Laborel comprit bien que ce bon M. Vipérin s'efforçait, par tous les moyens en son pouvoir, de hâter l'heure où il ne lui aurait plus de redevance. Comme il bénit ce jour-là son généreux bienfaiteur ! avec quelles larmes de joie et de reconnaissance il accepta cette pièce de vingt francs !

Le lendemain, quand il fit son compte de l'argent reçu à la vente, il trouva à son tiroir un déficit de vingt-deux francs et quelques centimes. Un de ses camarades

l'avait-il volé ? ou bien s'était-il trompé en faisant à la pratique un change de monnaie ? Laborel ne pouvait s'arrêter à la première hypothèse ; lui seul avait les clefs de son comptoir, et, du reste, il ne s'était pas absenté une minute de toute la journée. Evidemment, l'erreur venait de lui ; il crut se rappeler qu'à tel moment, après la générosité de M. Vipérin, il était resté un bon quart d'heure sous le coup d'une émotion indicible, et que pendant ce temps il avait fait une vente. C'était une fatalité dont il était victime.

Le fidèle commis, tout en accusant son mauvais destin, ne parla à personne de sa mésaventure, et, le cœur serré, mit de sa poche ce qui manquait à sa recette. Et le soir, quand Laborel vida son tiroir à la caisse, M. Vipérin se frottait les mains ; il est vrai qu'on était en décembre, et qu'il commençait à faire froid.

Ah ! M. Rameau, en mettant le jeune homme en garde contre les jésuites, aurait bien dû lui expliquer que l'ordre comportait des membres de deux catégories ! Pouvait-il, l'innocent, voir un sectaire de Loyola dans un être comme lui, sans soutane, vêtu en civil, et surtout dans un homme qui lui témoignait et lui prouvait tant d'affection.

Donc, au bout de deux mois, Laborel avait à peine une trentaine de francs de côté.

Nous sommes maintenant au jour où M. Vipérin a eu avec Racasse la conversation qui fait l'objet du précédent chapitre. Il est sept heures du soir. Le gérant des Docks du Commerce, de retour de l'Asile de l'Adolescence, termine son courrier dans son petit bureau de l'entresol.

La dernière enveloppe fermée, M. Vipérin sonne et demande Laborel. Le jeune homme s'empresse d'accourir auprès de son patron.

— Mon ami, dit le négociant, nous sommes aujourd'hui le 16 ; votre mois est échu... Voici vos cinquante francs.

Le commis prenait la somme et comptait en lui-même qu'il ne lui restait plus que vingt francs à gagner pour pouvoir effectuer son voyage de Paris, lorsque M. Vipérin, mettant devant lui les cinq beaux napoléons d'or, ajouta en souriant avec un air plein de bonté :

— Votre mois, mon cher Laborel, a le tort de ne pas finir en même temps que celui des autres employés... C'est pour cela qu'au premier janvier vous n'avez pas reçu d'étrennes... Permettez-moi donc, mon ami, de réparer cet oubli, bien que le jour de l'an soit un peu passé.

Laborel était littéralement ébahi ; il n'osait pas prendre les cent francs étalés sous ses yeux.

— Mais, balbutia-t-il, je ne suis au magasin que depuis trois mois...

— Ceci est mon affaire, répondit le négociant, de la voix d'un homme de bien savourant sa bonne action.

— Oh ! monsieur ! s'écria Laborel tombant aux genoux du jésuite et lui baisant les mains... Oh ! jamais je ne pourrai vous rendre tout le bien que vous me faites !

— Mon ami, fit simplement M. Vipérin en relevant son employé, soyez assez bon pour aller porter en toute hâte mon courrier à la grande poste.

Et, en même temps, il lui mit les cent francs et sa correspondance dans les mains.

Laborel partit comme une flèche.

Quand il revint, il était sept heures et demie. Le magasin fermait à huit.

Pendant que les autres commis allaient verser à la caisse le produit de leur vente de la journée, Laborel prit un numéro du *Sémaphore* qui errait par hasard sur son comptoir et se mit à lire.

La chronique locale racontait, avec force détails, l'histoire d'une arrestation nocturne de l'avant-veille. Les voleurs avaient à moitié étranglé au moyen d'un lasso, un malheureux passant attardé et l'avaient ensuite

dépouillé ; le journaliste faisait remarquer que ce n'était pas la première fois que de pareils faits se produisaient, et sa chronique, semée de piquantes observations, donnait la chair de poule aux lecteurs. Les sinistres bandits, connus sous le nom des *étrangleurs*, avaient trouvé un écrivain de talent à la fois consciencieux et spirituel, qui savait charmer l'abonné, tout en le remplissant d'épouvante au récit de leurs terribles exploits.

— Allons, se dit mentalement Laborel, il paraît qu'il ne fait pas bon de s'aventurer le soir dans les rues écartées.

Il allait quitter le journal, quand il eut l'idée de jeter un coup d'œil sur la page réservée aux nouvelles maritimes. Il la parcourait négligemment ; soudain son regard s'arrêta surpris au bas d'une colonne.

Laborel venait de lire ces mots :

« Navires à destination de Marseille, signalés à Gibraltar : La *Nouvelle-Héloïse*, de Bordeaux, tr.-m., venant de Bourbon. »

— Oh ! quel bonheur ! fit à part lui le jeune homme... Je vais donc embrasser Jacques avant huit jours... Mon voyage à Paris peut bien être encore différé d'une semaine !

CHAPITRE XXXIII

UN ANGE DÉCHU

Lorédan Lavertu, dit *Balibus*, était la crème des bons garçons. Pendant son enfance et une partie de son adolescence, il avait fréquenté assidûment l'Asile sur lequel l'archange Vipérin étendait ses ailes protectrices ; les

directeurs de la Congrégation avaient même fondé sur lui de grandes espérances, puisqu'ils étaient allés jusqu'à le recevoir membre de l'archiconfrérie des Chérubins. En effet, Lavertu, tant qu'il avait été enfant, avait toujours éprouvé un plaisir inouï à venir à la Congrégation : les jeux de l'Asile n'avaient jamais eu boute-entrain pareil à lui.

Il convient de dire ici ce qu'était l'Asile de l'Adolescence : un grand établissement tenant un peu du collège, un peu de l'église et un peu du cercle ; y venait qui voulait, après admission, bien entendu. Figurez-vous un immense lycée, encaissé dans un grand pâté de maisons. Pour y pénétrer, une simple petite porte ; de telle sorte que, vu de l'extérieur, l'Asile paraissait tout à fait insignifiant. Mais une fois que l'on avait franchi le couloir, on se trouvait tout à coup dans une très-vaste propriété, habilement dissimulée aux yeux des indiscrets ; pour arriver à résoudre ce problème, cacher au cœur même d'une grande ville tout un gigantesque collège avec son corps de bâtisse, sa chapelle et ses nombreuses cours, les fondateurs de l'Asile de l'Adolescence avaient d'abord acheté une petite maisonnette donnant sur une ruelle étroite et tranquille et appartenant à l'île de maisons convoitée par eux ; c'était là qu'habitait, avec son frère, Borromée Vipérin. Puis petit à petit, suivant le système progressif d'envahissement dans lequel les jésuites sont si experts, on avait acquis toutes les maisons particulières de l'île ; quand on avait été ainsi maître de cet énorme carré d'immeubles, on avait enlevé aux maisons leurs jardins intérieurs, qui, fondus en une seule cour d'une étendue prodigieuse, avaient constitué le terrain sur lequel avait été bâtie la Congrégation. Un petit couloir, percé sur la rue principale, y donnait accès.

Toutes ces maisons particulières, étant la propriété des fondateurs de l'Asile, formaient à son entour comme une muraille impénétrable, que nul ne songeait à sonder, n'y voyant effectivement qu'un ilot d'habitations

très-ordinaires. Il est inutile d'ajouter que, malgré ce réseau déjà formidable, les architectes avaient édifié à l'intérieur un véritable mur circulaire, nouveau rempart élevé contre les regards des locataires extérieurs, lesquels étaient pourtant choisis avec le plus grand soin. — Ainsi, on le comprend, il était impossible de soupçonner seulement l'existence de la Congrégation, que ne trahissait même pas la chapelle, spécialement construite sans le moindre petit bout de clocher. Les fondateurs de l'Asile disaient qu'il faut toujours se cacher pour faire le bien.

Intérieurement, l'Asile de l'Adolescence était organisé de façon à retenir, par toutes sortes de jeux et de distractions, les jeunes gens qui y étaient une fois amenés. La propriété se divisait en des myriades de cours disposées pour des milliers d'amusements : gymnastique, tremplins, bascules, jeux de quilles, de boules, de volants, de barres; sans parler des grandes promenades ombragées par des pins. On y trouvait même un café, avec consommations de premier choix livrées au prix de revient, et salle de billard où l'on n'avait à payer ni l'heure ni le gaz. L'administration de l'Asile ne gagnait pas un centime sur les congréganistes, lesquels n'avaient pas à dépenser seulement le prix de la plus minime quantité. Dites après cela que ce n'est pas magnifique, la bienfaisance !

En vérité, aux douze heures accordées pour la récréation, le règlement avait bien mêlé deux heures d'offices et de prière qui se passaient à la chapelle ; mais les jeunes gens gais et naïfs comme Lavertu se souciaient peu de cet intermède, qui, en définitive, était vite passé. Pour eux, l'important était de bien s'amuser, et nulle part, dans la bonne ville de Marseille, on ne trouvait tant de distractions réunies. Le dimanche surtout, l'Asile était comble de jeunes commis, de collégiens en sortie, qui venaient payer volontiers de deux heures de piété toute une journée de jeux et de plaisirs.

Lorédan avait donc été promu un beau jour au grade de Chérubin, distinction à laquelle, hâtons-nous de le dire, il était parfaitement indifférent. Malgré ce titre qui comportait en lui une obligation à toutes sortes de vertus, le jeune homme avait fait, en dehors de l'Archiconfrérie, une connaissance intime à laquelle il consacrait toutes ses soirées ; néanmoins, comme le trapèze et le jeu de barres avaient pour lui une attraction irrésistible, il continuait à fréquenter l'Asile aussi assidûment que par le passé, donnant ses jours à la Congrégation et le reste de son temps à la connaissance intime. Il coulait ainsi une existence heureuse que se partageaient en portions égales les tours de force et les tendres baisers.

Malheureusement ici-bas tout a une fin, même les joies de la gymnastique mêlées aux voluptés de l'amour. M. Vipérin, informé de la vie en partie double menée par le congréganiste, lui adressa, au sujet de la connaissance intime, quelques observations bien senties. Lavertu, trouvant étrange qu'on lui reprochât la seule distraction qu'il n'avait pas trouvée à l'Asile, fit observer avec d'interminables bégaiements, — le Chérubin était bête, — que, du moment que l'Administration favorisait le jeu et la boisson, elle pouvait bien supporter chez lui la satisfaction extérieure d'un besoin de jeunesse, d'autant plus que le cas n'était pas prévu par le règlement ; M. Vipérin répliqua que le règlement n'avait rien à faire dans ces explications, que la morale s'opposait à laisser figurer ce cas d'exclusion sur le susdit règlement et que c'était sous-entendu ; Lavertu objecta de nouveau qu'il ne pouvait pas deviner les sous-entendus, qu'après tout sa connaissance intime était une charmante personne, très-honnête, fort laborieuse, et qu'il ne pouvait que gagner à sa fréquentation ; à quoi le directeur de l'Asile répondit qu'il n'avait pas à entrer dans ces détails, que l'honnêteté était incompatible avec la violation du célibat, que le règlement c'était lui, et, finalement, somma Lavertu d'avoir à choisir entre le

trapèze et sa connaissance intime. Il n'y avait pas à chercher un biais. Le Chérubin prit son menton dans sa main, pesa mûrement en son esprit les plaisirs du trapèze et les douceurs de la connaissance intime, réfléchit à l'importance de la détermination qu'il allait prendre, et opta pour mademoiselle Frisolette.

Alors l'archange Vipérin, roulant derrière ses lunettes des yeux remplis d'éclairs, avait d'un geste solennel montré la porte à Lavertu, et le Chérubin, sans attendre une injonction verbale, avait prestement gagné la rue, abandonnant ses blanches ailes à la pudibonde congrégation. M. Vipérin, n'ayant pas d'épée flamboyante sous la main, se contenta de donner le nom du nouveau Lucifer au portier de l'Asile, et ce fut ainsi que papà Bobinot fut chargé, au fond du couloir, de remplir à l'égard de Lavertu le rôle, terrible et plein de grognements, d'ange exterminateur.

Or, le jour où le gérant des Docks du Commerce avait gratifié Racasse d'une remontrance et Laborel d'une étrenne de cent francs, Lorédan Lavertu, dit *Batibus*, la tête soigneusement entourée d'un cache-nez, les mains dans les poches d'un pardessus fourré, se promenait en tapant du pied devant une maison d'une petite rue assez tranquille.

— Je... je... crois que Cla... Cla... Cla... Clarisse me fait po... po... poser ! murmurait-il entre ses dents qui claquaient de froid.

De fait, il y avait une bonne heure qu'il était là, à monter la garde.

Tout-à-coup, apparurent au coin de la rue trois jeunes gens qui arrivaient en sifflotant. Lavertu jeta sur eux un regard à la dérobée.

— Bi... bi... bigre ! fit-il, c'est le ma... ma... mari !

Et, accomplissant un demi-tour à gauche, il s'éclipsa prudemment dans un corridor qui se trouvait ouvert par un heureux hasard.

Il venait à peine de se réfugier là, que les jeunes

gens dont la venue avait eu le don de le mettre en fuite, passèrent devant lui, et il put entendre les paroles suivantes :

— Ma foi, disait l'un des trois camarades, je donnerais bien volontiers la tête de Roger pour savoir seulement en quoi, comment et contre qui cette bande de scélérats va profiter du carnaval.

Ce mot *carnaval* fit bondir Lavertu.

— Pé... pé... peste, dit-il dans son coin ; voilà le ca... ca... carnaval qui co... co... commence, et je n'ai... pas le sou !

Le malheureux allait entamer sur la pauvreté toute une série de vastes réflexions, lorsque soudain une porte s'ouvrit à côté de lui, un flot de lumière en jaillit et une jeune ouvrière se montra, un carton à la main.

Lavertu se précipite sur le trottoir ; mais il y fut aussitôt rejoint par la grisette qui s'écria :

— Parbleu ! j'en étais sûre, c'est Lorédan !

— Oui, c'est moi.. Et... et... et après ? D'où viens-tu... tu... tu... Frisolette ?

— Je viens de rapporter un chapeau à une pratique. Et toi, que faisais-tu dans ce corridor ?... caché ?... car, pour peu que je t'aie vu, j'ai bien remarqué que tu avais l'air de te cacher !

— Moi ? pas... pas... pas du tout... J'a... j'a... j'attendais un de... de... de mes amis.

— Lorédan, dit mademoiselle Frisolette en prenant un air sévère, prenez garde à vous si vous me mentez... Depuis quelques jours, je vous trouve des allures très-suspectes.

— Sus... sus... susp... sus... pectes ? répéta Lavertu, avec effroi.

— Lorédan, si je vous surprends jamais en flagrant délit d'infidélité, je vous arracherai les yeux... Ainsi, méfiez-vous, et ne venez pas me dire après que tu n'étais pas prévenu !

En parlant de la sorte, mademoiselle Frisolette avait eu un geste de menace ; Lavertu était atterré.

— Fri... Fri... Frisolette !... Je te ju... ju... jure bien...

Mais la petite modiste avait disparu avec son carton dans la brune qui commençait à s'épaissir, et, regagnant son atelier, avait planté là son infidèle amant.

Celui-ci voulut se lancer à sa poursuite pour la convaincre de son innocence et lui faire mille serments. Malheureusement, son trouble avait été tel et Frisolette avait été si agile qu'il lui eût été difficile de la reconnaître parmi les ombres fugitives qui allaient et venaient, s'entre-croisant dans le lointain.

Enfin, après s'être orienté tant bien que mal, il crut apercevoir sa maîtresse dans une silhouette qui trottait à une cinquantaine de pas. Prendre son élan et aller tomber auprès d'elle fut pour lui l'affaire de quelques sauts. Horreur ! c'était un père capucin, qui, la besace au bras, regagnait son couvent.

L'infortuné Lavertu, maudissant son sort, se tournait brusquement pour rebrousser chemin, quand, nouvelle fatalité dans ce mouvement un peu maladroitement accompli, il se heurta avec force contre un passant.

— Pa... paré... par exemple ! exclama-t-il... C'est Ra... Ra... Racasse !... Pardon, mon cher, tu viens de l'A... l'A... l'Asile ? aurais-tu ren... rencontré Frisolette ?

— Monsieur Lavertu, vous savez que vous êtes un inconnu pour moi... Veuillez me faire le plaisir de me laisser passer.

— As-tu ren... rencontré Frisolette ?

— Monsieur Lavertu, je ne fraye pas avec vos impures connaissances.

— As-tu... tu fini de m'appeler Mon... Monsieur ?... Vous êtes donc toujours aussi bê... bê... bêtes à la Con... grégation ?

— Monsieur Lavertu, je vous dis que...

Le jeune employé des Docks du Commerce allait se mettre à jouer des coudes pour se débarrasser de son ancien camarade qui le tenait par l'habit, quand un revirement subit se fit dans son esprit.

— Allons, voyons, dit-il avec douceur ; Lavertu, laisse-moi ; on ne s'empare pas comme ça des gens, que diable !

— Que... que... que diable ! Tu as dit : que diable ! Ra... Racasse, tu as juré.

— Mais non....

— Tu as invoqué... qué... qué le diable, fit Lavertu avec un gros rire.

En même temps, il passait son bras sous celui de Racasse ; le congréganiste le laissa faire.

— Lorédan, dit celui-ci, j'ai une confidence à te faire...

— Parle.

— Nous sommes à l'Asile, quelques-uns, qui voudrions bien nous amuser pendant le carnaval.

— Pendant le ca... ca... carnaval ?

— Oui, sans que personne le sache, bien entendu. Seulement, nous ne connaissons aucun endroit, et j'ai pensé que, toi qui es lancé depuis longtemps dans le monde, tu serais volontiers notre boute-en-train.

— Comme au... autrefois ?

— Comme autrefois.

— Mais alors, vous vous éman... émancipez ! Et ces vieux... vieux... vieux principes, où les mets-tu ?

— Bah ! pour une fois... et puis en nous masquant, qui veux-tu qui s'en doute ?... Il faut bien connaître un peu la vie... D'ailleurs, je dois te le dire, il s'agit d'un pari.

— D'un pa... pa... pari ?

— Nous avons au magasin un commis au sujet duquel il s'est élevé une grande discussion... Les uns nous le donnent comme un modèle de sobriété ; moi, j'ai parlé que je le ferai griser et que nous nous griserions tous avec lui...

— C'est une drô... drôle d'idée !

— Très-drôle, n'est-ce pas ?

— Mais va, tu as bien fait de t'a... t'adresser à moi. Je me charge de te faire ga... gagner ton pari... J'ai un sys... sys... système : douze bocks et un verre d'Eau... d'Eau du Canal... Tu verras.

— C'est entendu. Tu sais que tu n'auras pas à t'occuper des frais. C'est moi qui paierai tout.

— Tu pai... paieras tout ?

— Puisque je te le dis !

— Racasse, tu... tu es un... un grand homme !

— Je suis tout ce que tu voudras, seulement motus... Et où veux-tu que je te voie demain matin, pour nous entendre ?

— Au café de l'U... l'Univers.

— J'y serai !

Les deux camarades se donnèrent une poignée de mains et se séparèrent.

— Si je m'attendais à ça, se disait en lui-même Lavertu (et par conséquent cette fois sans bégayer) je veux bien être pendu.

CHAPITRE XXXIV

LES MÉFIANCES DE MADEMOISELLE FRISOLETTE

Avez-vous jamais vu l'arrivée des masques à un bal ? Rien n'est aussi curieux que ce spectacle.

Devant la porte de la salle est rangée la foule, en deux longues files, une masse de badauds semée de loustics. Ces files, mouvantes comme un serpent qui déroule ses anneaux, produisent un effet singulier : il est beau de voir ces mouvements successifs de reculs et de brus-

ques rétrécissements, à la venue ou au départ d'un groupe de fiacres, tous bondés de masques.

Et quel bruit confus de voix ! quelles bruyantes clameurs d'admiration à l'aspect d'un costume coquet, éclatant, bien porté ! quels joyeux éclats de rire et quels stridents *oh la la !* poussés par les titis devant les travestissements fripés !

Souvent, on se figure que, pour s'amuser, il n'y a qu'à aller faire un tour de valse et chahuter quelques quadrilles au bal, et l'on ne pense pas à cette foule moqueuse de la porte qui dissèque pour ainsi dire à vif chaque masque, examine chaque couture, passe sur tous les clinquants la pierre de touche de la raillerie et sonde les replis des dominos ; malheur au danseur dont le costume cloche par le moindre point ou dont la tournure prête tant soit peu à la critique ! S'il va au bal en travesti sérieux, il lui faut la splendeur et les éblouissements de la richesse ; s'il a visé au comique, il lui faut être tout à fait grotesque. Le moindre défaut dans la mise le rend ridicule, et, s'il n'est pas doué d'une forte dose de patience, s'il n'est pas d'une gâté à rendre des points aux loustics qui l'assiègent, si son esprit n'est pas plus vif et plus folâtre que celui des gavroches effrontés qui éclatent de rire à son nez, il se fâche, de maladroit devient gauche, de gauche stupide et finalement succombe sous la grêle des quolibets moqueurs qui l'assaillent, bien heureux encore lorsqu'il n'est pas poussé, mis en pièces et bousculé !

Avant d'atteindre la salle que le naïf adorateur du dieu Carnaval se figure être le Thabor de la gaité, et qui bien souvent est un Calvaire, il lui faut parcourir la route qui y conduit, véritable et douloureux Chemin de la Croix des masques maussades ou mal nippés.

Dans la foule criarde, qui assiégeait la porte du Grand-Théâtre de Marseille le soir de l'ouverture des bals de 1869, on pouvait remarquer une jeune fille silencieuse, mise très-simplement mais avec une certaine co-

quetterie, la coquetterie de la grisette ; mêlée à ce public tapageur elle examinait attentivement tous les masques qui débouchaient sur la place Beauvau. Seulement, ce n'était pas pour critiquer les défauts des costumes ou de la tournure des danseurs qu'elle se livrait à cet examen minutieux ; mademoiselle Frisolette (car c'était elle) scrutait les lous et les dominos pour tâcher de découvrir sous l'un d'eux la large personne de son infidèle adoré.

En effet, Lavertu l'avait prévenue le matin qu'il était obligé de s'absenter jusqu'au lendemain à midi, à cause d'une partie très-sérieuse de pêche qu'on allait faire au loin, bien loin. Cette pêche en pleine mer, au gros de l'hiver, avait justement accru les soupçons de Frisolette à l'égard de Lorédan, et elle avait résolu d'aller pincer le volage à l'entrée du bal, où tout lui disait qu'elle ne manquerait pas de trouver le fallacieux pêcheur.

Depuis l'ouverture des portes, elle était là, trépigant de colère et parfaitement disposée à mettre en lambeaux le masque qui aurait le malheur de répondre au nom de Lavertu.

Déjà, elle avait vu défiler devant elle les plus piteux équipages et les plus somptueux carrosses ; nulle part, elle n'avait vu un costume qui lui parût recouvrir son indigne amant. Parfois, elle avait cru découvrir un indice dans la façon de marcher ou le port de la tête d'un arlequin quelconque : elle avait attendu avec fièvre qu'une interpellation fût adressée au personnage douteux ; mais, quand l'interpellation s'était produite, l'autre avait répondu avec une fluidité de langage telle que les soupçons de Frisolette avaient été en moins d'une seconde dissipés. Ah ! si Démosthènes, le Démosthènes d'avant les cailloux, avait vécu à cette époque et s'il s'était avisé de vouloir fêter le carnaval, ce soir-là, il eût passé un mauvais quart d'heure ; son bégaiement lui eût fait courir de terribles dangers.

Deux fiacres trainés par des rosses poussives venaient

d'apparaître sur la place ; ils furent salués par des hurrahs moqueurs ; enfin, ils parvinrent à atteindre le pied de l'escalier du Grand-Théâtre ; quelques têtes de pierrots se montrèrent aux portières ; ce fut le signal de l'explosion générale.

— Oh ! ces têtes !

— Des croquemorts enfarinés !

— Un pierrot ! deux pierrots ! trois pierrots !... Ah ça ! ce sont tous des pierrots ?

— Fallait donc le dire de suite, que vous étiez à la dernière mode !

— Mais regardez-moi ce nez !... Eh ! dis donc, trognon, on va te faire quitter ton nez au vestiaire !

— Si tu avais prévenu l'administration, au moins, on aurait fait élargir les portes.

— Hommes blancs, d'où sortez-vous ? fit un, loustic d'une voix caverneuse.

— Et tous des mâles... pas une femelle !... oh la la !

En effet, huit pierrots étaient sortis des fiacres : des pierrots efflanqués, avec des chapeaux blancs rabattus sur le visage, et des bras ballants qui avaient l'air de les gêner.

Deux masques appartenant à leur bande restaient encore dans un fiacre.

— Ah ! enfin ! s'écria la foule en voyant descendre de la voiture une bergère passablement honteuse.

— C'est égal ! hurla un gavroche d'une voix perçante, s'il n'y a qu'une danseuse pour toute la compagnie, je plains la pitote.

— De quoi ! de quoi ! dit en sautant à son tour à terre le dernier masque, un pêcheur napolitain.

Les interpellations recommencèrent à se croiser.

— Hé ! la bergère ! que vas-tu faire de tes neuf moutons ?

— Ohé ! Mazaniello, beau pêcheur, où as-tu pêché cette morue ?

— *Batibus !* exclama le napolitain, ils sont rigolos,

au moins, ceux-là !... Hé ! venez donc polker avec nous, les amis ! comme ça, il n'y aura pas que des moutons dans notre compagnie, il y aura aussi des ânes !...

Et prenant la bergère, il l'entraîna sous le péristyle du Théâtre, où étaient déjà grimpés, mais sans mot dire, les huit pierrots. Puis, tous ensemble, ils disparurent par la porte de la salle de bal.

Mademoiselle Frisolette, toujours au milieu de la foule, ne se possédait plus. La tournure, la voix du pêcheur napolitain l'avaient frappée, et par les quelques mots que son oreille avait perçus à travers le vacarme de titis, elle avait cru reconnaître l'organe de Lavertu ; mais ce qui l'étonnait aussi (car tout lui disait que ce masque cachait son amant), le joyeux camarade n'avait pas bégayé. Fallait-il attribuer cela au commencement d'ivresse, à la folle gaité qui avaient l'air de tenir le faux napolitain ? ou bien s'était-elle trompée ?

La petite grisette ne s'était pas trompée : le Maziello qui venait de passer devant elle était bien Lorédan ; Lorédan, tellement animé par le plaisir et la boisson, que les phrases coulaient limpides de sa bouche absolument comme s'il n'avait jamais eu le moindre zézalement.

Lavertu avait cependant poussé une exclamation baroque qui aurait dû le trahir.

— *Batibus !* s'était-il écrié en descendant du fiacre.

Or, *Batibus* était un juron tout spécial que Lorédan avait l'habitude de pousser dans les grandes occasions, et dont ses amis lui avaient fait un sobriquet. — Heureusement pour lui, le bruit des voix avait empêché Frisolette d'entendre cette burlesque exclamation.

Un instant, la pauvre abandonnée eut l'idée d'appeler par son petit nom celui qu'elle pensait être son infidèle amant ; mais le vacarme infernal de la multitude aurait couvert son cri, et elle avait laissé le napolitain et sa bergère gravir en toute sécurité l'escalier du théâtre.

Ah ! comme elle les aurait suivis, si elle eût été mas-

quée, elle aussi, et surtout si son porte-monnaie eût été mieux garni ! Mais ses petites économies d'ouvrière dépassaient de quelques sous à peine la modeste somme de cinq francs, et ce n'est pas avec un écu qu'on peut aller au bal.

Elle en était là de ses réflexions ; de nouveaux fiacres se montraient à l'horizon, lorsque le voisin de mademoiselle Frisolette dit, en désignant la porte qui venait de se fermer sur les dix compagnons :

— En voilà qui vont s'embêter pour leurs 45 francs !... Ils n'avaient pas l'air drôles !

— Vous dites, fit Frisolette, pour leurs 45 francs ? ... Est-ce que l'entrée n'est pas de cent sous ?

— Oui.

— Eh bien ! ils étaient dix, il me semble.

— Certainement, mais puisque les femmes ne paient pas !

Cette révélation fut un trait de lumière pour la petite fillette.

Un instant après elle était chez une de ses camarades d'atelier dont le père était costumier pour les bals et elle lui empruntait un ravissant travestissement de fleuriste Louis XV. Puis avec sept francs qu'elle avait réussi à ramasser dans sa tire-lire, elle s'était achetée un loup, une paire de gants, et avait pris un fiacre qui, pour deux francs, lui évita l'ennui de traverser la ville à pied.

Quand le cocher la débarqua devant la porte, il lui restait juste de quoi pouvoir s'en retourner chez elle par le même mode de locomotion.

En deux sauts, Frisolette fut devant le guichet. Elle s'apprêtait à le franchir, quand l'employé la retenant doucement :

— Votre entrée, madame ?

— Mais, répondit la fillette balbutiant et rougissant à la fois, mais... je croyais qu'il y avait une faveur pour les dames.

— Pour les dames accompagnées.

Quel coup de foudre pour la pauvre Frisolette ! Elle restait là comme pétrifiée, n'osant pas avouer son dénuement ; une larme perlait sous son loup de velours noir.

— Allons, allons, dit brutalement un sergent de ville, débarrassez le guichet, la belle, si vous n'entrez pas.

Elle obéit, sans savoir ce qu'elle faisait, à cette injonction de l'agent. Un flot de travestis se précipita dans la salle.

Au guichet, un polichinelle, fort peu brillant par parenthèse, venait de se faire délivrer sa carte. Il avait tout entendu. Après avoir tourné et retourné autour de la fleuriste Louis XV, qui était toujours là immobile, anéantie, appuyée contre un pilier :

— Mademoiselle, fit-il d'une voix brève qu'il s'efforçait de rendre douce, voulez-vous me permettre de vous faire entrer à mon bras ?

La pauvre fille leva sur le masque obligeant ses yeux humides.

— Oh ! en tout bien tout honneur, mademoiselle !... Je suis seul, et je viens au bal par simple curiosité.... Dès que ma compagnie ne vous conviendra plus, vous me quitterez, et je ne vous en voudrai pas.

Cette voix avait des intonations étranges. Ferme et saccadée, elle appartenait à un homme d'un âge assez mûr, qui, ainsi qu'il venait de le dire, n'allait pas au bal pour s'amuser, et qui même, cela se sentait à ses manières, n'avait aucune habitude des distractions du monde folâtre.

Frisolette accepta cette offre désintéressée qu'elle ne s'expliquait pas, surtout dans un pareil lieu, et le polichinelle, ayant à son bras la coquette fleuriste, fit son entrée dans l'hémicycle où se trouvaient les groupes de danseurs.

CHAPITRE XXXV

TOTO CARABO

C'était la première fois que Mlle Frisolette allait à un grand bal ; aussi quand, en compagnie de son cavalier, elle eut traversé la galerie des curieux qui entouraient le foyer réservé à la danse, elle fut comme prise d'un éblouissement.

Comment pourrait-elle retrouver Lorédan, au milieu de ces masques si nombreux, si pressés qu'on apercevait seulement leurs têtes ? On aurait dit une mer bouillonnante, agitée par un va-et-vient continuel de flots aux mille couleurs.

Il y avait là de tout, en fait de costumes. Frisolette, elle, aurait voulu trouver un groupe compact de pierrots ; mais elle avait beau promener ses regards d'un bout à l'autre de l'hémicycle, elle n'apercevait pas la bande qu'elle avait vu entrer et dans laquelle elle soupçonnait la présence de Lavertu.

D'ailleurs la recherche d'un masque dans un bal offre autant et plus de difficultés que celle d'une aiguille dans une botte de foin. Allez donc reconnaître un costume dans une foule continuellement mouvante ! Il est déjà presque impossible de se livrer à une recherche semblable dans une multitude assise, un soir de spectacle par exemple ; à plus forte raison, quand cette masse change de place à tout instant. Pour s'y reconnaître, il faudrait embrasser tout l'ensemble d'un seul coup d'œil et en pouvoir examiner en même temps chaque détail en particulier.

Frisolette se rendit bien vite compte de l'impossibi-

lité matérielle de cette entreprise ; aussi résolut-elle d'attendre patiemment qu'un hasard la mit en présence de son pêcheur napolitain. Ce n'était pas, au reste, son cavalier qui la gênait ; il l'avait accompagnée avec docilité dans toutes ses pérégrinations à travers la salle et semblait, de son côté, se livrer à une investigation du même genre.

Tout-à-coup, au moment où sur le pupitre du chef d'orchestre on venait de placer un écriteau annonçant un quadrille, des cris d'épouvante se firent entendre du côté de la porte d'entrée ; les dames qui se trouvaient par là s'écartèrent avec horreur, et un énorme orang-outang, hurlant et sautant, fit son apparition.

Ce masque, cause de tant d'émoi, était suivi d'une folie, d'un Figaro donnant le bras à une danseuse dont le costume bizarre paraissait à l'œil un rapiéçage de différents journaux parfaitement imprimés ; un gentil Méphisto, traînant un grand incroyable, fermait la marche. En moins d'une seconde, ces six originaux eurent pris place dans le foyer, et, sans attendre même le signal du chef d'orchestre, se mirent à exécuter un quadrille échelonné.

Seul, l'incroyable n'avait pas l'air de partager l'entrain de ses cinq camarades ; il se livrait bien avec eux à des gambades insensées, mais un observateur intelligent aurait trouvé que sa gaieté n'était pas de bon aloi.

Bon nombre de curieux firent cercle autour de ces joyeux compagnons, dont la folie était réellement amusante à voir. Frisolette et son polichinelle furent du nombre ; ce dernier cependant ne jeta sur le groupe qu'un coup d'œil distrait. Evidemment, ce n'était pas pour ces jeunes sous qu'il était venu.

Après le galop final, l'orang-outang s'assit négligemment à terre et se mit à se gratter avec une ardeur qui souleva un hâro général ; mais son indifférence pour ces protestations fut encore plus éclatante que les protestations elles-mêmes.

Méphisto avait pris à part son incroyable qui lui servait de cavalier, et tous deux se promènèrent dans les couloirs.

— Voyons, disait Méphisto, ne te laisse pas ainsi abattre... Il me semble que tu devrais être habitué à ces tours-là !

— Oh ! la gueuse ! répondit l'incroyable ; je l'étranglerais si je la trouvais ici.

— Non, par exemple !... Ne fais pas de bêtises, Dussol.

Les spectateurs de la galerie qui croisaient le couple se disaient :

— Voilà un gaillard qui est joliment heureux d'avoir une aussi charmante danseuse... Je voudrais bien être à sa place.

Ils se trompaient. L'incroyable-Dussol était ce soir-là l'homme le plus désespéré de la terre ; car son adorée Clarisse lui avait encore une fois, suivant une expression pittoresque de Gloria, joué la fille de l'air. C'était seulement pour essayer de dérider le comique navré que celle-ci, costumée en lutin, avait consenti à lui tenir compagnie. Quant à consoler Dussol de son veuvage, la frétilante Gloria n'y songeait même pas ; elle était, disait-elle, trop femme d'honneur pour faire au prince Ostroloff la moindre infidélité, d'autant que le riche boyard savait reconnaître sa bonne conduite. Une grande insouciance de la vie était le fond du caractère de la petite folle ; mais elle n'était pas fille à se vautrer dans les bras du premier venu : loin de là, elle avait dans son déshonneur même, une sorte d'honnêteté.

Roger, lui, avait adopté pour le bal le costume de Figaro, et, armé d'un énorme rasoir, il parcourait les groupes. Quand il se trouvait en face d'un curieux dont la figure bonace lui indiquait une nature placide, il sortait avec gravité son rasoir, l'ouvrait, et le fermait brusquement sur le nez du spectateur. L'objet contenait un mécanisme qui, à la suite de ce mouvement, faisait appa-

raître sur le rasoir un gigantesque pif, lequel semblait tout à fait pris dans l'instrument et coupé sur le visage même du curieux. Cela était si bien imité que chaque fois que Roger faisait jouer le ressort, cette mauvaise plaisanterie était accueillie par une explosion de clameurs effrayées.

Mademoiselle Frisolette, cependant, continuait à chercher du regard si dans la foule elle n'apercevait pas huit pierrots accompagnés d'un pêcheur et d'une bergère. Jusque-là ses recherches avaient été infructueuses. Polichinelle lui proposa de s'asseoir à une place de balcon; elle accepta, pensant que de là elle pourrait mieux dominer la multitude.

Elle s'était installée à côté même d'un passage, afin de bien voir défiler les danseurs.

A ce moment, un jeune pierrot s'approcha d'elle, et lui dit avec une certaine réserve :

— Mademoiselle est-elle engagée pour la prochaine danse ?

— Non, monsieur, répondit la fleuriste Louis XV.

— Voulez-vous donc, mademoiselle, me faire l'honneur d'accepter mon invitation ?

Frisolette pensa que, puisqu'elle était au bal, elle devait en profiter ; elle jeta un coup d'œil du côté de son compagnon : Polichinelle, la tête appuyée sur sa bosse de devant, était assoupi. La petite grisette se retourna vers le pierrot et lui dit :

— Mais oui, monsieur.

Sur le pupitre du chef d'orchestre, on lisait alors en grosses lettres : *Toto Carabo*.

— C'est une polka, fit le pierrot...

— Tant mieux ! répondit Frisolette en se levant, car je ne sais pas bien danser.

Eils descendirent dans le foyer.

— Ma foi, mademoiselle, dit Pierrot lorsqu'ils eurent pris position pour polker, je dois vous avouer aussi

que je ne suis pas de première force dans l'art chorégraphique. Figurez-vous que...

L'orchestre commença à jouer la musique sautillante du maître Antony Lamothe.

Pierrot et sa fleuriste s'élancèrent dans le tourbillon des danseurs.

— Figurez-vous que je suis arrivé depuis quelque temps seulement d'Amérique, et que je n'ai jamais assisté à un bal...

— C'est comme moi, monsieur.

— Vous venez d'Amérique ?

— Non... Je n'ai jamais été à un bal.

— Je vous disais donc que j'ai voulu profiter de l'occasion pour un peu m'amuser et connaître les plaisirs de nos contrées civilisées... Car, il faut vous l'expliquer, je n'ai habité dans le Nouveau-Monde qu'un pays absolument désert...

Pierrot était un peu gris ; il fit à sa danseuse toutes sortes de confidences qui l'intéressèrent plus ou moins. Polichinelle, de sa place du balcon, ne les perdait pas de vue (car il s'était réveillé) ; mais c'était plutôt sur le jeune homme que sur la fleuriste que reposait son regard.

Quand la danse fut terminée :

— Mademoiselle, fit le Pierrot, voulez-vous être assez aimable pour accepter un verre de punch ?

— Désolée de vous refuser, monsieur... mais je suis en compagnie.

— Je le regrette, mademoiselle... je le regrette bien pour moi.

Ce disant, il accompagna Frisolette à l'endroit où il l'avait engagée ; de nouveau, Polichinelle était assoupi.

CHAPITRE XXXVI

A TROIS CENTS FRANCS PAR TÊTE !

Après le bal, il est d'usage d'aller souper. A l'époque du Carnaval, les restaurants de nuit ne manquent pas ; mais, en 1869, un de ces établissements destinés aux balthazars nocturnes brillait entre tous et avait, à l'exclusion des autres du genre, le privilège d'attirer chez lui la jeunesse dorée : on l'appelait le buffet Bosco.

Chez Bosco, on mangeait à merveille, mais la carte était salée ; c'est ce qui explique que Gloria était une des plus assidues pratiques de ce restaurant de la fashion.

Aussi, quand nos fous, traînant toujours avec eux le morne Dussol, eurent dansé le dernier quadrille, ils se rendirent en chœur chez le traiteur en renom.

— Qui paie à souper ? demanda l'orang-outang.

— Moi, répondit Méphisto.

— Pourquoi toi plutôt que Bibi ? objecta Figaro.

— Parce que, répliqua le lutin, nous avons pris pour règle : « Un pour tous, tous pour un ! »

— La devise de la Suisse ! murmura la voix sépulcrale de Dussol.

— Or, cette noble devise helvétique...

— Ah ! la Suisse, interrompit le comique, quel beau pays où les femmes sont fidèles !... Ah ! si j'avais épousé une Suissesse !...

— Si Dussol m'empêche de parler, je ne pourrai jamais vous dire pourquoi il convient que ce soit moi qui paie à souper.

— Parle, Gloria.

— Je reprends... Or, cette noble devise helvétique comporte un développement...

— Développe-toi !
— Ce corollaire, ce développement, le voici :
Quand il s'agit de rigoler, et comme pour rigoler il faut de la *braise*, à chacun son tour. »

— Bravo !

— Dussol a payé les voitures, Roger a payé les entrées, Leclerc a payé le punch ; à moi donc le souper.

— Adopté ! répondit le chœur.

Cette discussion avait eu lieu à la porte de Bosco. La motion de Gloria était adoptée, on entra.

La grande salle du restaurant était à peu près pleine, tous les cabinets particuliers occupés.

A une table se trouvaient huit pierrots, en compagnie d'une bergère et d'un pêcheur napolitain, dévorant tous ensemble une volumineuse poularde et l'arrosant de vins nombreux et variés. La joyeuse bande, ayant à sa tête l'orang-outang, vint s'installer à la table à côté de celle des pierrots.

— La carte, garçon ! fit Gloria.

Les garçons allaient et venaient, distribuant ça et là des plateaux chargés d'écrevisses et autres comestibles recherchés.

— Garçon, la carte ! répéta Roger.

— Ce garçon est sourd.

— Peut-être l'humilions-nous en l'appelant garçon ?

— Qui sait ? il est sans doute marié.

Leclerc se leva et s'en fut au-devant d'un garçon qui arrivait avec deux bouteilles de champagne sous le bras. Celui-ci, surpris par la brusque rencontre de cet orang-outang, fit un saut en arrière et faillit lâcher ses flacons.

— Monsieur l'auxiliaire, murmura le singe avec une exquise politesse, tout en se grattant ardemment vers la chute des reins, monsieur l'auxiliaire, voudriez-vous avoir l'obligeance de nous soumettre la carte ?

— Voilà, monsieur, voilà.

Méphisto s'empara du cadre que le garçon venait

d'apporter et lut : « Les nuits de bal, soupers à tous prix. »

— Oh ! oh ! ceci demande une explication.

— Appelons le père Bosco.

Et six voix se mirent à chanter, sur l'air des Lam-pions, avec accompagnement de coups de couteau contre le cristal des verres.

— Pèr' Bosco ! pèr' Bosco !

Le patron, habitué à ces appels bruyants, accourut auprès de ses clients. C'était un habile homme que M. Bosco : sous les dehors d'un bon bourgeois, il cachait un commerçant des plus malins ; peu de négociants de Marseille auraient pu rivaliser d'adresse avec lui, et si tout d'un coup il avait quitté son buffet pour se mêler d'affaires de bourse, il aurait enfoncé pas mal de spéculateurs réputés pour finauds. Le père Bosco, comme l'appelaient familièrement ses habitués, avait une manie caractéristique : été comme hiver, il portait une casquette blanche ; ce couvre-chef, dans le monde frivole, était passé en proverbe, comme chez nos troupiers la casquette du père Bugeaud.

M. Bosco s'avança donc avec son calme inénarrable, et s'adressant aux jeunes turbulents :

— Ces dames et ces messieurs désirent ?

— L'explication d'un logogriphe, sire !

— Un logo... ?

— ... griphe !

— Et lequel ?

— Que signifie cette absence de menu ?

— Ah ! cela vous a intrigués ?,... J'en étais sûr... Cela signifie, mesdames et messieurs, que les nuits de bal il n'y a pas de carte à proprement parler, cela nous entraînerait à trop de comptes, trop d'embarras, vu l'affluence des clients...

— Et alors ?

— Alors, nous servons des soupers à tous prix...

c'est-à-dire depuis vingt francs jusqu'à... jusqu'où vous voudrez !...

— Ah ! c'est comme ça ! s'écria impérieusement Gloria... Eh bien ! vous allez nous donner à souper à... à...

— A quel prix, madame ?

— A trois cents francs par tête !

— C'est bien, répondit avec flegme le père Bosco... On va vous servir.

— Tu es folle, Gloria, dit Roger quand le patron eut tourné le dos.

— Laisse donc !... Puisqu'il va nous donner à souper !

Si le père Bosco n'avait pas paru surpris de la demande du frétilant Méphisto, il n'en était pas de même de la bande des pierrots qui avaient entendu le colloque entre le restaurateur et Gloria.

Ce chiffre de trois cents francs les avait tous les dix fait tressauter.

— Bi... bigre de bi... bigre ! murmura le 'pêcheur, voilà des ga... gaillards qui entendent la no... noce en grand.

— Nous n'en sommes pas encore là, riposta un pierrot. Rattrapons-nous sur ce petit beaujolais... Tiens, mais vous ne buvez pas, Laborel !

— Je ne bois pas ? répondit le voisin, c'est-à-dire que je ne fais que cela !

— Votre verre est plein, mon cher.

— Je crois bien, je l'ai à peine vidé que vous me le remplissez de nouveau !

— Monsieur La... Laborel, reprit le pêcheur, voulez-vous que je vous dise ?... vous... vous me faites l'effet d'a... d'avoir peur d'un plumet... Cro... croyez-moi, un roceur sans plumet, c'est une jolie fem... femme sans yeux.

Le pierrot qu'on venait d'appeler Laborel, la tête pen-

dante sur sa poitrine, essaya de vider encore une fois son verre ; il ne parvint à en boire que la moitié.

— A la santé de ma polkeuse ! dit-il en traînant sur les syllabes, comme s'il avait eu lui aussi un bégaiement.

— Quelle polkeuse ?

— Une fleuriste charmante avec qui j'ai dansé *Toto Carabo*... Justement, la voici.

La porte du restaurant de nuit venait de s'ouvrir ; une mignonne fleuriste Louis XV était entrée, au bras d'un polichinelle.

— C'est dommage qu'elle soit en compagnie !

— Et en bien vilaine compagnie, ajouta Lavertu...
Ce po... polichinelle n'a pas l'air chic !

Les deux nouveaux arrivants allèrent s'asseoir à la seule table qui fût vide, en face des pierrots, mais à une assez grande distance. La salle était comble et on avait de la peine à s'entendre.

Les garçons commençaient à servir le fameux souper à trois cents francs.

Dans leur coin, Polichinelle et la fleuriste échangeaient quelques mots :

— Etes-vous satisfaite, mademoiselle ?

— Oui, monsieur, et je vous remercie bien vivement.

Puis, elle ajouta, en elle-même, en regardant la table où soupaient le pêcheur et sa bergère en compagnie de huit personnes :

— Quelle chance ! ce sont eux !

En lui-même, de son côté, Polichinelle s'était dit, en jetant un rapide coup d'œil vers Laborel :

— Allons, allons, les congréganistes de M. Vipérin sont habiles, mon homme n'y tient plus !

Laborel, le regard à moitié éteint, soulevait ses paupières alourdies et s'efforçait de contempler mademoiselle Frisolette. Pendant qu'il était ainsi tourné, un pierrot donna un violent coup de coude à un de ses camarades et lui montra le verre de Laborel : l'autre prit la bouteille et versa.

Gloria avait aperçu ce geste.

— Tiens, dit-elle à Roger, vois un peu ces farceurs qui s'amusent à griser cet imbécile.

— C'est, ma foi, vrai ! ça promet d'être drôle !

Puis, se levant, il alla vers un des pierrots et le prit à part :

— Dites donc, l'ami, vous êtes en train de vous distraire ?

— Mais oui... mais oui.

— Seulement, vous ne savez pas vous y prendre pour vite venir à bout de votre collègue...

— Oh ! monsieur, comment ! vous croiriez...

— Ah ! ça, voyons, est-ce que vous allez vous en défendre, par hasard ?... En carnaval, tout est permis... C'est une manière de s'amuser comme une autre ! Je vous approuve.

— En effet, c'est une farce que nous avons...

— Eh bien ! écoutez-moi... Vous êtes des novices... Vous n'y connaissez rien... Vous n'avez que des vins rouges sur votre table... Si vous voulez rire, mais là bien rire, tenez, mélangez-lui de ça dans son bordeaux.

Nos six fous dégustaient des huîtres, en buvant à petites gorgées un vin du Rhin savoureux. Roger prit la bouteille et en versa lui-même deux doigts dans le vin rouge de Laborel. Puis, se tournant vers le pierrot :

— Dans un quart d'heure, vous m'en direz des nouvelles !

— Merci !... vous êtes bien aimable.

— Oh ! c'est un service qui se doit en carnaval.

Et il retourna à sa place.

— Qu'as-tu fait ? demanda Gloria.

— Je viens de donner un solide coup d'épaule à ces pierrots... J'ai fourré du vin blanc dans le bordeaux de ce crétin-là. Je ne te donne pas une demi-heure pour le voir dégringoler sous la table.

— Roger, tu as eu tort, fit sérieusement Méphisto...

Il ne faut jamais se mêler des affaires des autres, surtout de ces affaires-là.

— Allons donc, il faut bien rire !

— Garçon, encore des huîtres ! cria Dussol.

— Des huîtres, répondit Roger, il y en a une belle à côté.

CHAPITRE XXXVII

LE TRIOMPHE DE L'EAU DU CANAL

Les pierrots en étaient au dessert.

— Ah ! dit l'un d'eux en s'adressant au pêcheur napolitain, j'espère que maintenant vous allez nous montrer votre invention...

— Je... je crois bien... C'est une boisson... son sans pareille... je l'ai trou... trouvée un soir de ca... carnaval comme aujourd'hui...

— Et vous appelez ça ?

— L'eau du Canal ! A cau... cause de la... la limpidité.

— De quoi composez-vous cette boisson sans pareille ?

— Vous allez voir... Un vrai... vrai cri... cristal ! ... C'est mon triomphe !... Seulement, mes... mes... amis, je po... pose une condition ; tout... tout le monde en boira.

— Adopté ! cria le chœur des pierrots.

— Adopté ! répéta Laborel.

A travers son loup en velours noir, Frisolette dardait sur le pêcheur des yeux brillants comme deux charbons en feu ; par bonheur pour Mazaniello, le vacarme assourdissant de la salle couvrait sa parole embarrassée : l'exubérance de l'ivresse avait rendu à sa langue son défaut

habituel. Protégé par le tumulte, il pouvait bégayer tout à son aise ; la fleuriste Louis XV ne l'entendait pas.

— A... absinthe ! Bi... bitter ! K... kirsch ! commanda Lavertu.

Un garçon apporta les trois liqueurs. Un pierrot déboucha les bouteilles, et le pêcheur versa à la ronde dans les verres. Ce mélange d'absinthe, de bitter et de kirsch avait un aspect épouvantable ; on aurait dit de la boue verdâtre délayée.

A ce moment, une discussion entre un consommateur et le père Bosco éclata au comptoir ; le consommateur, gris comme un polonais, et qui payait la dépense de quatre personnes, ne voulait pas comprendre qu'ayant dîné à un louis par tête il devait quatre-vingts francs.

— Voyons, monsieur, faisait le patron, quatre fois vingt font...

— Font vingt-quatre ! hurlait l'autre.

— Mais non ! cela fait quatre-vingt...

— Tiens, vous êtes bon, vous... Pourquoi quatre-vingt plutôt que vingt-quatre ?

— Monsieur, je vous jure que vous avez tort.

— Papa Bosco, un exemple ! beuglait le pochard récalcitrant ; je vais envoyer contre le mur quatre fois vingt bouteilles... ou des carafes, ça m'est égal. Après, nous compterons les morceaux et vous verrez que...

Comme pour démontrer l'exactitude de sa multiplication, le consommateur allait saisir quelques flacons qui se trouvaient à sa portée, les garçons jugèrent bon de le retenir. Tous les assistants, attirés par cette discussion cocasse, se trouvaient alors autour du comptoir. Un certain silence s'était fait dans la salle ; Frisolette, profitant de la confusion des groupes, avait prié son cavalier de l'excuser, et, sous prétexte d'aller voir le dénouement de la comédie, s'était mêlée à la bande des pierrots ; Polichinelle, seul de tous les consommateurs, était resté à table, devant un plat de choucroute.

— Qu'est-ce que c'est ? demandèrent plusieurs voix.

— C'est papa Bosco, répondit le disciple de Bacchus, qui soutient que quatre fois vingt ne font pas vingt-quatre !

Le pêcheur napolitain partit d'un éclat de rire.

— En voilà un, fit-il, qui est sp... qui est spl... qui est sp...

— ... l'endide ! dit Gloria venant à son aide.

— Comme vous dites, madame, splendide !... Merci.

Lavertu venait à peine de remercier l'obligeant Méphisto, qu'il reçut sur la joue un retentissant soufflet ; c'était Frisolette qui faisait son apparition aux yeux de son amant interloqué.

La scène avait, pour ainsi dire, changé à vue ; tout le monde se retourna vers cette fleuriste qui souffletait de la sorte un pêcheur napolitain.

— Allons, bas les masques ! continua la grisette, furieuse. Je t'ai reconnu, Lorédan...

Et d'un tour de main elle lui enleva son loup.

— Ah ! le vaurien !... Il me fiche en plan soi-disant pour aller à la pêche, et c'est au bal qu'il va pêcher un genre de poisson qui ne me plaît pas, à moi !

Devant l'explosion de l'impétueuse fleuriste, la bergère toute honteuse avait jugé prudent de se dissimuler au milieu des huit pierrots ; mais mademoiselle Frisolette ne l'avait pas perdue de vue, et, allant droit à sa rivale, elle lui arracha brusquement aussi son masque, en lui disant :

— Allons, la belle, à votre tour, montrez-vous !

Ce fut un nouveau coup de théâtre.

— Clarisse ! s'écria l'incroyable qui venait de reconnaître sa femme dans la bergère démasquée.

Un fou rire s'empara de la foule des consommateurs. Devant cet éclat général de gaité, Frisolette n'osait pas reprendre l'exposé pittoresque de ses remontrances orageuses, et Dussol, de son côté, ne se sentait en aucune façon l'envie de donner un libre cours à ses doléances matrimoniales ; Clarisse et Lavertu étaient

penaude comme des renards pris au piège. Ils avaient l'air si décontenancés, et les deux autres paraissaient si vexés de ne pouvoir épancher leur colère, la situation était par le fait si comique que la salle entière se tordait. L'homme à la multiplication avait tout à coup perdu son compte, et le père Bosco lui-même se tenait les côtes. Il n'était pas jusqu'au Polichinelle qui n'eût aussi quitté sa place ; seulement, en se dirigeant vers le comptoir aux abords duquel se jouait le vaudeville, il avait trouvé le moyen d'obliquer sans en avoir l'air vers la table des pierrots, de s'y heurter assez fort pour perdre l'équilibre, et, en exécutant ce mouvement, de répandre, sans être vu, dans le verre de Laborer, le contenu d'une petite fiole qu'il tenait à la main.

— Mes amis, dit enfin le père Bosco, c'est assez de tapage comme ça ! Vous n'avez pas l'intention de me faire fermer mon établissement, n'est-ce pas ?.. Faites-moi le plaisir de retourner chacun à sa place.

— *Vox Boscoti, vox Dei !* s'écria un latiniste.

— Que faire ? gémit l'infortuné Dussol.

— Es-tu partisan du libre-échange ? fit Roger.

— Je ne m'occupe pas d'économie sociale !

— C'est dommage ! sans cela, je t'aurais dit : laisse ta femme à monsieur et prends mademoiselle.

— Mais pas du tout ! Je n'entends pas ça ! riposta Frisolette se calmant tout à coup. . Lorédan est ma propriété, et je ne veux pas qu'on y touche... A moi, Lorédan !... Je te pardonne !

En prononçant cet acquittement, la petite fleuriste sauta au cou de son infidèle. Le pacte de réconciliation était signé. Les clients regagnèrent leurs tables.

— Alors, comme ça, insinua Roger d'un ton narquois, monsieur s'appelle Lorédan, un nom de drame ?

— Lorédan Lavertu, pou... pour vous servir, répondit le pêcheur qui avait retrouvé son entrain, pendant que le comédien s'était emparé de son épouse et lui administrait une semonce dans un coin.

— Plaît-il ? fit Gloria.

— Lorédan Lavertu, répéta l'autre.

— Ah ! ah ! très-bon ! très-bon ! dit Leclerc avec un étonnement mêlé d'admiration.

— Quoi... quoi... très-bon ?

— Votre calembour, parbleu !

— Mon ca... calembour...

Et la figure du pêcheur exécuta à son tour toutes les gammes de la surprise.

— Sans doute, il est excellent, appuya Gloria ; je le savoure.

L'amant de la fleuriste Louis XV perdait la tête.

— Ah ça, voyons, farceur, ne venez-vous pas de dire que vous vous nommiez Lorédan Lavertu ?

— Oui, pui... puisque c'est vrai.

— Eh bien ?

— Eh bien, quoi ?

L'ex-chérubin ne s'était jamais douté que son nom formait un jeu de mots. Il fallut le lui expliquer.

— L'or aidant la vertu, dit Gloria en manière de conclusion, savez-vous ce que c'est ?... C'est le patron de Gustave.

La bande joyeuse applaudit. Les pierrots, quoique sans savoir de quoi il s'agissait, joignirent leurs bravos à ceux de leurs voisins, car une sorte de familiarité s'était établie entre les consommateurs des deux tables.

— Maintenant, Fri... Frisolette, dis-moi un peu co... comment tu es venue ici ?

— Cela ne vous regarde pas, polisson, riposta la grisette jetant un coup d'œil vers la table où elle était tantôt et constatant avec satisfaction l'absence de Polichinelle.

— Il aura craint un esclandre, ajouta-t-elle en elle-même, et il a disparu... Ma foi, tant mieux...

En effet, le mystérieux personnage avait quitté le restaurant, sans être remarqué, car il avait eu soin de régler son souper d'avance.

Un des pierrots, cependant, aurait pu savoir d'où

venait Frisolette : c'était Laborel. Mais à ce moment il avait perdu tout souvenir. Le mélange des vins l'avait complètement grisé, et, en outre, le bruit, la fumée, la précipitation des incidents consécutifs de la nuit, le manque d'habitude des veilles prolongées, tout cela avait encore alourdi son ivresse. Il était là, sur sa chaise, l'œil terne, la tête appuyée sur la table, ne sachant pas seulement s'il avait devant lui Frisolette ou Clarisse.

— Avec tout ça, dit un de ses compagnons, nous avons oublié de faire l'expérience de l'Eau du Canal.

— C'est vrai ! répétèrent les autres.

— Comment ! objecta la fleuriste en s'adressant à Lavertu, encore ton affreuse purée ?

— Tu... tu blasphèmes, Frisolette !

— Quelle horreur !

— Tais toi... C'est mon tri... triomphe !

— Buvons, firent les pierrots.

— Moi, j'en ai assez, je ne bois plus, murmura Laborel essayant de lutter contre l'engourdissement qui s'était emparé de tous ses membres.

A côté, Gloria payait le fameux souper à trois cents francs. Roger, tourné vers ses voisins, allumait un londrès.

— On di... dirait que vous avez... vez peur de vous griser ?

— Non, je n'ai plus soif, râla l'infortuné jeune homme.

— Allons, joli pierrot, fit joyeusement le journaliste en intervenant, vous voulez faire croire à vos camarades que vous reculez devant cette délicieuse mixture. Je vais vous tenir le verre.

Et, sans plus de façon, il lui fit avaler de force l'horrible breuvage, tandis que les autres répandaient leur part sous la table ; seul, Lavertu avait gardé sa coupe en main.

Soudain, la figure de Laborel se contracta affreusement. Puis, comme si la boisson lui brûlait les entrailles, le malheureux se tordit en mille contorsions et poussa

un cri de douleur et de dégoût. Les pierrots et Roger riaient.

— En fait-il des... des manières ! dit Lorédan... Quelle grimace !... Di.. dire que c'est un nectar !...

En même temps, il vida son verre d'un trait.

La sueur coulait à grosses gouttes du visage de Laborel. Après une minute de nausées et de haut-le-cœur qui amusaient la bande, il passa lentement la main sur son front : on aurait dit qu'un revirement étrange s'opérait en lui. D'un regard fixe, il embrassa l'ensemble de ses compagnons, puis, comme s'il avait cherché à rassembler ses souvenirs, il parut étonné, regarda Frisolette, se tâta le corps avec une sorte de terreur, et, après s'être palpé, eut un sourire indicible. Enfin, il se leva d'un seul coup, et, de la voix d'un homme parfaitement maître de lui :

— Messieurs, je crois qu'il serait temps d'aller nous coucher.

Les pierrots se regardaient stupéfaits.

Roger murmurait :

— Eh bien, il est solide, ce gaillard !

Lavertu, lui, s'était endormi sur les genoux de Frisolette.

— Vous ne venez pas ? reprit Laborel.

— Mais nous n'avons pas fini de souper, hasarda un pierrot.

— Tant pis, alors, je vous laisse.

En disant ces mots, il alla, d'un pied ferme, payer son écot au comptoir, repassa devant ses camarades ahuris, leur souhaita bonne nuit, et sortit plein de gravité.

A leur tour, Roger et sa bande, augmentée de Clarisse, levèrent le campement, sur l'ordre de Gloria. Dussol et son épouse ouvraient la marche ; le figaro et femme-Journal suivaient. Derrière eux venait l'orang-outang Leclerc, ayant à ses deux bras la Folie, et Méphisto.

Sur le seuil de la porte, le pied de Leclerc glissa sur

une petite fiole qui se trouvait par terre. Le peintre la ramassa et la sentit.

— Pouah ! dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda la Folie.

— Une fiole qui a contenu de l'ammoniaque.

— Et qu'est-ce que c'est, cet ammoniaque ?

— De l'alcali volatil, si tu préfères, ma fille....

— A quoi qu'ça sert ?

— A trois choses : 1^o à faire une farce qui consiste à suffoquer les imbéciles à qui on le fait sentir ; 2^o à enlever les taches sur les étoffes noires ; 3^o à dégriser les pochards... Et maintenant que te voilà instruite, mon enfant, tu peux aller te faire délivrer un diplôme de doctoresse ès-chimie à la Faculté des sciences.

CHAPITRE XXXVIII

M. VIPÉRIN TROUVE UNE NOUVELLE COMBINAISON

Il n'est pas mauvais que le lecteur fasse connaissance avec l'intérieur de M. Vipérin.

Nous avons dit que le directeur de l'archiconfrérie des Chérubins habitait une maisonnette attenante à l'Asile de l'Adolescence ; le jardin du *coadjutor primus* communiquait même par une petite porte avec la grande cour de la congrégation.

Bien modeste était le logis de ce bon M. Vipérin. L'entrée donnait sur une rue sombre, petite, étroite, une de ces rues qui subissent, pour les besoins d'autres plus importantes, des changements de niveau ; le rez-de-chaussée primitif ayant été, par suite d'un abaissement général, transformé en premier étage, on ne

pénétrait dans chacune des différentes maisons que par un petit escalier disgracieux, empiétant sur les trottoirs ; cela donnait à la rue un aspect pauvre, misérable. Il fallait une sorte de courage pour y demeurer. Un des escaliers cependant se distinguait des autres par une grande bande de tôle métallique appliquée tout le long et au bas de la rampe ; c'était celui de M. Vipérin. Le gérant des Docks du Commerce avait imaginé ce rempart de fer-blanc, disait-il, pour protéger la modestie des dames qui auraient pu se risquer à lui rendre visite. Ce bon M. Vipérin personnifiait la chasteté : jamais un jupon n'entrait chez lui ; mais sa vertu, prévoyante à l'excès, lui avait fait un devoir de couvrir même l'impossible du voile de la pudeur.

L'intérieur de la maisonnette répondait à la simplicité extérieure ; on y sentait néanmoins un parfait confortable. L'aménagement était sévère : des meubles en bois de chêne grossièrement sculptés, partout des rideaux épais en damas vert, tous uniformes comme nuance, sans la moindre variété, aussi bien aux portes qu'aux fenêtres, aussi bien dans les chambres que dans les salons ; pas le moindre tableau accroché aux murs ; ceux-ci, du haut jusques en bas, avaient pour chaque pièce la même tapisserie sombre, insignifiante, dérivée du plus petit dessin, de la plus légère fioriture.

M. Vipérin habitait là en la compagnie exclusive de son frère, lequel portait le doux surnom de Narcisse. Pourtant, à part leurs deux chambres qui étaient contiguës, se trouvaient trois autres pièces, d'un ameublement un peu moins sévère, continuellement disposées pour recevoir un ami, un étranger de passage. C'était dans l'une d'elles, au second, que couchait Laborel. Celui-ci, on le sait, prenait en outre son repas avec son patron.

Le surlendemain du jour ou plutôt de la nuit où le comique Dussol avait retrouvé sa femme au bras de Lorédan Lavertu, le gérant des Docks du Commerce

était dans sa chambre occupé à écrire une lettre. A la manière dont il s'appliquait il eût été facile de voir — si quelqu'un l'avait pu — qu'il ne s'agissait pas d'une épître ordinaire ; sur son secrétaire était un papier chiffonné que M. Vipérin consultait avec attention de temps en temps.

A l'étage supérieur, Laborel, également dans sa chambre, lisait les journaux du jour en attendant de se coucher ; la pendule marquait neuf heures du soir.

— Ah ! se disait le jeune homme, ah ! que j'ai failli avant-hier ne pas pouvoir rentrer chez moi... J'ai comme une idée que j'ai été tout à fait gris à un moment donné ; car je ne me rappelle plus du tout ce qui s'est passé depuis la sortie du bal jusqu'à la fin du souper... C'est curieux ! Il me semble qu'au moment où mes souvenirs reprennent leur cours, j'ai éprouvé un malaise inexprimable ; il me semble que je ne tenais plus debout... Quelle réaction s'est donc opérée en moi ?... Il faut avouer que je suis d'un étrange tempérament. J'ai dû boire comme une éponge, et cependant l'ivresse n'a pas été pour moi le couronnement de cette veillée carnavalesque. Si j'ai été gris, ce n'a été que par intermittence ; la boisson ne produit sur moi que des étourdissements passagers... Allons ! je ne suis pas fâché d'avoir fait cette expérience ; maintenant je me connais. Il est fort heureux que je sois d'une nature à triompher ainsi de l'ivresse ; quelle catastrophe, en effet, si j'y avais succombé !... Diable ! c'est que je m'étais joliment lancé ! j'avais totalement oublié le testament de M. Rameau... Oh ! que j'ai été lâche ! Si un mauvais destin avait fait qu'après l'orgie je n'eusse pas pu retrouver le chemin de la maison, j'aurais bel et bien risqué de me laisser arrêter et dépouiller par ces coquins d'étrangleurs dont on ne fait plus maintenant que parler...

Laborel, en disant ces mots, plia le dernier journal qu'il venait de lire, et il s'appretait à se déshabiller

lorsqu'on frappa à la porte de la chambre. Il alla ouvrir ; c'était M. Vipérin.

— Est-ce que je vous dérange ? demanda le jésuite en souriant.

— Mais non, mais non, entrez donc, cher monsieur.

— Je n'ai que deux mots à vous dire.

Laborel présenta un siège à son patron.

— Pardon ! je vois que vous allez vous mettre au lit... Je ne veux pas vous importuner... Il faudrait que vous me rendissiez un service après-demain, et je viens voir si je peux compter sur vous.

— Monsieur, vous savez bien que vous n'avez pas besoin de demander pour être obéi.

— Voici ce dont il s'agit... C'est une affaire de confiance... Un recouvrement d'une somme importante, et j'ai recours à votre honnêteté... Enfin, il faudrait partir mercredi matin pour Nice... Bien entendu, à la condition que cela ne vous gênera pas...

— Mais, monsieur Vipérin, je suis tout à votre disposition.

— Eh bien ! alors, je vous laisse... Je sais que je n'ai plus à m'inquiéter de rien... Demain, je vous expliquerai mieux la chose, et mercredi vous accomplirez cette petite excursion... Mille pardons de vous avoir dérangé. Bonsoir, mon jeune ami, bonsoir.

— Bonsoir, mon cher monsieur.

Laborel ferma la porte et se coucha. M. Vipérin redescendit chez lui.

A ce moment, le gérant des Docks du Commerce était seul avec son employé dans la maison ; ou du moins il se croyait seul, car il avait envoyé son frère Narcisse en commission.

M. Vipérin se trompait. Durant la courte absence qu'il avait faite pour aller donner le bonsoir à Laborel, un homme s'était introduit à pas de loup dans sa chambre, avait lu attentivement la lettre qui se trouvait

grande ouverte, sur le secrétaire, et puis sans bruit avait disparu.

Quand le négociant revint, tout était en place ; rien n'avait été dérangé ; il alla, lui aussi, au meuble sur lequel il écrivait tout-à-l'heure, prit également dans ses mains la lettre, et la compara avec le papier chiffonné qui était auprès.

— Ma foi ! fit-il en esquissant une grimace de satisfaction, voilà qui est gentiment réussi !... Le dernier trait de plume surtout me fait honneur !

Au même instant, la porte d'entrée grinça sur ses gonds. M. Vipérin prêta l'oreille.

— C'est vous, Narcisse ? cria-t-il.

— Oui, Borromée.

— Montez.

Un petit être, bossu, malingre, chétif, gravit l'escalier et se présenta devant l'ex-associé de Boniface Simplet ; c'était bien là Narcisse, le frère de M. Vipérin. Figurez-vous un nain, difforme, au corps tordu, aux jambes en dedans, et possédant avec cela une figure d'une mélancolique douceur. — Par une fatalité dérisoire, ce Quasimodo pygmée avait reçu dès sa naissance le nom de Narcisse.

M. Vipérin avait recueilli son frère chez lui, et le nourrissait ; en revanche, le malheureux Narcisse remplissait chez lui le rôle de domestique, de femme de ménage. C'était lui qui lavait, nettoyait la maison, cirait le parquet, balayait, faisait les lits et même préparait le repas. Le pauvre tortillard faisait toute cette besogne sans rien dire, et s'estimait très heureux de ce que son frère voulût bien suffire à son existence : dans le quartier, on disait qu'il fallait certes que M. Vipérin fût un bien brave homme pour s'être ainsi chargé d'un pareil avorton.

— Narcisse, dit le brave homme, comment se fait-il que je n'aie pas entendu votre passe-partout tourner dans la serrure de la porte d'entrée ?

— Oh ! ne me grondez pas, mon frère !... C'est qu'en sortant j'ai dû oublier de la fermer... je l'avais laissée ouverte.

— Narcisse, reprit M. Vipérin en secouant vivement et durement le petit bossu, si jamais cela vous arrive encore je vous ferai passer par la fenêtre !

Et il accompagna cette menace d'un geste significatif. Le nain tremblait de tous ses membres.

— A propos, continua le négociant, la nuit dernière vous avez eu le sommeil très-agité...

— Vraiment, mon frère ?

— Je n'entends pas que cela recommence ; vos cauchemars bruyants m'empêchent de dormir. Et j'ai besoin de repos, moi !... Je ne suis pas un fainéant, moi !... Je travaille du matin au soir...

— Mais ce n'est pas ma faute, mon frère, si je fais de mauvais rêves...

— Il suffit ! je n'ai pas à écouter vos explications.

En parlant de la sorte, M. Vipérin avait pris un grain de sucre dans le sucrier ; puis, allant à un placard d'où il avait tiré un flacon étiqueté, il avait versé sur le grain de sucre quelques gouttes d'un liquide jaunâtre.

— Avalez cela, commanda-t-il d'un ton bref.

Le petit bossu, toujours tremblant, prit le sucre, et, au moment de le mettre dans sa bouche :

— Ne craignez-vous pas, mon frère, observa-t-il, que ce laudanum ne finisse par me faire mal ?... vous m'en faites beaucoup prendre depuis quelque temps...

— Avalez-moi cela, vous dis-je !... Je sais ce que je fais...

Narcisse avala, non sans répugnance.

— Maintenant, allez vous coucher.

— Bonne nuit, Borromée, dit le nain en se retirant dans la pièce voisine.

— Bonne nuit, répondit sèchement M. Vipérin.

Après quoi, revenant à son secrétaire, le jésuite mit

sa lettre sous enveloppe et la renferma ensuite dans son portefeuille.

En définitive, murmura-t-il tout bas, je ne suis pas fâché de l'insuccès de la combinaison du père Leroué. La mienne, qui est infaillible, n'en ressortira que davantage.

Tout-à-coup on sonna. M. Vipérin descendit et alla ouvrir avec précaution, après avoir regardé par un judas habilement masqué. Ce visiteur attardé n'était autre que le Provincial.

— Comment ! c'est vous, à cette heure ?

— Oui, c'est moi. A quelle heure voulez-vous que je vienne ?

— J'étais loin de m'attendre à votre visite.

— Vous avez eu tort, monsieur Vipérin ; il faut toujours s'attendre à me voir, à n'importe quel moment.

Le *Coadjutor primus* conduisit son supérieur dans son appartement particulier.

— Tout le monde est couché chez vous ? demanda Leroué.

— Tout le monde.

— Eh bien ! donnez-moi alors des nouvelles de notre affaire... C'était le bal, l'avant-dernière nuit. Qu'est-il arrivé ?

— J'ai le regret de vous le dire, mon père, il n'est rien arrivé du tout.

— Comment ! vos jeunes gens n'ont pas réussi à griser le Laborel ?

— Non.

— Pas possible.

— C'est comme je vous dis.

— Ce sont donc des maladroits ?

— Pas du tout... C'est que ce garçon est un Turc !

— Ah ! bah !

— « M. Vipérin, m'a dit hier Racasse, c'est à n'y rien comprendre. Un moment nous avons cru le tenir ; il paraissait complètement alourdi par l'excès de la boisson, et nous allions lever la séance pour vous le

rapporter, lorsqu'il s'est redressé comme si de rien n'était, est allé au comptoir payer sa note, nous a dit bonsoir et est parti sans trébucher. Nous avions cru triompher de lui, il était dans tout son bon sens. »

— C'est étrange !

— Il n'y a rien de bien étrange, mon père, on rencontre assez de ces tempéraments-là.

— Vous avez peut-être raison, monsieur Vipérin... Ce garçon-là a dû s'habituer en Amérique aux liqueurs fortes.

— C'est ce que je me dis depuis hier. Là-bas, à ce qu'il paraît, les enfants eux-mêmes boivent sans sourciller toutes sortes d'eau-de-vie qui emporteraient le palais d'un matelot...

— Enfin, voilà qui est bien ennuyeux... Un si beau plan !... Avez-vous une idée, vous ?

Un éclair de joie passa dans les yeux du gérant des Docks du Commerce, qui répondit en se frottant les mains :

— J'ai plus qu'une idée, j'ai toute une combinaison...

— Laquelle ?

— Ah ! permettez-moi, mon père, de vous en réserver la surprise... Je ne vous demande que trois jours de patience... Venez jeudi au magasin, et jeudi, mon père, je vous remettrai les vingt millions.

En prononçant cette dernière phrase, M. Vipérin était superbe ; son front rayonnait de bonheur et de fierté.

— C'est bon, répondit Leroué, je veux bien ; que ce soit vous qui réussissiez ou moi dans cette entreprise, peu importe, puisque nos efforts à tous deux tendent également au même but, à la plus grande gloire de Dieu !

CHAPITRE XXXIX

DE L'INFLUENCE NÉFASTE D'UNE CHRONIQUE TROP
BIEN RÉDIGÉE

Le lendemain matin, M. Vipérin expliqua à Laborel en quoi consistait le voyage à Nice : il s'agissait d'un encaissement chez un banquier sur le compte duquel il s'était mis tout à coup à courir de mauvais bruits ; le financier avait dix mille francs à payer à la fin du mois aux Docks du Commerce, mais il était prudent de ne pas attendre l'échéance et de toucher l'argent tout de suite, même en subissant un fort escompte.

— Il paraît que cet homme, dit M. Vipérin, a perdu ces jours-ci de fortes sommes à Monaco, et il n'y aurait pas à s'étonner si un de ces jours on apprendait qu'il vient de passer la frontière ; car sa situation actuelle n'est pas tenable : avec les pertes qu'il a subies, il est impossible qu'il puisse faire face à ses obligations.... Alors, vous comprenez, si vous arrivez avant qu'il ait bouclé sa valise, nous aurons des chances d'être payés, tandis que si nous remettons au jour de l'échéance...

— J'ai parfaitement saisi, monsieur.

— C'est donc convenu, vous partirez demain par le premier convoi.

La matinée se passa tranquillement au magasin. Depuis le bal, une sorte de familiarité s'était établie entre Laborel et les autres employés, non point certes à cause de la nuit de carnaval qu'ils avaient passée ensemble ; mais M. Vipérin avait assuré aux jeunes congréganistes qu'il s'en rapportait à leur parole collective, que Laborel ne mettrait jamais les pieds à l'Asile de

l'Adolescence, et qu'au surplus il ne ferait pas long feu dans la maison. Aussi, ceux-là, satisfaits, se conformaient-ils scrupuleusement aux ordres du patron, qui avait dit en outre que, jusqu'au jour prochain du départ de l'impie, on continuât à le supporter et même à lui faire bonne grâce.

Laborel n'était pas fâché d'avoir à accomplir le voyage de Nice ; il se félicitait de cette occasion qui se présentait à lui de visiter ce pays féerique dont il avait toujours entendu faire l'éloge.

A une heure, au moment où l'on venait de quitter la table, le facteur apporta une lettre. Une lettre pour lui. Laborel était au comble de l'étonnement.

Il regarda le timbre de la poste. La lettre venait de la ville même. Le jeune homme fit sauter le cachet, ouvrit la missive et lut :

« Marseille, 20 janvier.

» Mon bien cher Alexandre,

» Le bureau de la marine me remet à l'instant toutes les lettres qui m'ont été écrites pendant mon voyage de Bourbon, et dans le nombre j'en trouve deux de toi, adressées à Bordeaux ; je t'y répondrai de vive voix.

» Pour l'instant, j'ai à te dire que la *Nouvelle-Héloïse* est à l'ancre depuis ce matin dans le Port-Neuf, et que j'ai la mauvaise chance d'y être de garde jusqu'à demain. Si, comme je l'espère, tu ne te sens pas d'attendre que j'aie le droit de mettre pied à terre pour pouvoir m'embrasser après tant d'années de séparation, viens à bord ce soir, aussitôt que tu seras libre ; nous causerons de notre pauvre père.

» Je t'embrasse de cœur en attendant de te serrer tout à l'heure dans les bras.

» JACQUES. »

— Mon frère ! s'écria Laborel, mon frère est ici !

Si M. Vipérin s'était trouvé là, à coup sûr le jeune employé se serait avancé jusqu'à lui demander la permission de s'absenter pendant l'après-midi; mais le négociant était allé à la Congrégation, à peine le dîner fini.

Laborel passa son pardessus et sortit pour se rendre au magasin. Dans sa joie, il calculait que dès la fermeture des portes il irait au Port-Neuf sans prendre même le temps de souper, lorsqu'un gamin traversa la rue en criant à tue-tête :

— Demandez le journal qui vient de paraître ! les audacieuses arrestations faites hier soir par la bande des étrangleurs !

Machinalement, Laborel appela le petit marchand et lui acheta le numéro.

Les mystérieux bandits avaient à moitié assassiné une vingtaine de passants, la veille, dans le quartier de la Joliette, du côté de la jetée et aux environs des Docks; le plus effroyable de la chose était que ces hardis détrompeurs n'attendaient pas, pour commettre leurs crimes, l'heure où tout le monde est couché; non, c'était dès la tombée de la nuit qu'ils se répandaient dans les rues, et pas seulement dans les rues désertes, pour lancer, selon la mode indienne, leur lazzo au cou des passants.

A cette époque, la terreur était d'autant plus grande dans la ville que la police se reconnaissait impuissante à lutter contre ces terribles malfaiteurs. En effet, comment affronter ces ténébreuses agressions, si subites qu'on était étranglé en même temps qu'on entendait siffler autour de soi la redoutable lanière de cuir ? — On marchait tout tranquillement par la rue; crac ! on se sentait le cou pris dans une corde qui s'enroulait, et suffoqué, asphyxié, on tombait à la renverse. Une fois à terre, on était vite dépouillé, et, quand on reprenait connaissance, il y avait longtemps que les voleurs avaient disparu.

Comment se méfier d'une pareille attaque qui vous venait tout à coup par devant, par derrière, par côté;

au moment où l'on tournait la tête, de la part d'un individu à l'aspect très-ordinaire et marchant le plus souvent sur le trottoir vis-à-vis ? — La police, malgré sa vigilance, ne pouvait compter que sur le hasard pour mettre la main sur un des audacieux scélérats, et, de là, arriver à trouver toute la bande ; quant à empêcher les attentats, elle ne le pouvait guère : il lui aurait fallu arrêter et fouiller en même temps tous les passants à la fois dans toutes les rues et promenades publiques de Marseille.

Aussi, le vulgaire, qui n'entrait pas dans le détail de ces impossibilités matérielles, commençait-il déjà à murmurer ; nombre de mécontents disaient même que ces étrangleurs mystérieux, dont les forfaits restaient impunis, n'étaient autres que les *roussins*, les agents de la sûreté.

En arrivant au magasin, Laborel trouva sur son comptoir un exemplaire du *Sémaphore* paru le matin, lequel racontait aussi tout au long les arrestations de la veille. Jamais le chroniqueur n'avait déployé un tel luxe de phrases, d'expressions : l'écrivain s'écriait que c'était intolérable, que si cela continuait on ne pourrait plus sortir le soir que le cou garni d'un triple collier de cuir, de fil de fer et de clous en laiton, comme ceux des chiens de la montagne ; enfin, faisant appel aux malfaiteurs eux-mêmes, il les suppliait, dans un langage éloquent, d'étrangler quelques sergents de ville, afin que la police se remuât un peu. Cette plaisanterie, terminant la chronique, ne rendait que plus lugubre le récit des exploits des mystérieux bandits.

Le jeune employé, après avoir lu cette prose effrayante, se demanda s'il serait bien prudent à lui de s'aventurer le soir du côté du port, là où les derniers crimes venaient précisément d'être commis. Certes, Laborel aimait bien son frère ; mais il avait à remplir une mission, et une mission de la plus haute importance. S'il allait lui

arriver un malheur ? s'il était arrêté et dépouillé en allant à la *Nouvelle-Héloïse*, ou en en revenant ?

Que faire ? Le commis de M. Vipérin était très-perplexe. D'une part, il lui tardait d'embrasser son frère Jacques, et, s'il ne se rendait pas à bord le soir même, il ne fallait pas compter le voir avant son retour de Nice, ce qui le menait à trois ou quatre jours ; d'autre part, il n'était guère possible de ne pas répondre à l'appel de ce frère chéri, et alors comment devait-il se garantir d'une agression nocturne ? car il avait entendu dire que les armes à feu étaient inutiles contre les étrangleurs.

Une seule solution restait. Laborel s'y résigna, mais non sans de nombreuses hésitations.

En montant souper avec son patron, le jeune homme lui confia la nouvelle de l'arrivée de son frère, ainsi que son rendez-vous.

— Tiens ! fit M. Vipérin, cela se rencontre bien ; j'ai justement à sortir, moi aussi. Il faut que j'aille passer la soirée à mon cercle. Vous m'accompagnerez, et de cette façon nous ferons la moitié de la route ensemble.

— Je ne demande pas mieux, répondit Laborel.

On mit moins d'un quart d'heure pour souper.

— Pardon, monsieur, dit l'employé après le repas... Je vous demande cinq minutes, le temps de monter dans ma chambre et de redescendre.

Une fois là-haut, Laborel se déshabilla prestement, enleva une sorte de ceinture qui adhérait à son corps, en tâta avec soin une partie qui était plus épaisse que le reste, plia le tout et l'enferma dans un tiroir de commode, dont il prit la clef, après avoir fermé à double tour.

Derrière la porte, M. Vipérin, courbé sur lui-même, observait cela par le trou de la serrure.

— Allons, allons, se dit-il en redescendant, pendant que l'autre remettait ses vêtements ; cette fois, ça y est !

Deux minutes après, Laborel et le gérant des Docks

du Commerce quittaient ensemble la maison ; une horloge voisine sonnait huit heures.

— Bah ! murmura le jeune homme, dans vingt minutes je monterai à bord de la *Nouvelle-Héloïse*.

En janvier, il fait nuit dès cinq heures du soir, et de plus les nuits sont souvent brumeuses. Ce jour-là, le temps était assez clair, bien que la lune ne brillât pas au ciel. Un affreux mistral sifflait dans la ville ; le gaz illuminait tant bien que mal les rues presque désertes.

CHAPITRE XL

M. VIPÉRIN RESTE ET RESTERA HONNÊTE HOMME

Avant de partir, M. Vipérin avait appelé son frère :

— Narcisse !

Le petit bossu était venu tenant un bol à la main.

— Votre tisane est-elle prête ?

— Oui, mon frère.

M. Vipérin avait pris le bol, et, après avoir versé quelques gouttes d'une des fioles d'un placard, avait remué la fiole.

Puis, d'un ton de commandement :

— Buvez, avait-il dit, et allez vous coucher.

Narcisse avait bu et était passé dans sa chambre, pour se mettre aulit.

Le négociant et son employé sortis, le malheureux nain commençait à se déshabiller ; de grosses larmes coulaient en silence le long de ses joues amaigries. On n'entendait que le mistral qui gémissait au dehors, secouant les gouttières et tordant les tuyaux de cheminée.

Tout à coup un bruit de verre cassé troubla violem-

ment cette quasi-tranquillité qui régnait au logis ; Narcisse prêta l'oreille, le bruit venait de l'étage supérieur de la chambre occupée par le jeune commis.

— Bon, se dit le bossu, une vitre brisée !.. C'est M. Laborel qui aura oublié de fermer sa fenêtre.

Il écouta encore, s'attendant à entendre battre les volets.

— Tiens, continua-t-il, voilà qui est singulier, rien ne bouge ; la fenêtre est donc bien fermée ; comment ce carreau a-t-il pu se casser tout seul ?

Et, l'oreille tendue, il écoutait toujours.

— La bourrasque était bien forte, cependant.

Il allait achever sa phrase à mi-voix, quand l'espagnole de la fenêtre de Laborel se mit à grincer très-distinctement, comme si quelqu'un la faisait jouer ; ensuite la fenêtre s'ouvrit, mais doucement.

Narcisse avait le sens de l'ouïe très développé, et il avait perçu tous ces mouvements bien qu'ils eussent été exécutés sans beaucoup de bruit. Si le bris premier de la vitre n'avait pas éveillé son attention, il n'aurait certes rien saisi du reste.

Inquiet, le petit bossu, laissant sa lampe dans sa chambre, passa sur le palier et écouta de plus belle.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, est-ce que j'aurais affaire à un voleur ?... Il y a quelqu'un, j'en suis sûr, chez M. Laborel.

Narcisse ne se trompait pas. Du palier du premier, il était facile d'entendre le râclage effectué par un individu cherchant à enflammer une allumette. Le nain gravit quelques marches. Le panneau vitré, qui surmontait la porte de l'appartement de l'employé, s'éclaira.

L'infortuné Narcisse n'était pas courageux ; son frère, depuis l'enfance, l'avait habitué à subir de mauvais traitements, la moindre velléité de résistance à un acte quelconque de violence ne pouvait germer dans son esprit ; aussi tremblait-il de tous ses membres, là sur l'escalier, n'osant ni avancer ni reculer, regrettant déjà le peu de

mouvements qu'il avait faits, et craignant d'attirer par le plus léger bruit l'attention et la vengeance du malfaiteur.

De son poste d'observation, il entendait très-bien l'autre aller et venir, fracturer les serrures, faire craquer les tiroirs des meubles, fouiller, jeter le linge par terre, mettre tout sens dessus-dessous.

— O doux Jésus, se disait-il, que va-t-il arriver ?... Si j'allais me cacher tout doucement dans la cave ?... Quand le brigand aura fini de ravauder là-haut, il va venir au premier, au salon, pour voler l'argenterie ! ... Sainte-Vierge, mère de Dieu ! ayez pitié de moi !

En effet, ce qui tourmentait le plus le pauvre Narcisse, c'était l'idée que s'il ne quittait pas au plus tôt l'escalier, il pouvait être pris en flagrant délit d'espionnage par le voleur. C'est pourquoi il prit la résolution de battre en retraite ; mais au moment où il se disposait à mettre ce projet à exécution, il se sentit brusquement envahi par une profonde lassitude, un engourdissement général s'empara de ses membres, sa tête s'alourdit ; il lui sembla que sa pensée s'éteignait en lui comme une veilleuse qui manque d'huile ; ses jambes faiblissaient sous le poids de son corps. Il voulut se cramponner à la rampe, impossible ! ses forces le trahirent, et il roula comme une masse inerte, le long des degrés de l'escalier.

La chute de Narcisse avait produit un bruit lourd, qui eut pour effet d'arrêter les recherches du malfaiteur dans la chambre de Laborel.

La porte du second s'ouvrit, et un homme, armé d'un coutelas tenant à la main une lanterne sourde, parut.

Puis, dirigeant sa lumière vers le palier du premier, il l'arrêta un moment sur le corps qui gisait, et descendit aussitôt auprès du bossu. Après quoi, saisissant Narcisse dans ses bras, il l'examina attentivement, réfléchit quelques instants, et, en définitive, le replaça sur le sol, la tête appuyée contre la première marche.

Ensuite il remonta rapidement au second, fit un paquet, donna un coup d'œil à la pendule, et, en grande hâte, s'esquiva par la grande porte qui donnait sur la rue.

Il était temps, car M. Vipérin, qui, contrairement à ce qu'il avait dit à Laborel, ne devait pas passer toute la soirée au cercle, arrivait en se frottant les mains, au moment même où le voleur venait de disparaître dans l'ombre de la ruelle attenante.

M. Vipérin, esquissant sur ses lèvres minces son éternel et béat sourire, fit tourner son passe-partout dans la serrure de la porte d'entrée.

— Par exemple ! s'exclama-t-il en apercevant un filet de lumière qui se dégageait du premier, est-ce que Narcisse ne serait pas encore couché ?... Mais non, cela ne se peut pas ; à cette heure la potion doit avoir opéré.. Il aura oublié d'éteindre sa lampe.

Là-dessus, M. Vipérin monta. Arrivé sur le palier, quel fut son étonnement en rencontrant le bossu étendu à terre.

— Ah ça ! que signifie ceci ?

Il alla prendre une lampe et la posa sur une marche. Narcisse dormait.

— Voyons, voyons, se dit le jésuite intrigué, tout cela n'est pas naturel... Il se sera laissé surprendre par le soporifique, et il sera tombé ; mais que venait-il faire dans l'escalier ?... Il n'avait pas encore fini de se déshabiller. Quelle bête idée de promenade aura passé dans son cerveau ?

Ce disant, M. Vipérin prit le bossu et le transporta sur son lit.

— Et maintenant, ajouta-il en prenant un trousseau de clefs, à la besogne !

Le cœur content, le directeur de l'archi-confrérie des Chérubins escalada en quelques enjambées les deux douzaines de degrés qui séparaient les deux étages.

A moitié chemin, grâce à la lueur de la lampe à pétrole

dont il s'était muni, il vit la porte du second entr'ouverte, et en fut un peu surpris.

— Il me semblait, se dit-il, avoir entendu Laborel fermer sa chambre en partant.

Sa surprise se changea bientôt en stupéfaction quand dans le logement de son employé il trouva tout en désordre. Les tiroirs de la commode, et jusqu'à ceux de la table de nuit, étaient vidés, et leur contenu répandu sur le parquet. La fenêtre, grande ouverte, avait un carreau brisé.

Instinctivement, à l'aspect de cette dévastation, M. Vipérin recula, sortit précipitamment de sa poche un revolver, et ce fut avec cette arme au poing qu'il recommença son inspection.

Le jésuite terrifié ne pouvait en croire ses yeux. Un malfaiteur avait, en effet, passé par là et lui avait damé le pion ; cela était évident, et pourtant cela lui paraissait impossible.

Il remua de nouveau tout le contenu des tiroirs. Recherche inutile : la fameuse ceinture de Laborel avait disparu. Voleur, il était volé.

Alors, ne se possédant plus, fou de colère, M. Vipérin descendit quatre à quatre l'escalier, pénétra dans la chambre de son frère, saisit le malheureux bossu et le secoua de toutes ses forces. Mais ce fut en vain : Narcisse était trop bien endormi.

M. Vipérin alluma la lampe d'un appareil à esprit de vin et fit une tasse de café très-chargé ; comme il trouvait que le feu n'allait pas assez vite, il versa de l'alcool enflammé tout autour du réchaud, au risque de se brûler les mains. Puis, ouvrant la bouche de son frère, il lui fit avaler de force le liquide en ébullition. Au bout d'un instant, Narcisse ouvrit les yeux et parut revenir à lui.

— Que s'est-il passé pendant mon absence ? lui demanda-t-il brutalement.

— Mon frère ! gémit l'autre effrayé.

— Allons, parlez !... Je n'ai pas de temps à perdre !... Parlez... mais parlez donc.

— Je ne me souviens plus bien, mon frère...

— Souvenez-vous !... Je vous l'ordonne !...

Le bossu fit un effort.

— Ah ! j'y suis... J'ai entendu du bruit au second, comme si l'on brisait une vitre... Je suis allé sur l'escalier... Il y avait un voleur dans la chambre de Monsieur Laborel !... J'ai eu bien peur, Borromée !

— Comment ! vous ne vous êtes pas opposé ?...

— Oh ! mon frère, il m'aurait tué !

— Hé quoi ! vous n'avez pas crié ? Vous n'avez pas appelé au secours ?

— Il m'aurait tué, mon frère !

— Mais qu'avez-vous fait, alors ?

— Je ne sais pas... Je ne me souviens plus.

— Misérable !

Le bossu ne comprenait rien à la colère de son frère. Celui-ci le tenait au collet et le serrait durement. Narcisse suffoquait.

— Je suis tombé dans l'escalier... Je me suis endormi, je crois... mais je ne sais rien... rien... Ah ! vous m'étranglez, mon frère ! Grâce ! vous me faites mal !

Involontairement, M. Vipérin avait serré le cou du petit bossu,

— Faut-il que vous soyez lâche pour ne pas savoir même garder la maison !... Tenez, vous valez moins qu'un chien !

Tant d'émotions avaient bouleversé la faible intelligence du nain ; devant les insultes de son frère, il baissa la tête et se mit à pleurer.

— Allons, dit l'autre, ce n'est pas le moment de pleurnicher.

Narcisse releva son front, ses larmes s'arrêtèrent soudain, ses yeux devinrent hagards ; il regarda fixement le négociant d'un air hébété, puis se prit à éclater d'un rire niais.

— Ah ! ah ! ah ! c'est bien drôle ... Les voleurs sont des malins... Ils viennent dans la maison de mon frère Borromée, parce qu'ils savent que les voisins ne peuvent pas les voir... Il n'y a pas de fenêtre sur notre jardin... Ah ! ah ! comme c'est amusant !...

M. Vipérin continua à saisir le bossu à la gorge ; mais celui-ci continua :

— Et puis, mon frère m'empoisonne avec toutes ses drogues ! Ah ! ah ! ah ! les voleurs sont des malins...

— Malheureux ! que dites-vous ? s'écria le jésuite, que la folie subite du nain effrayait.

— Moi, je dis que mon frère Borromée est furieux contre le voleur... Il m'empoisonne, et il n'aime pas le voleur qui a dévalisé M. Labo...

Narcisse ne put finir. Le poignet vigoureux de son frère étreignait son cou comme un étau.

— Aïe ! aïe ! fit-il d'une voix faible.

Puis, il tomba à la renverse sur le lit. Il était mort.

M. Vipérin fut un moment anéanti par le crime qu'il venait de commettre ; mais, après un court instant de réflexion :

— Tant pis ! dit-il, comme cela, du moins, il ne parlera pas.

Au dehors, le mistral sifflait toujours.

Comme s'il ne pouvait croire à sa mauvaise fortune, le gérant des Docks du Commerce retourna encore une fois à la chambre de son employé, et de nouveau son œil se promena consterné sur les objets épars.

— Il n'y a pas à en douter, gronnait M. Vipérin en grinçant des dents... Je suis victime d'une exécration fatale ! Le coquin, qui est venu ici pour mettre à sac ma maison, a commencé, ainsi que ce tiroir vide l'atteste, par prendre les économies de Laborel ; puis, en fouillant la commode, la ceinture au sachet aura attiré son attention, et il sera parti, l'emportant avec l'argent, au bruit qu'aura dû faire cet idiot de Narcisse en rou-

lant dans l'escalier... Oh ! maudit, maudit soit le scélérat, le brigand !

Et, toujours écumant de rage, il revint au premier, remplaça le cadavre du bossu sur le palier, mit à côté de lui un chandelier renversé et éteignit la lampe à pétrole dans sa chambre à coucher.

Après quoi, il sortit et s'en fut bravement passer la fin de la soirée à son cercle.

CHAPITRE XLI

LA LUTTE CONTRE L'INVISIBLE

Pendant que tous ces événements s'étaient passés, de la manière précipitée qu'on vient de voir, à la maison de M. Vipérin, Laborel s'était rendu au Port-Neuf.

Un douanier lui avait indiqué l'endroit où la *Nouvelle-Héloïse* touchait le quai. Une fois parvenu au lieu désigné, il avait hélé un canot qui l'avait conduit à l'échelle du trois-mâts.

A peine mettait-il le pied sur le pont qu'un matelot de quart, voyant un étranger, se précipita vers lui.

— Eh ! jeune homme, qui êtes-vous ? que venez-vous faire ici ?

— Je viens voir mon frère, qui est de garde.

— Ah ! vous avez un frère dans l'équipage ?... Comment s'appelle-t-il, s'il vous plaît ?

— Jacques Laborel.

— Jacques Laborel ? répéta l'autre... Connais pas.

— C'est le mécanicien du bord.

— Le mécanicien ? Vous faites erreur, jeune homme ; le mécanicien d'ici s'appelle Paul Blanquet...

— Cependant, je vous dis...

— Vous vous êtes sans doute trompé de bateau.

— Pardon, ne suis-je pas sur la *Nouvelle-Héloïse*, trois-mâts arrivant de...

— ... Arrivant de Bourbon, oui ; mais je vous répète qu'il n'y a pas à bord de Jacques Laborel.

— Pour le coup, l'ami, vous ne connaissez guère votre personnel...

A ce moment, un quartier-maître, entendant une discussion, s'approcha.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il en intervenant.

— C'est ce jeune homme qui demande après un M. Jacques Laborel.

— Jacques Laborel, le mécanicien ?

— Tiens ! vous le connaissez ? fit le matelot étonné.

— Parbleu ! répondit le quartier-maître.

— Ah ! vous voyez bien ! exclama avec joie l'employé de M. Vipérin.

— Seulement, continua l'autre, en s'adressant au jeune homme, il y a longtemps qu'il n'est plus des nôtres : Il a quitté la *Nouvelle-Héloïse* depuis tantôt huit mois, et il fait les voyages de Bordeaux à New-York sur le *Niagara*, de la Compagnie Transatlantique... Une sière place que je serais bien aise d'avoir si je possédais ses capacités ! Mais je ne la lui envie pas, car c'était un bien brave garçon.

Laborel était ahuri.

— Mais je n'y comprends plus rien, alors, murmurait-il, épouvanté comme si un péril inconnu venait de se dresser tout à coup devant lui... Aujourd'hui j'ai reçu une lettre de Jacques, qui est mon frère...

— Ah ! vous êtes son frère ?... Tant mieux ! je vous en félicite.

— Et dans cette lettre, il me donnait rendez-vous ici, ce soir... Tenez, je l'ai dans cette poche... non, dans celle-ci...

Mais en vain Laborel chercha, il ne put réussir à trouver la lettre en question.

— Je suis certain, cependant, disait-il, de l'avoir mise là.... Je l'avais encore cette après-midi, au magasin.

— Vous l'aurez laissée tomber en sortant votre mouchoir... Enfin, peu importe ; quand avez-vous reçu cette lettre ?

— Aujourd'hui à une heure.

— A une heure !... Eh bien ! il est impossible que cette lettre vous vienne du bord. Nous avons fait un jour de quarantaine, et nous n'avons jeté l'ancre ici aujourd'hui qu'à trois heures du soir... C'est quelqu'un de vos amis de la ville qui vous aura fait une farce...

— Une farce ? répéta Laborel atterré... Je vous demande pardon de vous avoir dérangé. Bonsoir, messieurs.

— Bonsoir, jeune homme.

L'employé des Docks du Commerce se fit ramener à terre. Mille pensées tristes l'assaillirent pendant qu'il longeait les quais.

Il se disait avec effroi que « cette farce » était peut-être l'avant-coureur de quelque malheur.

Son frère voyageait sur la ligne de Bordeaux à New-York, lui avait-on affirmé ; mais, dans ce cas, il avait dû se trouver souvent à Bordeaux, depuis qu'il était, lui, à Marseille. Cette lettre de rendez-vous était fausse ; il en suivait que les siennes avaient été soustraites et n'étaient pas arrivées à leur destination.

Par qui et comment avait été accompli ce détournement ? Là était l'énigme.

Qui avait pu lui donner ce faux rendez-vous ?

Dans quel but ?

De sa nature, Laborel était très-discret. Il n'avait jamais parlé à personne de l'existence de son frère, si ce n'est le soir même à M. Vipérin ; mais à ce moment, il venait de recevoir la lettre dont l'écriture même était si bien

imitée qu'il avait parfaitement cru à son authenticité.

Conclusion : il n'était pas le jouet d'un farceur, mais la victime de quelque habile faussaire, dont le but invisible l'épouvantait.

Ah ! c'est qu'il n'y a rien d'aussi terrible que le danger qu'on ne voit pas.

En revenant de la *Neuve-Héloïse*, Laborel pensait aux dernières paroles de M. Rameau, et, dans ses sombres pressentiments, la main des jésuites lui apparaissait comme ayant ourdi cette atroce mystification.

Cependant, pourquoi aurait-il déjà l'ordre de Loyola à ses trousses ? Jamais un mot au sujet des vingt millions n'était tombé de ses lèvres. Cela ne pouvait pas être, et néanmoins le dépositaire de la fortune de Roger Bonjour avait maintenant la conviction que cela était. Elle était donc bien puissante, cette ténébreuse Société, qui pouvait lire au fond des âmes les secrets les mieux renfermés !

Il y avait là de quoi devenir fou. Aussi, en songeant aux vingt millions, dont il s'était imprudemment séparé, Laborel pressa le pas. Qui sait si ce n'était pas pour les lui voler qu'on l'avait envoyé faire au loin cette ridicule promenade nocturne ?

En raisonnant bien, d'après la plus rigoureuse logique, il était absurde, à lui, de s'imaginer qu'un tel complot avait pu être tramé à son égard ; n'était-ce pas lui qui, en prévoyance d'une agression d'étrangleurs, avait renfermé sa ceinture dans le tiroir de la commode ? Personne ne lui avait conseillé de laisser dans sa chambre le précieux vêtement. Cet abandon, momentané d'ailleurs, venait de sa seule initiative ; c'était la prudence qui, par sa voix intérieure, le lui avait inspiré.

Le probable était donc précisément l'inverse. En admettant que la fausse lettre fût l'œuvre des jésuites et que les vingt millions fussent l'objectif des disciples de Loyola, la conséquence naturelle de cette hypothèse

était un attentat qui allait d'un moment à l'autre se produire contre sa personne, dans une de ces rues désertes qu'on lui faisait traverser à cette heure avancée de la nuit.

Il allait donc fièrement, le brave jeune homme, s'attendant à chaque minute à recevoir au cou le lazzo d'un étrangleur ; mais que lui importait à présent une pareille agression, puisqu'il avait eu la bonne inspiration de prévoir l'attaque d'où qu'elle vint, et de laisser chez lui l'argent convoité par le malfaiteur, quel qu'il fût ?

Mais il ne lui arriva aucune aventure, et les malfaiteurs le respectèrent. Aussi, quand il fut rentré au cœur de la ville, quand tout danger fut passé, il recommença à s'effrayer, et sa première idée, l'idée illogique, l'idée déraisonnable, l'idée bête, lui revint à l'esprit. Alors, il lui sembla qu'il n'arriverait jamais au logis, et il se mit à courir.

Quel spectacle s'offrit à sa vue en entrant dans la maison de M. Vipérin ! La faible lueur d'une bougie dont il s'était éclairé dans l'escalier lui montra au premier étage le cadavre du bossu.

Laborel poussa un cri. Le péril était loin, mais le mal était accompli.

Il examina attentivement le pauvre Narcisse ; à la compression dont son cou portait les marques, il était évident que le malheureux nain avait péri d'une violente strangulation. Le cœur ne battait plus, le frère de M. Vipérin était bien mort.

Laborel éleva sa bougie au-dessus de sa tête ; il aperçut au second sa chambre ouverte. S'y précipiter fut pour lui l'affaire d'un instant. Le vent avait cessé ; la lumière, un peu vacillante, projeta une clarté lugubre sur la scène de dévastation que le lecteur connaît.

— Ah ! s'écria le jeune homme en portant la main à son cœur.

Et il tomba raide sur le plancher.

CHAPITRE XLII

LA SOIRÉE AUX ÉMOTIONS

M. Vipérin était retourné à son cercle, toujours agité par la fureur et par le désespoir.

En son âme, il ne pouvait se lasser de maudire l'adacieux malfaiteur qui avait eu la malencontreuse idée de venir faire main-basse pendant son absence sur ce qui chez Laborel lui avait paru avoir quelque valeur.

— Si au moins, se disait-il, le coquin avait commencé à dévaliser chez moi.

Mais, fort malheureusement pour le jésuite, la fenêtre de Laborel donnait sur une petite terrasse qui longe le jardin et allait aboutir à la cour de la Congrégation. Il était évident que le voleur avait dû d'abord s'introduire et se cacher dans l'asile de l'Adolescence, et que, profitant de quelque échelle laissée dans la cour de gymnastique, il avait pénétré dans la maison particulière par la terrasse du second, ce qui offrait une grande commodité.

M. Vipérin aurait certes préféré que le bandit se fût emparé de quelques mille francs à lui ; qu'allait-il dire en effet jeudi à Leroué, quand celui-ci viendrait lui réclamer les vingt millions de Laborel ?

Toutefois, le gérant des Docks du Commerce, à cause même des terribles faits imprévus qui venaient de s'accomplir, se félicitait plus que jamais des innombrables précautions prises par lui.

Certes, il était impossible de s'attendre à ce qui arrivait, et M. Vipérin aurait pu tout simplement préparer le vol de la précieuse ceinture de son employé et mettre ensuite son projet à exécution. Laborel aurait-il osé l'accuser, dans le cas où il aurait eu des soupçons ?

La mission du jeune homme était secrète, si secrète que le mandataire de M. Rameau ne l'avait confiée à personne. En outre, M. Vipérin, en accomplissant le vol, n'aurait effectué aucune effraction ; il avait en double les clefs de tous les meubles de chez lui, et il n'aurait pas mis dans sa soustraction le vandalisme du scélérat qui s'était substitué à lui.

Tout avait été calculé par le négociant de façon à ce que Laborel, qui s'était constamment renfermé dans le mysticisme le plus absolu au sujet des vingt millions, ne proférer la moindre plainte, une fois qu'il en aurait dépouillé.

Par une fatalité horrible, il ne pouvait plus maintenant en être ainsi, à la manière dont le vol avait été commis ; l'effraction et l'escalade étaient si palpables, le vol ne avait été accompli avec tant de brutalité et de vagerie qu'il était impossible de le dissimuler à la justice. Et le plus affreux de la chose, ce n'était pas la fautive Compagnie qui en profitait.

De plus, dans sa colère de se voir frustré par un autre, M. Vipérin avait étranglé son frère. Quel bonheur pour lui qu'il eût pris toutes ces précautions !

Il s'était arrangé presque pour écarter de lui non seulement les soupçons de la police, mais encore ceux de Laborel. Ce bon M. Vipérin était un véritable génie. On n'a pu le juger ainsi déjà ; ce qui suit achèvera de convaincre le lecteur.

En s'applaudissant de sa prudence qui, excessive au point où il eût réussi à être le voleur de Laborel, ne le sauvegardait maintenant que par un enchaînement de circonstances inopinées, il était devenu l'assassin de Narcisse, et en maudissant d'autre part ce qu'il appelait son mauvais destin, le directeur des Chérubins était arrivé à son cercle.

— Ah ! voilà ce cher M. Vipérin, s'écria un vieux docteur en le voyant entrer dans la salle de jeu. D'où venez-vous ?

— Du salon de lecture. J'ai avalé au moins une dizaine de journaux.

Et le négociant se mit à répéter le contenu de quelques articles qu'il avait lus le soir même, mais au magasin.

On discuta, on parla un peu politique.

— Faites-vous un whist ? demanda le docteur.

— Volontiers, mon cher Richesfeu, répondit M. Vipérin.

On joua.

Le docteur gagna plusieurs parties de file.

— Vous n'avez pas de la chance ce soir, dit-il à son partenaire.

— Il y a des jours où rien ne me réussit, fit l'autre.

Au même moment, un domestique du cercle s'approcha de M. Vipérin.

— Monsieur, je vous demande pardon de vous déranger, c'est un employé du télégraphe qui vient d'apporter une dépêche pour vous.

— Tiens, fit observer le docteur, on vous adresse des télégrammes ici ?

— Ma foi, quelqu'un qui connaît mon jour de cercle. Il faut que ce soit une nouvelle bien importante et bien pressée pour qu'on n'ait pas adressé à mon domicile. Une minute, docteur, et je reviens.

L'absence du négociant fut courte.

— Qu'est-ce ? demanda M. Richesfeu à M. Vipérin qui froissait un papier bleu dans ses mains avec colère.

— Une mauvaise nouvelle...

N'y a-t-il pas d'indiscrétion à vous demander ?...

— Aucune. Il s'agit d'un banquier de Nice qui vient de lever le pied en laissant un énorme déficit...

— Et vous êtes atteint par cette banqueroute ?

— J'y suis de dix mille francs.

— Diable !

— Ce qu'il y a de plus vexant, c'est que j'avais pour ainsi dire prévu cette suite ; car je devais envoyer demain à Nice, au sujet du recouvrement de ma créance,

un de mes plus fidèles employés qui demeure chez moi...
Que ne l'ai-je envoyé il y a huit jours ! j'aurais au moins
gagné une bonne partie de la somme entière.

— Franchement, fit le docteur, cela est désastreux,
je comprends votre colère.

— Si l'on était superstitieux, reprit le négociant en
faisant d'un rire forcé, on dirait que ma première perte au
whist m'a porté malheur.

— Eh ! dame ! pourquoi pas ? exclama le vieux M. Ri-
cheseu, joueur endurci qui croyait aux sorts et aux
pauvrettes... Avec une déveine pareille, moi, à votre
place, je m'attendrais encore à d'autres ennuis.

— Ah ça, j'espère bien pourtant qu'en voilà assez....
Que voulez-vous encore qu'il m'arrive ?

— Un malheur ne vient jamais sans un autre, mon
mon sieur Vipérin... Croyez-moi. Je vous plains sin-
cèrement, mais j'ai le regret de vous dire que vous n'en
avez pas encore fini avec les tracasseries.

— Vous voulez plaisanter ?

— Je ne plaisante pas. Vous avez perdu trois parties
de file ; le garçon qui vous a prévenu de l'arrivée du
télégramme était tout habillé de noir, et, tenez, les car-
tes qui sont restées retournées sur le tapis appartiennent
toutes aux piques...

— Eh bien ?

— Vous me croirez ou vous ne me croirez pas, cela
est très-grave et n'annonce rien de bon.

— Ma foi, docteur, je ne suis pas pessimiste.

— C'est un tort.

— J'estime même que ma perte de dix mille francs
est assez forte pour ce soir.

— Nous verrons.

La pendule de la salle marquait onze heures. Les
deux interlocuteurs prirent leurs chapeaux et passèrent
leurs pardessus.

— Vous rentrez chez vous ? interrogea M. Richeseu.

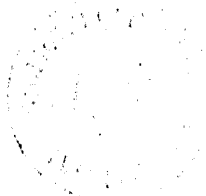
— Mais oui. Venez donc m'accompagner.

— Avec plaisir.

Ils sortirent, et continuèrent leur causerie en cheminant.

Une fois arrivés à l'angle de la ruelle où se trouvait la maison de M. Vipérin, les deux amis se séparèrent, en se souhaitant mutuellement une bonne nuit.

FIN DU PREMIER VOLUME



MONTPELLIER. — IMPRIMERIE FIRMIN ET CABIROU.
